

UNIVERSITE DE NEUCHÂTEL
FACULTE DES SCIENCES

**L'ÉCLOSION DES IMAGINAIRES ÉCOLOGIQUES A
L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE : VERS UNE RECHERCHE
SITUÉE, SENSIBLE ET TRANSFORMATRICE**



Image 1: Le campus vu du ciel, juillet 2022. Photo Fabrice Ducrest © Unicom

Mémoire de master soumis pour l'obtention du diplôme de
Master of Arts en Conservation de la biodiversité

Laurence Remillet

*Sous la direction du Professeur Jérémie Forney, Université de
Neuchâtel*

Neuchâtel, mai 2025



Table des matières

AVANT-PROPOS	3
REMERCIEMENTS	4
INTRODUCTION	5
MISE EN CONTEXTE	5
PROBLÉMATIQUE	7
OBJECTIFS DE LA RECHERCHE.....	8
CHOIX DU SUJET	8
CADRE THÉORIQUE ET APERÇU MÉTHODOLOGIQUE	9
APERÇU DE LA STRUCTURE.....	10
ÉTAT DE L'ART	13
INTRODUCTION À L'UTOPIE LITTÉRAIRE	13
UTOPIE <i>VERSUS</i> DYSTOPIE : UNE DUALITÉ INTRINSÈQUE	15
LA PORTÉE POLITIQUE ET SOCIALE ACTUELLE DES APPROCHES PAR L'UTOPIE	17
LES FRONTIÈRES ENTRE ART ET SCIENCE : LA PRODUCTION DE SAVOIRS SOUS LE PRISME DE L'UTOPIE	21
CONCLUSIONS.....	24
MATÉRIEL ET MÉTHODES	27
OUTILS DE RECHERCHE.....	27
LIMITES & AVANTAGES MÉTHODOLOGIQUES, POSITIONNALITÉ	33
SYNTHÈSE DES RÉSULTATS ET ANALYSE	35
TABLEAUX <i>VERSUS</i> DES DONNÉES COLLECTÉES	36
RETOUR CRITIQUE DES INTERVENANT·ES SUR LE FESTIVAL <i>LES ÉCOTOPIALES</i>	58
ANALYSE DES PERCEPTIONS ÉTUDIANTES À TRAVERS LE QUESTIONNAIRE.....	59
CONCLUSIONS.....	63
DISCUSSION	65
QUELLES TRAJECTOIRES ET MOTIVATIONS CONDUISENT LES CHERCHEUR·ES ET AUTEUR·ES À INTÉGRER LES UTOPIES DANS LEURS PRATIQUES ?.....	65
QUELLES SONT LES TENSIONS ENTRE PRODUCTION ACADÉMIQUE ET FORMES SENSIBLES ?	70
COMMENT LES CHERCHEUR·ES S'ENGAGENT-IELS DANS LES APPROCHES UTOPIQUES ?	73
QUELLES CONTRAINTES STRUCTURELLES ET SYSTÉMIQUES POURRAIENT LIMITER L'IMPACT DES APPROCHES UTOPIQUES SUR LES IMAGINAIRES COLLECTIFS ET LA PRODUCTION SCIENTIFIQUE ACADÉMIQUE ?.....	76
COMMENT LES DISPOSITIFS AUTOUR DES APPROCHES PAR L'UTOPIE SONT-ILS PERÇUS PAR LES ÉTUDIANT·ES DE L'UNIL ?	79
APPORTS DE LA RECHERCHE, LIMITES ET PERSPECTIVES	82
APPORTS DE LA RECHERCHE DANS LE CHAMP DE LA CONSERVATION DE LA BIODIVERSITÉ.....	82
CAPACITÉ DE LA RECHERCHE À RÉPONDRE À LA PROBLÉMATIQUE CENTRALE	85
LIMITES MÉTHODOLOGIQUES ET AXES D'AMÉLIORATION.....	85
DIMENSIONS INATTENDUES DE LA RECHERCHE	86
PERSPECTIVES	87
CONCLUSION	89
BIBLIOGRAPHIE	91
ANNEXES	97

Table des illustrations

TABLEAU 1 : CRÉATION SENSIBLE VS SAVOIR DISCIPLINAIRE (CITATIONS ISSUES DES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS).	37
TABLEAU 2 : APPROCHE UTOPIQUE COMME MOYEN DE PRODUCTION DE SAVOIR SCIENTIFIQUE VS APPROCHE UTOPIQUE COMME ÉLARGISSEMENT DU CHAMP DES IMAGINAIRES (CITATIONS ISSUES DES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS).	40
TABLEAU 3 : ACTIONS COLLECTIVES VS MANQUE DE LIEN SOCIAL (CITATIONS ISSUES DES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS).	43
TABLEAU 4 : BOURGEONNEMENT DES DYSTOPIES/UTOPIES VS PAS DE RECRUESCENCE (CITATIONS ISSUES DES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS).	45
TABLEAU 5 : BESOIN DE RÉCITS UTOPIQUES VS BESOIN DE RÉCITS DYSTOPIQUES (CITATIONS ISSUES DES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS).	48
TABLEAU 6 : DIALOGUE/INTERDISCIPLINARITÉ VS ENTRE-SOI (CITATIONS ISSUES DES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS).	51
TABLEAU 7 : MILIEU MILITANT VS MILIEU ACADÉMIQUE (CITATIONS ISSUES DES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS).	54
TABLEAU 8 : INITIATIVES PORTANT SUR LES IMAGINAIRES DURABLES VS RÉSISTANCES/LENTEUR FACE AU CHANGEMENT (CITATIONS ISSUES DES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS).....	57
TABLEAU 9: CARACTÉRISTIQUES CONTRASTÉES DES PROPOSITIONS COSMOPOLITIQUES DU VIVIR BIEN/BUEN VIVIR ET DU DÉVELOPPEMENT DURABLE. SELON BERTRAND ET VALOIS (1992).....	83
IMAGE 1: LE CAMPUS VU DU CIEL, JUILLET 2022. PHOTO FABRICE DUCREST © UNICOM.....	0
IMAGE 2: POURQUOI LES SCIENCES DURES DEVRAIENT DAVANTAGE COLLABORER AVEC LES DISCIPLINES ARTISTIQUES/LITTÉRAIRES AFIN DE TOUCHER UN PUBLIC PLUS LARGE ? EXTRAIT DE « QUESTIONNAIRE UNIL ÉTUDIANTEXS », 2025.	62
GRAPHIQUE 1: 57,1% DES ÉTUDIANT·ES INTERROGÉ·ES SONT TOUT À FAIT D'ACCORD AVEC LE POSTULAT : L'IMAGINATION ET LA CRÉATION DE RÉCITS ONT TOUT À FAIT LEUR PLACE DANS UN CURSUS UNIVERSITAIRE SCIENTIFIQUE. EXTRAIT DE « QUESTIONNAIRE UNIL ÉTUDIANTEXS », 2025.....	60

Avant-propos

Imaginer le futur, c'est déjà agir sur le présent. Les mots que nous choisissons pour le décrire, les récits que nous tissons, façonnent les horizons du possible. Dans un contexte marqué par l'urgence écologique et la crise des imaginaires, ce mémoire interroge le rôle des approches par l'utopie dans la production de savoirs au sein de l'Université de Lausanne (UNIL).

En s'appuyant sur une démarche qualitative combinant entretiens semi-directifs et questionnaire exploratoire, cette recherche explore les trajectoires, motivations et pratiques de chercheur·es qui intègrent les nouveaux récits dans leur enseignement, leur recherche ou leur militantisme. Elle interroge la manière dont ces approches sont concrètement mises en œuvre, perçues et (dé)légitimées dans le cadre académique.

Les résultats mettent en lumière une pluralité d'usages de l'utopie : levier critique, espace de création ou outil pédagogique. À travers des initiatives comme le festival *Les Écotopiales* à l'UNIL, les récits utopiques apparaissent comme des catalyseurs de subjectivités politiques, en ouvrant le champ des possibles et en articulant les savoirs scientifiques avec des dimensions sensibles, affectives et narratives. Cette dynamique, toutefois, se heurte à un cadre institutionnel traversé par des logiques de séparation disciplinaire, de standardisation des formats et de résistances épistémiques, qui freinent la reconnaissance de ces approches.

En dialogue avec les débats contemporains en psychologie de la conservation, en épistémologie critique et en anthropologie de la conservation, ce travail montre que les récits utopiques peuvent contribuer à redéfinir nos rapports au vivant, à l'université, et aux futurs souhaitables. Loin de constituer des fuites hors du réel, les récits alternatifs apparaissent ici comme des outils critiques et politiques, porteurs de transformations interdisciplinaires et sensibles.

Remerciements

Ce mémoire n'aurait pas pu voir le jour sans le soutien des personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à le rendre riche et vivant.

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de mémoire, le professeur Jérémie Forney, qui a su m'épauler, me conseiller et m'aiguiller.

Un grand merci à mes proches qui font de ma vie une fête : Jeanne, Coline, Lola pour leur présence et leur joie de vivre depuis toujours. Charlotte pour ses relectures et qui me fait, avec Laetitia et Fanny, me sentir à la maison. Ces cinq années d'études et mon entrée dans la vie adulte auraient été bien plus difficiles sans la présence de Louise, Margaux, Théodore, Théo, Mathias et Gil. Merci à Cédric, Léo et Alex d'avoir repris le flambeau en me portant tout au long du Master. Merci aussi à Thibault, qui me nourrit de son amour, à Alice pour son soutien familial, à ma maman, à Robert, aux joueur·euses du FC Hardegger, avec qui nous rendons le football génial, à mes supers ami·es Charles, Luca, Saskia, Camille. Merci à Émilie d'avoir vécu à Paris en hiver avec moi et à Félicien d'être un fantastique compagnon de vie.

Enfin, merci à toutes les personnes de la communauté universitaire que j'ai croisées, dans les couloirs de Géopolis et ailleurs, ainsi qu'à mes collègues de l'Éprouvette, avec qui nous réinventons des manières de faire de la science.

Introduction

Mise en contexte

« *Il n'y a pas d'alternative* »

En 1980, s'adressant à la *Conservative Women's Conference*, la Première ministre britannique Margaret Thatcher prononce cette phrase restée célèbre sous l'acronyme TINA, inscrivant ainsi son discours dans l'Histoire (Margaret Thatcher Foundation, s. d.). TINA exprime l'idée que le capitalisme libéral est le seul système viable, sans possibilité de choix autre (Séville, 2017). À partir des années 1980, cette rhétorique se renforce et se rapproche du néolibéralisme, imposant la libéralisation des marchés et la réduction de l'intervention de l'État dans l'économie. « *Il n'y a pas d'alternative* » devient ainsi un outil politique puissant pour légitimer des politiques économiques austères, fondées sur la réduction des dépenses publiques, la privatisation de nombreux secteurs et la primauté accordée aux logiques de compétitivité et de marché (Séville, 2017). En imposant l'idée qu'il n'existe pas d'alternative, TINA rétrécit notre capacité collective à imaginer d'autres futurs. Mais faut-il réellement croire que toute autre voie est illusoire ?

Nous sommes quarante-cinq ans plus tard, à un moment charnière de l'Histoire où crises écologiques, climatiques et sociales façonnent notre aujourd'hui et nos demain. Parce que le modèle dominant de croissance infinie dépasse déjà la majorité des limites planétaires développées par Johan Rockström (Richardson et al., 2023), il est plus que jamais essentiel de repenser la manière dont nous vivons les prochaines décennies et l'héritage que nous laisserons à nos enfants.

C'est ainsi que ce travail trouve sa source dans les manières alternatives d'envisager les futurs et de repenser notre lien au vivant, lorsque les conditions d'habitabilité de la planète sont en périls (Richardson et al., 2023). Je précise pour la suite de ce travail l'utilisation à dessein du terme *vivant*, comme définit par Baptiste Morizot – auteur et philosophe français, dont nous discuterons. Pourquoi le terme *vivant*, et non pas *nature* ? Car, selon les termes d'Hugo Mazzero, chercheur en géographie, « *Morizot nous invite à considérer le vivant sur Terre non pas comme un ensemble fragile, incapable de se défendre, mais plutôt comme un feu puissant dont nous sommes nous-mêmes issus, et qui a largement précédé notre apparition en tant qu'espèce. C'est là un point important dans l'argumentaire de l'auteur : la considération à apporter au temps long pour penser le vivant, et notre place en son sein* » (Mazzero, 2021, p.484). Ce choix terminologique me paraît particulièrement intéressant dans ce travail qui cherche à explorer les imaginaires écologiques du futur à travers une approche sensible et située. Parler du *vivant*, plutôt que de *nature*, permet de dépasser une vision dualiste et objectivante qui sépare l'humain de son environnement (Descola, 2005). Le terme *vivant* invite à une conception plus holistique, relationnelle et dynamique du monde, dans laquelle les humains sont pleinement intégrés aux réseaux du vivant, au lieu d'en être extérieurs ; ce que nous utilisons comme socle dans ce travail.

En Suisse, la biodiversité est en situation critique (Office fédéral de l'environnement OFEV, 2023) ; et c'est le cas également à l'échelle mondiale (IUCN, 2025). Il devient alors impératif d'explorer de nouveaux cadres de pensée et de production des savoirs scientifiques, afin d'élargir les horizons de l'action et de la transformation. Face aux limites des approches dominantes, qui peinent à mobiliser les imaginaires vers des alternatives collectives stimulantes, les approches par l'utopie et les nouvelles formes de narration peuvent apparaître comme des leviers pour réinventer nos manières de concevoir le monde et d'habiter la biosphère (Lockyer & Veteto, 2022). Loin d'être cantonnées à de pertinents cadres théoriques, ces approches s'expriment sous des formes variables et concrètes sur les territoires : ce sont les utopies vécues ou *real utopias* (Wright, 2013).

Dans cette perspective, ce travail interroge la place et le potentiel des approches par l'utopie au sein de l'Université de Lausanne, en examinant les initiatives mises en œuvre pour stimuler une transformation des imaginaires collectifs. Le terrain de l'Université de Lausanne a été choisi pour plusieurs raisons. D'abord parce que l'UNIL revêt d'une importance particulière dans le domaine de la recherche et de la transition écologique ; c'est un haut foyer de culture et de création des savoirs. La transition écologique y est inscrite comme objectif premier du plan d'intentions de la Direction de l'Université de Lausanne (Direction de l'UNIL Service Unicom, 2022). Parallèlement, le *CAP2037*, assemblée tirée au sort au sein de la communauté universitaire, a été créé en 2022 par l'Assemblée de la transition écologique et sociale afin de proposer 28 objectifs autour d'une transformation écologique et sociale du campus d'ici 2037 (Frund & Niwa, 2024).

Le Centre de compétences en durabilité, quant à lui, « *vise à renforcer la formation sur la durabilité, ainsi qu'à encourager la recherche interdisciplinaire pour accélérer la transition écologique, tout en renforçant les synergies avec les partenaires de terrain (administrations publiques, entreprises, associations...).* En tant que service de la Direction, il soutient le développement, la mise en œuvre et le monitoring des résultats de la stratégie de transition écologique de l'UNIL : CAP2037 » (Centre de compétences en durabilité (CCD) - UNIL, s. d.). Certaines facultés, notamment celle des géosciences, proposent des enseignements dont les pratiques laissent davantage de place à l'imagination et à la rédaction de nouveaux récits sous les conditions imposées par le changement climatique (UNIL, s. d.).

En outre, le *Théâtre des futurs possibles* s'est distingué comme une initiative novatrice, créant un lien entre pratiques artistiques et scientifiques : « *Entre 2018 et 2022, le Théâtre de Vidy-Lausanne et le Centre de durabilité de l'Université de Lausanne ont mis en place les Imaginaires des futurs possibles, un espace où artistes et scientifiques interrogent autant ce que cela implique dans leurs pratiques que les manières d'ouvrir de nouvelles perspectives pour parvenir à une société responsable, durable et désirable »* (Théâtre des futurs possibles, s. d.).

Cette liste d'engagements ne peut être exhaustive mais démontre pleinement le terreau fertile que représente l'Université de Lausanne ; c'est précisément cela qui m'a attiré dès le début de ma recherche.

En prenant comme point d’ancrage l’UNIL, ce mémoire explore comment les récits peuvent contribuer à dépasser les crises du présent et à esquisser des trajectoires vers des formes de coexistence plus durables et inclusives, avec toutes les limites que cela comporte.

Problématique

Ce travail propose une enquête qualitative menée auprès de plusieurs chercheur·es et maitres d’enseignement de l’UNIL, dont les pratiques intègrent les nouveaux récits. Il vise à comprendre comment ces imaginaires, à la croisée de la pédagogie, de la création et de l’engagement, peuvent enrichir les formes de production de savoirs et ouvrir des alternatives à une approche strictement rationnelle et objectivante de la science (Kuon, 2015). Plus spécifiquement, il questionne leur capacité à s’inscrire dans le discours académique, à ouvrir des espaces de réflexion critiques et à ébranler le paradigme de neutralité souvent associé au savoir scientifique hégémonique. Dans le domaine de la conservation de la biodiversité et ailleurs, leur potentiel à nourrir l’imagination et à inspirer des actions concrètes constitue un enjeu clé pour la résilience des sociétés (Lockyer & Veteto, 2022). Afin d’élargir l’enquête au-delà du corps enseignant, ce travail intègre également les retours d’étudiant·es de la Faculté des géosciences, recueillis via un questionnaire exploratoire. Leurs perceptions et prises de position apportent un éclairage complémentaire sur la réception des récits utopiques à l’UNIL.

En explorant les pratiques et appréciations tant des chercheur·es que des étudiant·es, cette recherche vise à saisir comment ces récits utopiques écologistes s’ancrent et évoluent dans le paysage académique. Ce cadrage permet d’envisager la place de l’utopie à l’UNIL et ses effets potentiels sur les cadres institutionnels et épistémiques.

C’est dans cette perspective que s’inscrit la problématique centrale de ce travail :

Comment les approches par l’utopie prennent-elles corps au sein de l’Université de Lausanne, et dans quelle mesure peuvent-elles transformer les cadres académiques, redéfinir les frontières entre science et création sensible, et ouvrir de nouveaux imaginaires ?

Cette réflexion s’organise autour des cinq sous-questions de recherche suivantes :

1. Quelles trajectoires et motivations conduisent les chercheur·es et auteur·es à intégrer les utopies dans leurs pratiques de production ? Cette question vise à explorer les parcours des chercheur·es et auteur·es qui travaillent sur des approches utopiques, afin de comprendre les choix et influences qui les amènent à naviguer entre production scientifique et intérêt pour la création artistique.
2. Comment les chercheur·es et auteur·es interrogent-ils, dans leurs trajectoires, les frontières entre production académique et formes sensibles de savoir ? En quoi ces tensions révèlent-elles la complexité des dynamiques de légitimation au sein du champ scientifique ?

3. Comment les chercheur·es et auteur·es s'engagent-iels dans les approches utopiques pour véhiculer de nouvelles perspectives sur nos relations au vivant et à la biodiversité ? Quels efforts déploient-iels pour que ces récits suscitent une prise de conscience et ouvrent la voie à des transformations structurelles ?
4. Quelles contraintes structurelles et systémiques pourraient limiter l'impact des approches utopiques sur les imaginaires collectifs et la production scientifique académique ? Cette question examine comment les chercheur·es envisagent les impacts anticipés des discours alternatifs. Elle s'intéresse aux obstacles liés, par exemple, aux cadres institutionnels ou à l'audience restreinte des récits, tout en analysant comment ces limites façonnent la portée de l'utopie en tant qu'outil de changement.
5. Comment les dispositifs autour des approches par l'utopie sont-ils perçus par les étudiant·es de l'UNIL ? Nous analyserons ici comment les efforts déployés par les chercheur·es (cf question 3) impactent certain·es étudiant·es et réouvrent les imaginaires.

Objectifs de la recherche

Ce mémoire vise à analyser les discours, postures et usages des approches par l'utopie chez des acteur·es académiques, en s'intéressant aux tensions et opportunités qu'elles génèrent au sein du milieu académique. En prenant l'Université de Lausanne comme terrain d'étude, cette recherche cherche à comprendre comment ces récits sont perçus, mobilisés et parfois marginalisés dans les pratiques scientifiques.

L'un des objectifs est d'examiner les obstacles institutionnels et systémiques qui limitent leur diffusion et leur reconnaissance, en mettant en évidence les enjeux de légitimité qui en découlent. Il s'agira également d'explorer les tensions entre la prétention à la neutralité scientifique et l'engagement créatif que suppose l'utopie, afin de mieux saisir les frontières mouvantes entre science et pratiques artistiques.

Enfin, ce travail ambitionne d'évaluer le potentiel des récits utopiques comme outils critiques et prospectifs face aux défis contemporains, en conservation de la biodiversité et plus largement dans le contexte de la crise climatique. En interrogeant la place de ces récits dans le milieu académique, auprès des chercheur·es et des étudiant·es, l'objectif est de mettre en lumière leur capacité à renouveler les imaginaires et à offrir des perspectives alternatives pour la production et la transmission des connaissances.

Choix du sujet

Ce travail trouve son origine dans une expérience personnelle. En 2021, lors d'un échange académique à l'Université d'Uppsala, en Suède, j'ai suivi un cours intitulé *Global Challenges and Sustainable Futures*. L'une des évaluations consistait à écrire une fiction futuriste en réponse à la question : *À quoi est-ce que je veux que le monde ressemble en 2110 ?* Aucune contrainte de localisation n'était imposée. Face à cette consigne, j'ai connu le syndrome de la page blanche : jamais auparavant on ne m'avait demandé de formuler une vision *désirable* de l'avenir. Cela faisait des années que je n'avais pas écrit de récit fictionnel,

librement, juste pour le plaisir d’imaginer – probablement depuis l’enfance. Mes études m’avaient amenée à intégrer et analyser des faits scientifiques, mais jamais à réfléchir au futur que je souhaitais voir advenir. J’ai alors pris conscience que j’avançais jusqu’à lors sans véritable ligne directrice, sans horizon commun auquel me raccrocher. Cet exercice m’a offert, pour la première fois, l’occasion d’explorer un futur désirable et de me questionner sur ce que je voulais vraiment : c’était révolutionnaire.

Les restitutions orales de fictions ont été riches en émotions, en idées et en partages. Pour tout le monde, cet exercice a été périlleux, nous a mis devant le mur ; mais il a été aussi salvateur et stimulant. Nous avons découvert à quel point il était difficile d’imaginer un avenir autre que celui suggéré par les scénarios dominants – souvent catastrophistes ou techno-solutionnistes (Leconte & Passard, 2021). Pourtant, cet exercice nous a permis de nous réapproprier des imaginaires du futur, d’oser penser autrement et de confronter nos aspirations individuelles à une vision collective du monde à venir.

C’est cette expérience qui a nourri mon intérêt pour les récits utopiques et leur rôle dans la production de savoirs. Si un simple exercice d’écriture pouvait provoquer un tel déplacement de perspective, qu’en était-il, dans d’autres contextes ? Comment ces récits, lorsqu’ils sont intégrés à la recherche académique, peuvent-ils contribuer à transformer les imaginaires et influencer les pratiques scientifiques ?

Je travaille actuellement dans le domaine de la médiation scientifique, où j’anime des ateliers autour de la durabilité et de l’engagement pour le futur, à destination de publics de tous âges. La question des récits y occupe une place centrale : quels imaginaires du futur souhaitons-nous transmettre aux plus jeunes ? Quels sont les récits qu’ils ou elles développent autour du vivant ? Et comment tracer, collectivement, un chemin optimiste dans un avenir incertain ?

Ces questions prennent une résonance particulière dans le champ de la conservation de la biodiversité, où les discours alarmistes dominent et où l’avenir semble souvent réduit à un enchaînement inéluctable de crises. Explorer le potentiel des récits utopiques, c’est interroger la manière dont ils pourraient ouvrir des horizons d’action et renouveler les cadres académiques.

Mon choix de sujet découle ainsi d’une double motivation : un intérêt personnel, né d’une prise de conscience vécue, et un questionnement plus large sur le rôle de la fiction dans la fabrique des savoirs et des futurs possibles. J’y vois ici une pertinence sociale sans précédent.

Cadre théorique et aperçu méthodologique

Ce projet s’inscrit dans une approche qualitative visant à explorer le rôle des récits utopiques dans la production et la diffusion du savoir scientifique à l’Université de Lausanne. Il repose sur un cadre théorique croisant les littératures sur l’utopie et sa portée, en s’appuyant sur des travaux en psychologie de la conservation, en études littéraires et en épistémologie critique. Il combine plusieurs méthodes de recherche, que nous détaillerons dans la section

Matériel et méthodes : entretiens semi-directifs, questionnaire et analyse de la littérature scientifique. Voici un premier aperçu :

- Entretiens semi-directifs : ils ont été menés auprès d'acteur·es impliqué·es dans la production et la diffusion des récits utopiques à l'Université de Lausanne. Ces entretiens ont permis d'explorer leurs motivations, leurs pratiques et les tensions liées à l'introduction des récits fictionnels dans le champ académique. Le corpus inclut :
 - Alice Bottarelli, ancienne académiste devenue auteure, dont le parcours illustre la transition vers une production de savoir alternative.
 - Chercheur·es et intervenant·es du festival *Les Écotopiales*, tels que Colin Pahlisch (de l'Observatoire des récits et imaginaires de l'anthropocène), Laurence Kaufmann et Marc Atallah, qui travaille sur les liens entre science et fiction.
 - Damien Delorme, professeur d'éthique environnementale à l'UNIL.
 - Julia Steinberger, co-autrice du GIEC, dont les recherches interrogent les scénarios de transition écologique.
- Questionnaire : un questionnaire en ligne a été distribué au cours du mois de février 2025 auprès des étudiant·es de l'UNIL afin de recueillir leurs perceptions sur la place des récits utopiques au sein de leur cursus. Il questionne notamment le cours donné par le professeur Christian Arnsperger : « Durabilité et modes de vie/enjeux anthropologiques »
- Analyse des données : les données qualitatives sont traitées à l'aide de la méthode du codage *versus* (Saldaña, 2014). Cette approche, qui sera détaillée ici-bas, permet d'identifier et d'analyser les tensions et oppositions au sein des discours, en mettant en lumière les conflits épistémiques et institutionnels liés à l'intégration des récits utopiques dans le cadre académique. L'objectif est d'examiner comment ces tensions façonnent les pratiques de recherche et les résistances au sein de l'Université.

En combinant ces différentes méthodes, cette étude vise à éclairer les enjeux liés aux utopies comme outil critique et prospectif dans la production de savoirs scientifiques.

Aperçu de la structure

Ce mémoire se structure de manière à explorer de façon approfondie les récits utopiques et leur influence sur la production de savoirs scientifiques à l'Université de Lausanne. Voici un aperçu des différentes sections du travail et de leur contenu.

1. Introduction

Cette section a introduit le sujet de recherche, en exposant les enjeux liés à l'étude des récits utopiques dans le contexte académique. La problématique principale y est définie, ainsi que les objectifs et questions de recherche. Un aperçu de la méthodologie employée, combinant des entretiens et un questionnaire, est présentée.

2. Revue de la littérature

Nous discuterons de l'émergence des utopies, en retraçant leur histoire et leur évolution à travers le temps. Nous analyserons les différentes approches et définitions des utopies, en les contextualisant dans les débats contemporains. L'accent sera mis sur la portée politique actuelle des récits utopiques, et en particulier sur la manière dont ils sont utilisés pour remettre en question l'ordre établi, notamment dans les domaines écologiques et sociaux. Nous explorerons les liens entre les récits utopiques et la sphère scientifique, en abordant la question de leur influence potentielle sur les imaginaires collectifs et sur la production de savoirs scientifiques. Nous proposerons ensuite d'approfondir des pistes encore peu développées, en soulignant les tensions, résistances et potentialités liées à l'intégration des approches utopiques dans la recherche scientifique. Ce mémoire vise ainsi à prolonger les travaux existants en questionnant leur place au sein des institutions universitaires et leur portée transformatrice.

3. Matériel et méthodes

Cette section détaillera les choix méthodologiques adoptés pour ce travail, avec un focus sur la recherche qualitative. Les outils utilisés pour la collecte des données, c'est-à-dire les entretiens semi-directifs avec des chercheur·es et le questionnaire distribué auprès des étudiant·es de l'UNIL, seront présentés. Chaque choix méthodologique sera justifié en lien avec les objectifs de la recherche, et les limites possibles de ces méthodes seront également abordées pour assurer une réflexion critique sur le processus de collecte de données.

4. Synthèse des résultats et analyse

Les résultats de l'étude seront présentés de manière organisée autour des thèmes et catégories identifiés lors de l'analyse des données. Cette analyse sera guidée par la méthode du codage *versus* (Saldaña, 2014), permettant de dégager les tensions et oppositions entre les récits utopiques et les approches scientifiques.

5. Discussion

Nous analyserons en quoi ces résultats permettent ou non de répondre aux questions de recherche formulées dans l'introduction, et nous les mettrons en perspective avec la littérature existante sur les récits utopiques. Des réflexions seront également apportées sur les limites des résultats obtenus et les pistes d'ouverture possibles pour cette recherche.

6. Conclusion

La conclusion récapitulera les objectifs de la recherche et les principaux résultats obtenus. Elle proposera une réflexion sur la place future des récits utopiques dans le monde académique et sur leur potentiel à transformer les imaginaires scientifiques et sociétaux.

7. Bibliographie

Une liste complète et formatée des références utilisées tout au long du mémoire sera fournie, conformément aux normes académiques APA7th.

8. Annexes

Des documents complémentaires, tels qu'un exemplaire de guide d'entretien, une retranscription de ces derniers ainsi que le questionnaire distribué auprès des étudiant·es seront inclus pour appuyer les résultats de l'étude et offrir une vue d'ensemble plus complète des données collectées.

État de l'art

Introduction à l'utopie littéraire

Définition et origine historique

Au 16^{ème} siècle, l'homme politique anglais Thomas More publie en latin *Utopia* (1516), ouvrage pionnier du genre. L'île d'Utopia décrite dans le récit est un *non-lieu*, une « communauté idéale imaginaire [...] sans péché originel, présupposition absolument impossible à l'époque de Thomas More » (Kuon, 2015, p.11). L'utopie y est définie comme un État parfait, égalitaire, difficilement transposable hors du champ de la fiction ; elle fonctionne avant tout comme un outil critique, permettant de mettre en lumière les dysfonctionnements et injustices de son époque. « *Décrire une utopie, c'est ne rien dire des médiations politiques, des processus qui peuvent y mener* » (Wierviorka, 2000, p.58) : Thomas More ne nous donne pas les chemins pour accéder à son île, l'on sait seulement que sa mise en place nécessitera une « *rupture fondatrice* » (Wierviorka, 2000, p.58).

Les récits utopiques prennent racine dans un contexte politique spécifique et amènent inexorablement à une critique sociétale (Staquet, 2016). Kouvouama (2022) pose les caractéristiques de la société utopiste, qu'il distingue par une Cité dont l'organisation spatiale est bien spécifique, souvent représentée sous la forme d'une île aux structures symétriques. De plus, l'utopie décrit généralement une vie communautaire où les habitants, coupés du monde extérieur, vivent en autarcie. Ce mode de vie entraîne souvent un rejet du commerce, perçu comme une source de corruption et de conflits, au profit de l'agriculture. La notion de Cité, mentionné ci-dessus, ne date pas de Thomas More mais trouve ses racines dans l'Antiquité : « *Platon développe, de façon dialogique, un État, organisé en trois ordres, celui des ouvriers, celui des gardiens et celui des maîtres, qui repose sur la communauté des biens, femmes et enfants inclus, et donne une valeur absolue à l'éducation. Le philosophe grec considère ce projet d'un État idéal comme un « modèle » théorique en vue d'une pratique politique possible* » (Kuon, 2015, p.13). Chez les philosophes et les écrivain·es comme Thomas More, la Cité est souvent un espace théorique permettant de réfléchir à l'organisation de la société idéale : c'est une entité politique et sociale où les citoyens prennent part activement à la vie publique, aux débats et aux décisions politiques. Elle sert de modèle pour imaginer des alternatives aux systèmes politiques existants et interroger les principes de justice, d'égalité et de bien commun. Ainsi, la Cité n'est pas seulement une réalité physique, mais aussi une construction intellectuelle et politique qui questionne les structures sociales et propose des voies vers une société meilleure (Lacore-Martin, 2008).

Dès lors, il n'existe pas une seule utopie (Kuon, 2015), mais davantage une pluralité d'histoires et de récits. Ce qui définit l'utopie, c'est qu'elle « *ne se contente pas de détailler l'image d'une société radicalement autre, mais tente de spécifier et, par moments, de brouiller le sens du projet utopique, en l'associant à différentes formes d'expression, telles que le dialogue, la satire, l'allégorie, le récit de voyage, le songe, le roman d'aventure ou de formation, qui varient dans le temps. L'utopie littéraire est donc un genre complexe, qui, sous l'influence de son habitat, de son milieu, de son époque, change de forme et de sens comme un caméléon* » (Kuon,

2015, p.21). Tel est le véritable enjeu des utopies qui suivront : prendre de la distance avec la réalité afin de se permettre de rêver à un avenir meilleur.

Évolutions de l'utopie

Un changement s'opère lorsque les utopies essuient au 18^{ème} siècle leurs premières critiques : l'idée d'un monde parfait est remise en question, soulignant que ce modèle n'est pas universel et qu'il comporte le risque de basculer vers un régime totalitaire. Comme le rappelle Kuon, « *il n'y a pas une utopie pour tous-tes* » (Kuon, 2015, p.25) ; un ordre social imposé peut engendrer de nouveaux déséquilibres, notamment en période de transformation profonde. S'opère alors une lente mutation du genre littéraire utopique, proposant davantage une réflexion autour d'un monde globalisé et rythmé par de fortes dynamiques de pouvoir (Wierviorka, 2000) qu'une communauté parfaite aspirant au bonheur collectif (Kuon, 2015). Le dessein est alors d'opérer un exercice de pensée permettant de substituer un monde connu et critiquable contre un monde inconnu et meilleur (Kouvouama, 2022).

Ces critiques se poursuivront à travers les âges et se sculpteront selon les contextes politiques. Le genre littéraire se dote d'une autre couleur, n'essayant plus de dessiner une Cité parfaite sans guerre et fortement assimilé à l'État, mais proposant, comme le suggère Wierviorka (2000), de partir des individualités et subjectivités collectives afin de réfléchir ensemble à des formes d'organisation sociale plus égalitaires. Parce que l'utopie propose d'autres régimes de la réalité (Bazin, 2012), elle n'a cessé d'alimenter des terrains imaginatifs fertiles. « *Thierry Paquot (2007, p. 30-33) a ainsi proposé d'identifier «trois moments des utopies occidentales» en distinguant, par leur contenu, trois sous-ensembles qui tendent à se succéder historiquement (sans totalement disparaître cependant) : les « utopies politiques » d'abord (XVI-XVIIIe siècles), qui imaginent un régime politique plus juste et égalitaire que la monarchie; les « utopies industrialistes » ensuite (XIX-XXe siècles), qui visent à résoudre la question sociale née de la révolution industrielle et du salariat ; les « utopies écologistes » enfin (depuis le XXe siècle), qui envisagent une société plus conviviale et respectueuse de la nature et du vivant. Mais, au-delà des transformations thématiques que met en évidence Thierry Paquot, ce sont aussi les formes et les schémas même du genre qui se modifient : la fable et l'essai laissent ainsi progressivement place au roman et à la fiction* » (Leconte & Passard, 2021, p.18).

Ainsi, aujourd'hui, l'utopie ne se limite pas à un objectif tangible, elle devient également un voyage intérieur, c'est-à-dire : « *la propension de l'être à refuser les ontologies figées et à trouver en lui-même les clés de son devenir* » (Bazin, 2012, p.4). Les utopies contemporaines ont en commun de s'être libérées du superlatif - le meilleur, le plus juste, l'idéal - pour prendre racine dans des pratiques sociales et culturelles concrètes. On parle désormais d'*infiltrations utopiques*, avec des initiatives qui questionnent l'usage des espaces publics, comme transformer des friches en lieux de vie sociale, favorisant ainsi une re-politisation de l'espace (Barthélémy, 2012). Malgré cette évolution, elles demeurent parfois perçues avec scepticisme, assimilées à des rêveries naïves ou irréalistes.

Si les approches par l'utopie fleurissent autant dans le contexte actuel de crises sociales et écologiques, c'est que les craintes d'assister à un effondrement sociétal se matérialisent dans le penchant du genre, la dystopie.

Utopie *versus* dystopie : une dualité intrinsèque

Naissance de la dystopie

L'on date le premier texte dystopique à l'année 1846 avec la parution de *Le monde tel qu'il sera* d'Émile Souvestre, qui transcrit pour la première fois la crainte d'un progrès technologique et matérialiste, dénué de repères moraux et qui conduit à une humanité sans âme. Cette œuvre imagine une société future sous un jour sombre, transformant le « non-lieu » de l'utopie en un « lieu de malheur » ou dystopie (du grec *dys*, « mauvais ») (Kuon, 2015). Ainsi, la dystopie n'est pas simplement l'opposé de l'utopie, mais une dégénérescence de celle-ci, un récit de fiction qui envisage un avenir cauchemardesque, souvent bénéfique uniquement pour une minorité sociale (Leconte & Passard, 2021). De fait, la dystopie naît avec l'utopie et « *elle lui est intrinsèquement liée* » (Leconte & Passard, 2021, p.16). Cette forme culturelle omniprésente dans les arts connaît un essor particulier depuis la fin du 20^{ème} siècle. Cette période est marquée en Europe par la chute du communisme qui semble emporter avec elle les idéologies, les mythes, et les espoirs (Wierviorka, 2000). « *De ce point de vue, nous estimons qu'il existe bien un espace-temps de la dystopie aujourd'hui : celui de la mondialisation, entendue comme accélération du temps social et rétraction de la distance à travers l'extension planétaire d'un techno-capitalisme qui, de par son impact corrosif sur les capacités de l'action collective et le sens du commun, sur les projets d'émancipation et sur les possibilités même de la vie sur Terre, dépossède individus et sociétés de la croyance en leur capacité à maîtriser leur destin. [...] L'engouement actuel pour la dystopie témoignerait ainsi, plus fondamentalement, d'une difficulté des individus et des sociétés à construire un avenir collectif, [...] à une époque où l'accélération des rythmes sociaux et politiques exacerbe la crainte d'une perte de contrôle sur la vie des individus et les trajectoires des sociétés* » (Leconte & Passard, 2021, p.20). C'est dans ce terreau fertile de désenchantement que prolifèrent les dystopies (Wierviorka, 2000).

La façon dont un récit sera qualifié ou non de dystopique dépend grandement du contexte : une utopie peut être lue comme une anti-utopie ou une dystopie en fonction de sa réception. Selon Leconte & Passard (2021), une anti-utopie représente une opposition fondamentale à la société idéale telle que l'utopie la décrit, montrant que la quête d'un monde sans défauts mène à des dérives inévitables. Les risques sont inhérents à toute tentative de création d'une société idéale, et l'anti-utopie dénonce cet idéal comme illusoire, impossible ou dangereux, suggérant que toute recherche d'un modèle social sans faille conduit inévitablement à des effets indésirables. L'utopie est ainsi rejetée dans cette perspective (Leconte & Passard, 2021). Au sein du paysage culturel, les récits catastrophistes semblent avoir bourgeonné ces dernières années, menant jusqu'à la crainte pour certain·es auteur·es de voir l'utopie disparaître au prix de la dystopie : « *force est ainsi de constater que la dystopie occupe une « place dominante dans le paysage culturel du Troisième Millénaire » à l'échelle planétaire* » (Leconte & Passard, 2021, p.19).

Contrastes et complémentarités

Nombreux·ses auteur·es s'accordent cependant à dire qu'on ne parle pas d'une véritable substitution mais davantage d'un enchevêtrement de récits. Utopie et dystopie, bien que souvent perçues comme des opposés, sont en réalité interdépendantes, incarnant les deux faces d'une même pièce (Leconte & Passard, 2021).

Cette interdépendance se manifeste d'abord à l'intérieur des récits eux-mêmes, où utopie et dystopie co-construisent la narration. Ainsi, l'utopie peut être un « *moteur* » narratif, un idéal vers lequel tendent les héros, comme le souligne Bazin (2012, p.4), tout en laissant entrevoir « *le risque de dégénérer en dystopie* » (Deléage, 2008, p.37), lorsque l'ordre imaginé révèle ses failles ou son potentiel de dérive autoritaire. Cette dynamique permet aux personnages de transcender le constat d'échec de leur civilisation tout en mettant en lumière les dangers d'un contrôle totalitaire ou d'une homogénéité oppressive. Dans ce cas, « *l'apocalyptisme critique appelle à voir dans les fictions d'apocalypse, qu'elles soient sociales, technologiques ou climatiques, le désir d'un renouvellement extrême de la société. Dans les récits, le recours au trope de l'apocalypse aurait avant tout pour but d'initier une expérience de pensée consistant à faire table rase de la société telle qu'on la connaît* » (Pahlisch, 2022, p.27). Les dystopies exercent un effet dynamique, tant sur les protagonistes que sur le public, en posant une question fondamentale : vers quel type de société souhaitons-nous évoluer, afin d'éviter qu'elle ne reproduise les dérives ou les drames décrits ? « *La principale force de l'apocalyptisme, c'est bien de rouvrir le temps, de réinsuffler du possible lorsque tout futur semble muré. En simulant la concrétisation de nos peurs, les fictions d'apocalypse nous permettent de les apprivoiser, pour mieux nous montrer qu'un autre monde se cache toujours dans le celui où nous vivons* » (Pahlisch, 2022, p.29).

Au-delà du récit, cet enchevêtrement s'inscrit également dans la réception par le public. Une utopie peut être perçue comme une dystopie par certains, en fonction des valeurs et des attentes des lecteur·ices, tandis qu'une dystopie peut contenir des éléments utopiques en offrant des alternatives implicites aux travers dénoncés (Leconte & Passard, 2021). Guidée et Engélibert décrivent cette réversibilité comme inhérente au genre lui-même, puisque l'utopie, en proposant « *un ailleurs idéal opposé à un ici corrompu* » (2015, p.3), porte en germe sa propre inversion. Ce jeu entre projection et critique révèle ainsi la tension constante entre le désir d'un avenir meilleur et les craintes liées à ses possibles dérives.

Enfin, l'engouement pour la dystopie a toujours reflété une difficulté croissante à imaginer un avenir collectif. Celle-ci se manifeste particulièrement dans le contexte actuel qui est marqué par une accélération des rythmes sociaux et une perte de contrôle sur les trajectoires individuelles et collectives (Leconte & Passard, 2021). Cet intérêt témoigne d'un « *malaise dans la temporalité* » (Zawadzki, 2002, dans Leconte & Passard, 2021, p.20) qui pousse à interroger les utopies, non seulement comme des visions idéales, mais aussi comme des mises en garde contre leurs propres excès. Ainsi, « *nous pouvons tendre l'oreille et peut-être entendre le message que toutes ces fictions nous murmurent sans cesse : celui qu'un autre monde est toujours possible. Et qu'il est même aujourd'hui nécessaire* » (Pahlisch, 2022, p.30).

La portée politique et sociale actuelle des approches par l'utopie

L'utopie comme outil politique contemporain

« *Le simple fait de lire des utopies nous amène à réfléchir à l'organisation de la vie publique. C'est là fondamentalement de la réflexion politique au sens premier du terme* » (Staquet, 2016).

Dès l'apparition du genre, l'utopie est intimement politique, se prêtant au jeu de l'imagination et se demandant comment sortir des normes pour créer une société plus égalitaire. En 1516, More y critique la moralité de son temps, la propriété privée et la religion, tout en offrant un imaginaire alternatif de haute lutte. Ce procédé de réflexion sur les possibles futurs communs ou les sociétés idéales est ce qui distingue fondamentalement les œuvres utopiques d'autres formes de littérature (Capdevila, 1998). En outre, l'audience des ouvrages utopiques a bien évolué depuis le 16^{ème} siècle : « *il est vrai que l'utopie, en trouvant « refuge » dans l'anticipation et la science-fiction, s'ouvre à un public beaucoup plus large – populaire – qui n'a plus rien à voir avec le petit cercle élitiste des premiers lecteurs de l'Utopia* » (Kuon, 2015, p.29). Lockyer & Veteto (2022) argumentent que ce n'est pas un hasard si nous vivons un moment utopique. Marqué par des crises sociales et environnementales étroitement liées et affectant déjà une grande partie de l'humanité, ce siècle est propice aux utopies car elles constituent une échappatoire réflexive.

Des récits engagés pour des imaginaires durables

Les utopies, loin d'être confinées au domaine littéraire, prennent forme comme des mises en œuvre concrètes face aux défis contemporains. Ces utopies dites « vécues » - *real utopias* (Wright, 2011 ; 2013) - s'expriment sous des formes variées, dont certains exemples sont proposés ci-dessous. Le sociologue américain Erik Olin Wright attire l'attention sur une tension apparente dans ce concept : le mot « utopie » évoque un lieu inexistant, un idéal perçu comme inaccessible, tandis que l'adjectif « réel » souligne l'exigence de penser des alternatives viables aux institutions en place. Souvent, les projets de transformation sociale sont disqualifiés comme étant « utopiques », jugés irréalisables ou déconnectés des contraintes du présent. Les approches pragmatiques tendent alors à reléguer ces visions au second plan, les considérant comme des distractions face aux efforts d'amélioration progressive. Pourtant, l'ambition des *real utopias* est précisément d'articuler les aspirations à un monde plus juste avec des stratégies crédibles pour les concrétiser. Il ne s'agit pas simplement d'imaginer des futurs idéaux, mais bien d'identifier des institutions, des pratiques et des trajectoires permettant d'avancer vers un changement social effectif et durable.

Ces formes utopiques sont parfois bien présentes autour de nous, sans que nous les nommions ainsi pour autant : Wright (2011) dénote ainsi comme la célèbre plateforme *Wikipédia* « *constitue une alternative à l'activité économique compétitive et axée sur le marché* » (Wright, 2011, p.42). Ce n'est pas le seul exemple : le budget participatif urbain, ayant vu le jour en 1989 dans la ville brésilienne de Porto Alegre « *n'est pas formulé du haut vers le bas ; la ville est divisée en régions, et chaque région dispose d'une assemblée budgétaire participative. Il existe également un certain nombre d'assemblées budgétaires à l'échelle de la ville sur divers*

thèmes d'intérêt pour l'ensemble de la municipalité - la culture et les transports publics, par exemple. Chaque assemblée du budget participatif est chargée de formuler des propositions budgétaires concrètes, en particulier pour les projets d'infrastructure. Tout habitant peut participer à ces assemblées et voter sur les propositions. Après avoir ratifié les budgets régionaux et thématiques, les assemblées choisissent des délégués qui participeront à un conseil budgétaire à l'échelle de la ville pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'un budget municipal cohérent et consolidé soit adopté » (Wright, 2011, p.39).

Bien d'autres exemples de ces utopies vécues gravitent autour de nous. Le biorégionalisme, la permaculture et les éco-lieux en sont des preuves vivantes. Ces approches par l'utopie sont notamment détaillées par Lockyer & Veteto (2022), illustrant comment des groupes diversifiés mettent en pratique des possibilités utopiennes concrètes. Ceci démontre que les utopies ne se limitent pas au cadre théorique mais s'incarnent dans des expériences réelles aux implications tangibles. Nous les présentons brièvement ici.

Le biorégionalisme repose sur une organisation sociale, économique et culturelle adaptée aux spécificités écologiques d'une région donnée. Alors que le système actuel considère les activités économiques comme externes à la biosphère, « *le biorégionalisme propose que les activités économiques soient dictées par les frontières écologiques plutôt que par des divisions politiques arbitraires* » (Lockyer & Veteto, 2022, p.8). Il met en avant l'autonomie locale, la gestion durable des ressources naturelles et la reconnexion des communautés à leur environnement immédiat, en opposition aux systèmes globalisés et standardisés actuels. En cherchant à repenser les liens entre humains et territoires, cette approche propose une vision utopique où les sociétés se réorganisent pour vivre en harmonie avec leur écosystème.

La permaculture, quant à elle, offre un cadre systémique de conception qui s'inspire des principes observés parmi le vivant pour créer des écosystèmes durables et résilients. Elle privilégie des pratiques agricoles régénératives, mais son influence dépasse le domaine agricole en englobant des solutions sociales et économiques. En favorisant la diversité, la coopération et la circularité, la permaculture incarne une pratique utopienne où les systèmes humains s'intègrent dans les cycles naturels.

Les éco-lieux, enfin, sont des communautés intentionnelles qui expérimentent des modes de vie alternatifs en intégrant des principes écologiques, sociaux et économiques. Ils « *mettent en pratique la pensée biorégionale et la méthodologie de la permaculture au niveau de la communauté, au service de l'objectif fondamentalement utopique de la durabilité* » (Lockyer & Veteto, 2022, p.15). Ces endroits tout particuliers visent à réduire leur empreinte écologique, ceci en créant des espaces de vie collaboratifs, ancrés dans une vision de justice sociale et de respect du vivant. Ces lieux incarnent une utopie en acte, où les idéaux de soutenabilité, d'entraide et d'équité sont au centre de l'organisation quotidienne.

Ces exemples montrent comment les approches par l'utopie peuvent inspirer des actions concrètes et des réorganisations sociétales. En répondant, du moins localement, aux crises sociales et environnementales actuelles, ces initiatives deviennent des laboratoires vivants pour

explorer des alternatives viables aux systèmes dominants. « *La fonction utopique est celle qui nous révèle la plasticité du monde, quand la routine et les institutions établies nous répètent jour après jour que « rien d'autre n'est possible »* (Tina – *There Is No Alternative*) – discours parfois porté, bien malgré elles, par les formes institutionnelles de l'engagement politique, partis politiques ou syndicats, qui semblent ainsi condamnés à l'impuissance » (Cottin-Marx et al., 2013). Ces approches, tout en étant ancrées dans des contextes locaux, peuvent s'inscrire dans des réseaux transnationaux qui favorisent l'échange et la diffusion d'idées, montrant ainsi que l'utopie vécue peut être un moteur puissant de transformation sociale à différentes échelles, soutiennent Lockyer & Veteto (2022). Nombreux autres auteur·es se sont penché·es sur les utopies vécues ; c'est également le cas de Rob Hopkins, auteur et enseignant britannique, initiateur du mouvement international des *Villes en Transition*. Dans l'ouvrage *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* paru en français en 2020, Hopkins retrace l'histoire d'individus aux histoires singulières, dont l'imagination a permis la mise en œuvre collective de lieu de permaculture, de jardins partagés, et avant tout de rencontres et d'échanges (Hopkins, 2019).

Au-delà des utopies purement littéraires et des *real utopias* ancrées dans des initiatives concrètes, se développent des courants d'utopie à portée politique, à l'image du solarpunk. L'émergence est datée à 2008 et le mouvement œuvre à construire un imaginaire durable vers lequel se diriger en tant qu'humanité. *A Solarpunk Manifesto : Turning Imaginary into Reality* (2023), rédigé par William Joseph Gillam, définit le courant selon trois principes clés : l'anarchisme, l'écologie et la justice. Subvertissant le *statu quo* et proposant une vision radicalement différente de la société, le solarpunk prône une société post-capitaliste et post-pénurie, où les hiérarchies et les dominations sont abolies, et où les communautés locales deviennent autonomes et autosuffisantes grâce à des énergies renouvelables et des systèmes de production localisés.

Sur le plan écologique, le solarpunk cherche à réintégrer le vivant dans une harmonie mutuelle, en rejetant la domination et la marchandisation de la biosphère imposées par le modèle économique actuel. Cette perspective s'accompagne d'un plaidoyer pour des pratiques durables telles que l'agroécologie ou les *garden cities*, où l'écosystème est intégré en première instance dans la conception urbaine et les systèmes alimentaires.

En outre, le solarpunk met l'accent sur la justice sociale et environnementale, en défendant une équité intergénérationnelle, entre communautés, et envers les non-humains. Il s'agit d'établir une gouvernance écocentrée qui reconnaît la valeur intrinsèque de tous les êtres vivants et promeut un développement équilibré et inclusif.

Ainsi, l'auteur argumente que le solarpunk ne se limite pas à un simple imaginaire utopique, mais constitue un guide pratique pour des transformations systémiques concrètes : « *imaginez un avenir où la résistance au système se traduirait par un changement social généralisé. L'imaginaire solarpunk pourrait guider cet avenir. Il pourrait être le cri de ralliement pour subvertir le système et en construire un nouveau* » (Gillam, 2023, p.3). « *Nous sommes alors*

au cœur même de ce qui constitue la fonction utopique, soit cette tentative pour poser en marge du réel d'autres façons de penser la vie » (Bazin, 2012, p.2).

Cette liste non exhaustive d'initiatives et de formes utopiques illustre la grande plasticité de l'utopie contemporaine. Le courant solarpunk, par exemple, se présente moins comme une simple esthétique spéculative que comme un horizon politique proposant une refonte des modes de vie. S'il porte une ambition d'application concrète, il peine toutefois à trouver des équivalents institutionnels ou des traductions dans des programmes politiques établis.

Ces tentatives de réinvention butent sur une réalité préoccupante - du moins en Suisse - comme le témoigne l'Office fédéral de l'environnement : la biodiversité continue de s'éroder et les politiques actuelles sont en incapacité d'enrayer son déclin (OFEV, 2023).

La crise écologique, loin de se limiter à un enjeu de conservation, témoigne aussi d'une crise plus profonde de la sensibilité (Zhong Mengual & Morizot, 2019), c'est-à-dire de notre capacité à percevoir et à nous relier aux autres formes de vie. Alors que des imaginaires utopiques tentent de renouer ce lien, la disparition irréversible d'espèces et l'appauvrissement des écosystèmes interrogent notre aptitude à transformer ces visions en actions concrètes. C'est dans cette tension entre un monde qui s'effondre et la nécessité d'inventer d'autres manières d'habiter la Terre que se situe la réflexion suivante.

Une crise écologique comme crise de la sensibilité

En Suisse, le rapport annuel de l'Office fédéral de l'environnement (OFEV) sur l'état et l'évolution de la biodiversité signale qu'en 2023 « *la moitié des milieux naturels et un tiers des espèces sont menacés* » (OFEV, 2023). Et pourtant, le rapport rappelle dès l'avant-propos qu'« *une diversité biologique riche n'est pas un luxe dont nous pouvons nous passer. Elle est essentielle à notre alimentation, participe à la régulation du climat, purifie l'air et les eaux, est bénéfique à notre santé et contribue à une économie florissante. En bref : elle constitue une base importante de notre prospérité et ce fondement est en train de s'effriter* » (OFEV, 2023). Dans le but de répondre à cette situation critique, divers efforts ont été entrepris ces dernières années pour renforcer la biodiversité. Ces initiatives, telles que la création de corridors écologiques ou les projets spécifiques de sauvegarde d'espèces, ont contribué à ralentir la dégradation de la biodiversité. Cependant, ces actions ponctuelles, bien qu'essentielles, semblent ne pas suffire à inverser la tendance (OFEV, 2023).

Par-delà les frontières suisses la situation est également critique : l'Europe a connu sa première extinction d'une espèce continentale d'oiseau, le courlis à bec grêle (*Numenius tenuirostris*), dont l'annonce fracassante publiée le 17 novembre 2024 par un comité de chercheuses (Buchanan et al., 2024) alarme sur la vulnérabilité de nombreuses espèces et sur la nature irréversible de l'extinction du vivant.

Baptiste Morizot, philosophe français contemporain, a développé une réflexion approfondie autour de ces notions. Dans un article dont il est le co-auteur, Zhong Mengual et lui explorent

les racines de cette situation critique : « *la crise écologique systémique qui est la nôtre apparaît d'abord en effet comme une crise, économique et politique, des sociétés humaines : elle met en danger le sort des générations futures, les bases mêmes de notre subsistance, et la qualité de nos existences dans des environnements souillés. Elle est aussi une crise des vivants : sous la forme de la sixième extinction des espèces. [...] Ce que nous nous proposons ici de suivre comme piste, c'est que la crise écologique constitue aussi une crise de la sensibilité - une crise de notre sensibilité à l'égard du monde vivant* » (Zhong Mengual & Morizot, 2019, p.87). Les auteur·es proposent de définir cette crise comme un manque de *lisibilité* de notre monde vivant, que nous voyons davantage comme une toile de fond : « *« Si l'« on n'y voit rien », ce serait ainsi parce que nous voyons le monde vivant seulement comme un paysage, et ce par ignorance de savoirs écologiques à même d'enrichir notre appréciation. De ce point de vue, la crise de la sensibilité au vivant équivaudrait dans un premier temps à une crise de connaissance et de style d'attention porté sur le vivant* » (Zhong Mengual & Morizot, 2019, p.88). Lire cette crise sous plusieurs facettes, c'est s'assurer d'avoir un œil sur les tenants et aboutissants des raisons du déclin de la biodiversité en Suisse.

Ce constat met en lumière la nécessité de repenser nos modes de production des savoirs pour imaginer des solutions à la hauteur des défis écologiques actuels. C'est dans ce contexte que les approches par l'utopie, bien au-delà de leur fonction littéraire, pourraient jouer un rôle crucial. En tant qu'outils prospectifs, elles pourraient offrir des cadres d'inspiration pour renouveler les approches scientifiques, en explorant des perspectives interdisciplinaires et en remettant en question les paradigmes existants. L'exploration des liens entre science et utopie permet à de nombreux·ses auteur·es de réfléchir à la façon dont les récits alternatifs peuvent enrichir la production de savoirs et contribuer à réinventer notre relation au vivant. C'est ce que nous allons explorer dans le chapitre suivant.

Les frontières entre art et science : la production de savoirs sous le prisme de l'utopie

Sur les liens entre sciences et utopie

Les frontières sont fines car les dystopies d'aujourd'hui, comme le mentionnent Leconte & Passard (2021), entretiennent un lien intime avec les sciences : les rapports sur l'état de l'effondrement de la biodiversité nourrissent les histoires catastrophistes et rentrent « *en étroite résonance avec la notion d'anthropocène, s'articulant ainsi avec un certain nombre de discours savants attestant de la capacité de l'humain à détruire le système terrestre* » (Leconte & Passard, 2021, p.21). Deléage en parlait déjà en 2008 dans *Utopies et dystopies écologiques* : « *avec l'écologie, l'utopie positive retrouve un nouveau souffle. Mais plutôt que de mettre en scène les miracles attendus du progrès indéfini des sciences et des techniques, elle met en avant la qualité de la vie et des rapports humains* » (Deléage, 2008, p.40). Dans ce cadre-là, les productions de savoirs scientifiques et leur diffusion agissent comme source d'inspiration pour les utopies. Or ce sens est-il unilatéral ? Ou les utopies auraient-elles la capacité d'influencer les pratiques de savoir scientifique ? Pour répondre à cette question, il convient d'abord d'explorer la littérature sur les méthodologies scientifiques classiques et sur la construction de

la frontière entre sciences et arts, afin de mieux comprendre comment ces distinctions fonctionnent dans les contextes utopiques.

Discussion de la norme scientifique

La norme scientifique, loin d'être une entité monolithique et objective, est le fruit d'un processus complexe de construction sociale et historique. L'ouvrage fondateur de Latour et Woolgar, *La Vie de laboratoire : la Production des faits scientifiques* (1979), illustre cette perspective en décrivant comment les faits scientifiques émergent des pratiques quotidiennes des chercheur·es, des négociations, des enjeux de publication et de financement, plutôt que d'une simple application de la méthode expérimentale. Il est pionnier dans le genre, en ayant appliqué une approche anthropologique à l'étude des laboratoires scientifiques et en observant les activités, les interactions et les négociations des chercheur·es au jour le jour. Shapin et Schaffer dans *Leviathan and the Air-Pump* (1985) examinent également la construction sociale de la connaissance scientifique, en se concentrant sur les controverses scientifiques et les moyens par lesquels certaines connaissances sont validées comme *fait* scientifique.

Parallèlement à ces analyses sociologiques, l'épistémologie permet de réfléchir à la nature, à la portée et aux limites de la connaissance scientifique. En tant que branche de la philosophie, elle interroge les principes, concepts, méthodes et résultats des sciences (Audi, 2015). Giere (2006) offre une perspective contemporaine sur l'épistémologie de la science, en argumentant que la connaissance scientifique est toujours basée sur des perspectives particulières et des modèles simplifiés de la réalité.

De manière plus concrète, le cheminement d'une observation jusqu'à sa validation en tant que fait scientifique suit un processus bien défini. Ce procédé scientifique rigoureux et itératif (Popper, 1959) comprend généralement les étapes suivantes :

1. Observation initiale et questionnement : tout commence par l'observation d'un phénomène ou d'un problème qui suscite une question (Hanson, 1958).
2. Formulation d'une hypothèse : une hypothèse est proposée comme explication provisoire du phénomène observé. Cette hypothèse doit être testable et falsifiable (Popper, 1959).
3. Conception et réalisation d'expériences : des expériences sont conçues pour tester l'hypothèse. Ces expériences doivent être rigoureusement contrôlées pour isoler les variables pertinentes et minimiser les biais (Fisher, 1935).
4. Analyse des données : les données collectées lors des expériences sont analysées statistiquement pour déterminer si elles soutiennent ou réfutent l'hypothèse (Cumming, 2012).
5. Évaluation par les pairs - *Peer Review* : les résultats de la recherche sont soumis à une revue critique par d'autres experts dans le domaine (Ziman, 2000). Ce processus vise à identifier les faiblesses méthodologiques, les erreurs d'interprétation et les biais potentiels.
6. Publication : si la recherche passe avec succès l'évaluation par les pairs, elle est publiée dans une revue scientifique (Merton, 1973).
7. Réplication : d'autres chercheurs doivent être capables de reproduire les résultats de la recherche de manière indépendante (Ioannidis, 2005). La réplication est essentielle pour valider la robustesse et l'universalité des résultats.

8. Intégration dans le corpus de connaissances : Si les résultats sont répliqués et acceptés par la communauté scientifique, ils sont intégrés ou publiés dans le corpus de connaissances existant.

Ainsi, la norme scientifique est une construction sociale et historique (Latour et Woolgar, 1979), façonnée par des pratiques, des négociations (Latour et Woolgar, 1979) et des critères épistémologiques (Audi, 2015). Sa production et son approbation sont soumises à des processus rigoureux et collaboratifs, visant à garantir la transparence, l'impartialité et le consensus (Ziman, 2000). L'étude de ces processus révèle que la science est non seulement une quête de vérité objective, mais aussi une activité humaine complexe, influencée par des facteurs sociaux, culturels et historiques (Shapin & Schaffer, 1985).

Si la norme scientifique définit les critères de validité du savoir, elle pose aussi la question de ses limites : qu'est-ce qui est reconnu comme légitime et qu'est-ce qui en est exclu ? Cette tension est explorée au cours du paragraphe suivant, en interrogeant la place de l'imaginaire et de la sensibilité au sein même de la production des connaissances.

Une dichotomie légitime ?

Comme mentionné ci-dessus, Zhong Mengual et Morizot (2019) exposent la crise de la sensibilité comme résultat de notre incapacité à percevoir le vivant autrement qu'à travers un paysage ou une objectivation scientifique. Cette séparation entre science et art, héritée du naturalisme - courant philosophique du 19^{ème} siècle qui postule une réalité indépendante de l'expérience humaine et privilégie une approche analytique du monde -, limite notre compréhension holistique des écosystèmes (Descola, 2005). Par leur volonté d'abolir cette dichotomie, les utopies pourraient enrichir notre sensibilité au monde vivant. Zhong Mengual & Morizot (2019) ajoutent : « *la grande violence de ce partage, c'est d'abord qu'il est erroné ; surtout, il condamne toute description des prodiges bien visibles dans les relations écologiques, les héritages évolutionnaires, les formes de communications éthologiques, les myriades d'intelligences non anthropomorphes qui peuplent la Terre, à rester des fables : tout savoir qui restitue ses puissances d'enchantement au vivant tombe hors du savoir, tout art qui prétend s'en emparer reste en dehors de la vérité* » (Zhong Mengual & Morizot, 2019, p.89). Cette incapacité à percevoir le vivant dans toute sa complexité, dénoncée par Zhong Mengual et Morizot (2019), trouve un écho dans les tentatives scientifiques ambitieuses, telles que *Biosphère II*, qui illustrent à la fois le potentiel et les limites des approches techno-centrées inspirées par des visions utopiques.

Ce projet scientifique ambitieux, mené aux États-Unis entre 1991 et 1994, visait à recréer une biosphère autonome afin d'y étudier les interactions complexes entre humains et environnement dans un espace clos. Bien que le projet ait échoué sur plusieurs plans, il a servi de laboratoire expérimental, révélant les limites des approches purement technologiques et centralisées dans la gestion des écosystèmes (Deléage 2008). Ce type de tentative, ancré dans une vision utopique, alimente aujourd'hui des réflexions critiques sur la durabilité et les méthodologies collaboratives, où des connaissances écologiques locales remplacent des solutions universelles imposées.

Par ailleurs, nous avons exposé plus haut comment Hopkins (2019), Wright (2011, 2013) ainsi que Lockyer et Veteto (2022) utilisent des initiatives inspirées par des idéaux utopiques, mais dont les influences touchent directement les pratiques scientifiques. Ces mouvements appellent à une intégration des savoirs écologiques locaux dans la recherche, valorisant des approches ancrées dans des territoires spécifiques. Contrairement à une utopie désincarnée et hors-sol, ces projets proposent des modèles adaptables et situés, intégrant technologies douces et interactions sociales.

Enfin, l'on peut se pencher du côté de l'exobiologie spéculative, qui, étudiée notamment par Dupont (2022), illustre une interaction fructueuse entre imagination utopique et méthodologie scientifique. Bien que l'exobiologie spéculative ne soit pas directement issue d'une utopie au sens classique, elle mobilise une démarche similaire en projetant des formes de vie hypothétiques dans des mondes possibles, imaginés à partir des connaissances actuelles. En spéculant sur des organismes adaptés à des environnements extraterrestres, elle remet en question les paradigmes biologiques terrestres et incite les chercheur·es à explorer des voies alternatives, souvent hors des cadres établis. Ce faisant, elle rejoint la fonction des récits utopiques, qui permettent d'élargir les imaginaires et d'ouvrir des perspectives nouvelles sur notre propre réalité. En marge des sciences conventionnelles, elle constitue ainsi une « *littérature expérimentale, un laboratoire d'idées* » (Dupont, 2022, p.5), offrant un espace propice à l'exploration d'hypothèses novatrices et à l'émergence de nouvelles façons de penser la vie et ses possibles.

Ces exemples révèlent que les utopies ne se limitent pas à critiquer ou rêver le réel : elles peuvent avoir la capacité d'influer activement sur certaines pratiques scientifiques en les invitant à dépasser leurs paradigmes, à expérimenter de nouvelles méthodes, et à intégrer des sensibilités artistiques et éthiques dans la production de savoirs.

Conclusions

Synthèse des apports

Les apports des récits utopiques contemporains sont nombreux : d'abord, les approches par l'utopie sont étudiées de près car elles jouent un rôle clé dans la réinvention des imaginaires collectifs, en proposant des visions alternatives et critiques face aux crises écologiques, sociales et économiques actuelles. Ces récits ne se contentent pas de critiquer les structures existantes, mais offrent également des modèles concrets et inspirants, comme en témoignent les pratiques du biorégionalisme, de la permaculture ou encore des éco-lieux (Lockyer & Veteto, 2022 ; Cottin-Marx et al., 2013). En transcendant leur statut littéraire, ils agissent comme des laboratoires d'expérimentation sociale et écologique, où se conçoivent des solutions locales et résilientes à des problématiques globales.

Ce travail tâche notamment de comprendre dans quelle mesure les récits utopiques peuvent influencer les cadres de production scientifique. Dupont (2022) illustre comment l'exobiologie spéculative, en s'affranchissant des paradigmes traditionnels, ouvre de nouvelles perspectives

pour l'exploration scientifique. Ces démarches, bien que marginales dans le champ académique, témoignent de la capacité des récits utopiques à ouvrir des perspectives inédites.

En parallèle, les récits utopiques encouragent une prise en compte accrue de la sensibilité dans les pratiques scientifiques et dans notre rapport au vivant. C'est ce que nous avons constaté avec des auteur·es comme Zhong Mengual et Morizot (2019), qui analysent les crises écologiques et sociales actuelles comme une crise de la sensibilité, marquée par une incapacité collective à faire attention aux liens subtils entre humains et non-humains dans un monde technocratique et urbain.

Enfin, il est important de souligner que les récits utopiques ne s'élaborent pas en vase clos. Ils s'inscrivent dans une dialectique constante avec les récits dystopiques, qui contribuent eux aussi à façonner les imaginaires collectifs. Comme le montrent Leconte et Passard (2021), utopies et dystopies ne s'opposent pas frontalement : elles se répondent et se nourrissent mutuellement. Les dystopies, en mettant en scène les dérives possibles de nos sociétés, offrent un terrain fertile pour la critique des systèmes en place, tout en rendant perceptible l'urgence du changement. En miroir, les récits utopiques proposent des alternatives tangibles, souvent ancrées dans des pratiques durables et participatives. Cette tension féconde entre espoirs et inquiétudes devient particulièrement pertinente dans un contexte de crises systémiques. Comme l'observe Pahlisch (2022), certains récits apocalyptiques, loin d'annihiler tout horizon, peuvent paradoxalement ouvrir la voie à une réappropriation du futur, en stimulant la créativité collective et le désir d'agir.

Ces contributions démontrent la pertinence des récits utopiques pour réimaginer les relations au sein du vivant, renouveler les méthodologies scientifiques, et transformer les imaginaires collectifs. À travers leur capacité à articuler critique sociale, innovation méthodologique et pratiques concrètes, ils se positionnent comme des outils incontournables pour penser et construire des futurs collectifs dans une période charnière de l'histoire.

Pistes de réflexion pour la suite de la recherche

Au regard de l'abondante littérature sur les approches par l'utopie et dans un contexte marqué par des crises systémiques, ce travail s'inscrit dans une période où repenser les fondements de nos sociétés est devenu une urgence. Ce mémoire propose d'approfondir les directions de la recherche en étudiant la place des approches par l'utopie au sein de l'Université de Lausanne, tout en identifiant les lignes de tension liées à leur mise en œuvre et à leur réception.

D'une part, il s'agit d'examiner dans quelle mesure ces pratiques de nouveaux récits peuvent constituer de véritables leviers de réflexion, en articulant critique des systèmes existants et expérimentation d'alternatives concrètes. D'autre part, ce travail ambitionne d'explorer les résistances et contradictions inhérentes à ces approches : comment la mise en place de ces récits est-elle perçue au sein de la communauté universitaire, et quelle est leur pertinence dans ce contexte ?

En s'appuyant sur une méthodologie qualitative et des données interdisciplinaires, ce mémoire vise à combler un espace encore peu exploré : celui des intersections entre création artistique et production scientifique, ainsi que leur influence mutuelle sur les imaginaires collectifs. L'objectif est d'apporter une meilleure compréhension des récits utopiques en tant qu'outils critiques et prospectifs, et la façon dont chercheur·es et auteur·es tentent de réconcilier sciences, pratiques artistiques et société dans une quête commune de futurs possibles et désirables.

Matériel et méthodes

Ce travail s'inscrit dans une approche de recherche qualitative, privilégiant une compréhension approfondie des phénomènes étudiés à travers l'analyse de données textuelles et d'entretiens. Comme le souligne Saldaña (2014), « *la recherche qualitative est un processus itératif et réflexif qui vise à explorer et à interpréter les significations que les individus attribuent à leurs expériences* » (Saldaña, 2014, p. 584). L'objectif de cette recherche étant d'explorer la place des récits utopiques à l'Université de Lausanne, nous ambitionnons de mettre en lumière les motivations et initiatives des acteur·es impliqué·es, les perceptions des étudiant·es et les tensions émergentes.

Outils de recherche

Pour atteindre cet objectif, plusieurs outils de collecte de données ont été mobilisés, en accord avec la stratégie de « *collecte* » décrite par Saldaña (2014), qui met l'accent sur l'importance de « *recevoir les données fournies par les participants et celles que vous recueillez activement pour informer votre étude* » (p. 582). Le choix de ces outils a été guidé par la volonté d'obtenir des données riches, interdisciplinaires et variées, permettant de répondre aux questions de recherche de manière approfondie. Pour ce faire, des entretiens et un questionnaire ont été réalisés.

Entretiens semi-directifs

Six entretiens semi-directifs ont été menés auprès d'acteur·es clé·es impliqué·es dans la production ou la diffusion de nouveaux récits à l'Université de Lausanne. Le choix des participant·es s'est fait de manière ciblée, en privilégiant des profils offrant une diversité de perspectives sur les approches par l'utopie. Tous·tes abordent cette question dans leur travail – que ce soit à travers l'enseignement, la recherche ou des démarches créatives – et certain·es mènent en parallèle une activité artistique. Alice Bottarelli constitue un cas particulier : bien que sa pratique de l'écriture prenne une place prépondérante dans son activité, elle se définit elle-même comme « *écrivaine, autrice et animatrice d'ateliers d'écriture, chercheuse en littérature* », revendiquant une « *double casquette de la recherche et de la création* » (Entretien avec A. Bottarelli, 2024). Son inclusion dans ce corpus se justifie par le lien fort qu'elle entretient avec l'Université de Lausanne, où elle a récemment mené plusieurs projets en lien avec la fiction utopique. C'est donc avant tout son engagement au sein de l'UNIL qui a motivé sa sélection dans le cadre de cette recherche.

Le processus de recrutement a débuté par un contact avec Alice Bottarelli, dont le travail m'avait été signalé dans le cadre de discussions entre collègues. Son parcours singulier, à la croisée de la création littéraire et de l'engagement universitaire, m'a incitée à creuser les liens entre récits futuristes et production académique. Cet entretien a constitué un point de départ décisif, m'ouvrant un espace de réflexion sur les formes alternatives de savoir et sur les pratiques narratives existantes à l'UNIL. J'ai ensuite cherché, via le site de l'UNIL et des discussions informelles, un profil type, c'est-à-dire : un chercheur·e ou un·e professeur·e, faisant parti de la communauté UNIL, et touchant à la thématique des approches par l'utopie, cela afin de voir quels efforts étaient mis en place pour discuter des imaginaires à l'UNIL et quelles

étaient les tensions inhérentes. L'on m'a parlé des *Ecotopiales*, festival au cours duquel j'ai pu découvrir Marc Attalah et Laurence Kaufman lors de tables rondes, et l'organisateur, Colin Pahlisch. Afin de garder une ligne directrice lors des entretiens, j'ai créé une grille de questions basées sur mes axes de recherche. Un exemplaire de guide d'entretien est consultable dans la section *Annexes*. J'ai par la suite peu touché à cette grille, sauf pour l'adapter aux domaines de recherche des participant·es. J'ai ensuite eu contact avec le décanat de géosciences, à qui j'ai expliqué ma problématique et qui m'a conseillé de discuter avec Damien Delorme & Julia Steinberger, ce qui a été chose faite. J'ai également tenté de contacter, sans succès, Thimothée Parrique, Joëlle Salomon-Cavin et Christian Arnsperger, qui occupent un rôle clé au sein de l'Université, notamment en ce qui concerne l'intégration des nouveaux récits.

Ainsi, cette méthode m'a permis d'explorer en profondeur les motivations, les pratiques et les tensions liées à l'introduction des récits fictionnels dans le champ académique, de manière pluridisciplinaire. Le choix d'entretiens semi-directifs se justifie par leur flexibilité, permettant d'adapter les questions en fonction des réponses et d'approfondir les thématiques pertinentes lors du rendez-vous. Comme le note Saldaña (2014), « *les entretiens permettent d'accéder aux perspectives subjectives des participants et de comprendre leurs expériences de l'intérieur* » (p. 582). Creswell et Poth (2018) soulignent également l'importance des entretiens pour explorer les significations que les participant·es attribuent à leurs expériences. Les discussions ont duré entre 35 minutes et 1 heure et demie, dans des lieux calmes, afin de permettre un échange et un enregistrement de qualité.

Corpus d'entretiens

La constitution du corpus d'entretiens a été guidée par la volonté de recueillir un éventail de perspectives complémentaires et éclairantes sur la place des nouveaux récits à l'Université de Lausanne. Les acteur·es n'ont volontairement pas été anonymisé – toust·es ont donné leur consentement oral pour apparaître dans ce travail et pour que leur nom puisse être utilisé. Cette transparence est essentielle pour situer les propos dans leur contexte institutionnel et disciplinaire. Le fait de nommer les personnes interrogées permet également de souligner leur positionnement dans le champ académique et de montrer comment leur trajectoire personnelle et professionnelle éclaire leur rapport aux récits utopiques. L'objectif n'était pas de retracer des parcours individuels, mais de comprendre comment chaque personne mobilise, dans son domaine de recherche, les approches par l'utopie et contribue à façonner les imaginaires liés à la transition écologique.

Ainsi, le parcours d'Alice Bottarelli, de l'Université de Lausanne à l'écriture, illustre un choix délibéré de s'orienter vers une production de savoir alternative. Son expérience est particulièrement pertinente pour comprendre les motivations qui peuvent pousser un·e chercheur·e à quitter le milieu académique pour se consacrer à l'écriture créative, ainsi que pour explorer les liens entre la recherche scientifique et la création littéraire. Son témoignage permet d'appréhender les défis et les opportunités liés à la production de savoirs alternatifs en dehors du cadre institutionnel, apportant un éclairage précieux sur les dynamiques entre engagement scientifique et création artistique.

Damien Delorme, chargé de cours en éthique de l'environnement et chercheur en écologie politique au sein de la Faculté des géosciences, apporte une perspective importante sur les enjeux éthiques liés à la transition écologique et à la place des récits utopiques dans ce contexte. Son intérêt pour l'écospiritualité, l'écoféminisme et les écotopies nous a permis d'explorer certaines dimensions spirituelles et culturelles de la crise écologique.

En tant que co-auteurice du 6ème rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) et chercheuse au sein de la faculté des Géosciences, Julia Steinberger apporte une expertise scientifique de premier plan sur les enjeux climatiques et les scénarios de transition écologique. Son regard critique sur les modèles économiques et les modes de vie durables interroge la pertinence des récits utopiques pour la transition écologique, ainsi que les limites des approches conventionnelles en matière de durabilité. Son témoignage a permis d'aborder les contraintes structurelles et systémiques au sein de l'UNIL qui pourraient limiter l'impact des approches utopiques sur les imaginaires collectifs et la production scientifique académique.

De même, les chercheur·es ayant fait une intervention lors du festival *Les Écotopiales*, un événement clé pour l'étude des imaginaires écologiques et présenté dans la section suivante, sont des acteur·es essentiel·es pour comprendre comment les récits alternatifs sont produits, diffusés et reçus au sein de la communauté académique (UNIL, 2025). En interrogeant ces figures, il est possible de davantage comprendre l'émergence et la portée de ces récits. Parmi eux :

Laurence Kaufmann, professeure ordinaire en sociologie à la Faculté des sciences sociales et politiques, travaille sur les dynamiques au sein de l'espace public et la constitution des collectifs. Son travail permet d'analyser comment les récits utopiques peuvent contribuer à façonner l'opinion publique et à mobiliser les individus autour des enjeux écologiques.

Marc Atallah, maître d'enseignement et de recherche en Faculté des lettres, offre une perspective éclairée sur les liens entre la littérature, l'imaginaire et les sciences. Ses recherches portent particulièrement sur la science-fiction, et la portée de ces dernières.

Enfin, Colin Pahlisch, de l'Observatoire des récits et imaginaires de l'anthropocène (ORIA), apporte une contribution spécifique à l'étude des récits et des imaginaires liés aux défis environnementaux contemporains. Son expertise permet d'analyser comment l'ORIA contribue à promouvoir les récits alternatifs et à transformer les imaginaires écologiques.

Questionnaire

Un questionnaire qualitatif en ligne - basé sur un système de notes et de réponses ouvertes, voir *Annexes* - a été distribué au cours du mois de février 2025, auprès de certain·es étudiant·es de l'UNIL, afin de recueillir leurs perceptions sur la place des récits utopiques au sein de leur cursus. J'ai fait le choix délibéré de me concentrer uniquement sur deux

enseignements, dispensés depuis plusieurs années par Christian Arnsperger. Professeur en durabilité et anthropologie économique au sein de l'Institut de géographie et durabilité (IGD) de la Faculté des géosciences, ses enseignements « Durabilité et modes de vie » ainsi que « Durabilité et enjeux anthropologiques » abordent la question des nouveaux récits et permettent, selon les années, l'écriture d'une fiction futuriste (UNIL, s. d.). Voici les objectifs du cours « Durabilité et enjeux anthropologiques », comme décrit sur la page de présentation de l'enseignement : « *La question qui sous-tend l'ensemble de ce cours est la suivante : être – devenir – authentiquement humains au sein même des défis aigus de l'Anthropocène, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce qui, en « l'être humain », est donné et fixé ? Qu'est-ce qui, au contraire, est changeable et plastique ? Quels sont les obstacles et les résistances au nécessaire changement, et pourquoi sont-elles si difficiles à surmonter ?*

Adoptant une perspective psychosociale (selon laquelle il existe une double causalité insécable entre l'individu et le collectif, l'un causant perpétuellement l'autre et vice versa), et posant sur nous-mêmes – êtres humains occidentaux, nés et vivant dans la partie du monde la plus opulente et la plus polluante – un regard lucide mais sans colère, nous chercherons à clarifier et comprendre l'enchevêtrement du personnel et de l'interpersonnel, de l'individuel et du collectif, de l'existential et du sociologique, qui rend la mutation socioécologique aussi indispensable que difficile.

Ce cours traite d'enjeux anthropologiques : il s'agira de penser, à la fois théoriquement et concrètement, les transformations anthropologiques requises par l'urgence écologique, ainsi que les blocages anthropologiques qui rendent ces transformations laborieuses, voire nous laissent embourbés dans le déni. La crise écologique est-elle due à un ensemble de pratiques sociales, à des habitus routiniers et ancrés dans le capitalisme, et qui nous rendent aveugles aux nécessités de changer ? Ou bien la crise s'enracine-t-elle dans des inquiétudes existentielles plus profondes, plus individuelles, que l'approche par les pratiques sociales n'arrive pas bien à saisir – des inquiétudes sur la mortalité et sur le sens de l'existence ?

Les normes de vie qui nous font, de façon habituelle, dépasser collectivement les limites planétaires et construire des institutions qui valident ce dépassement, créent une normalisation de la crise écologique – et cette normalisation s'ancre dans des récits personnels et collectifs que la psychologie appelle « forclos ». Un récit forclos (on pourrait aussi dire : verrouillé) est une narration fataliste, qui ne voit pas d'avenir et pas d'espoir, et qui justifie le statu quo par la prétendue impossibilité de vivre autrement. Ce phénomène de forclusion narrative se trouve au coeur des blocages auxquels les acteurs du changement font face dans la société : la transition écologique est dénoncée comme « utopie » la décroissance est une « déstabilisation dangereuse », le dépassement du capitalisme une « idéologie naïve et irréaliste ». Bref, nos récits normalisateurs sont forclos et ce verrouillage des habitus au niveau collectif engendre, au niveau individuel, découragement, anxiété et colère.

Nous terminerons donc notre cours sur une ouverture positive pour dépasser la forclusion narrative. Sans pour autant abandonner notre esprit critique, nous réfléchirons aux potentiels d'un dialogue inter-espèces et nous plongerons notamment dans les univers, ou dans le

« plurivers », du *Solarpunk* – un courant artistique et littéraire, mais aussi philosophique, qui met en son centre la création de nouveaux récits porteurs d'espoir. Grâce à cette plongée, nous pourrions sans doute mieux apercevoir certains des ressorts-clé d'une réelle mutation anthropologique, et nous serons peut-être mieux à même de répondre finalement à la question-clé du cours : que signifie devenir authentiquement humains au sein même des défis aigus de l'Anthropocène ? » (UNIL, s. d.).

« Durabilité et modes de vie » est obligatoire pour les étudiant·es de Bachelor en sciences humaines et sociales de l'environnement. « Durabilité et enjeux anthropologiques » l'est également, mais pour les étudiant·es de Master en Fondements et pratiques de la durabilité. Ce questionnaire permet d'appréhender l'impact de ces approches sur les imaginaires des étudiant·es à des niveaux d'études différents, répondant ainsi à la question de recherche n°5. Le choix d'un questionnaire en ligne se justifie par sa capacité à atteindre un large public de manière efficace et économique. Il a été diffusé via des groupes Whatsapp d'étudiant·es.

Comment les données seront-elles analysées ?

L'analyse des données qualitatives – c'est-à-dire les données recueillies lors des entretiens et retranscrites soigneusement – est réalisée à l'aide de la méthode du codage *versus*, telle que décrite par Johnny Saldaña (2014). Le codage *versus* est une technique d'analyse qualitative qui vise à identifier et à analyser les tensions et les oppositions au sein des discours. Cette approche est particulièrement pertinente dans le cadre de cette recherche, car elle permet de mettre en lumière les conflits épistémiques et institutionnels liés à l'intégration des récits utopiques dans le cadre académique. Selon Saldaña (2014), le codage *versus* permet de « dramatiser » l'analyse en identifiant les actions que les acteur·es mettent en œuvre pour surmonter les obstacles et atteindre leurs objectifs (Saldaña, 2014, p. 581).

Comme le soulignent Creswell et Poth (2018), le choix d'une méthode d'analyse doit être guidé par les questions de recherche et les objectifs de l'étude. Bien que d'autres approches de codage, telles que le codage *thématique* (Creswell & Poth, 2018), pourraient également être envisagées, le codage *versus* est particulièrement adapté à l'objectif de cette recherche, qui est d'analyser les tensions et les contradictions inhérentes à l'intégration des récits utopiques dans le milieu académique.

Fonctionnement du codage *versus*

Le processus de codage *versus*, utilisé dans cette recherche, s'est déroulé en trois étapes principales. La première étape consiste en une lecture attentive et approfondie des données recueillies, ce qui comprend les transcriptions d'entretiens et les réponses au questionnaire. Cette immersion dans les données est cruciale pour identifier les thèmes principaux et, comme le souligne Saldaña (2014) pour « gagner une connaissance intime de son contenu et commencer à remarquer des détails significatifs ainsi que de nouvelles idées sur leurs significations » (p. 584). Cette phase initiale m'a permis de me familiariser avec le matériau et de commencer à discerner les nuances et les subtilités des propos recueillis.

Dans un deuxième temps, l'analyse s'est concentrée sur l'identification des tensions et des oppositions présentes dans le discours des participant·es. Cette étape implique un examen minutieux des passages où des contradictions, des dilemmes ou des points de vue divergents sont exprimés. De tels passages peuvent être notifiés au sein d'un même discours, ou lors de la comparaison de plusieurs entretiens/réponses au questionnaire.

Enfin, la troisième étape consiste en l'application du codage *versus*, présentée au cours des pages suivantes. Chaque tension identifiée a été codée en utilisant deux entités dichotomiques, mettant en évidence la nature duale des enjeux abordés. Par exemple, un passage exprimant une tension entre des formes de savoir sensibles, intuitives ou imaginatives et les normes méthodologiques de la science à l'UNIL, sera codé sous *Création sensible VS Savoir disciplinaire*. Cette méthode permet de capturer la complexité des perspectives exprimées et de mettre en lumière les dynamiques sous-jacentes aux discours sur les récits utopiques dans le contexte académique. Bien évidemment, et ce qu'il est intéressant de souligner, c'est que les catégories duales ne sont pas toujours mutuellement exclusives ou en opposition directe. Comme le souligne Saldaña (2014), le codage *versus* peut révéler des nuances et des chevauchements entre les concepts apparemment opposés. Les tensions identifiées peuvent exister sur un continuum plutôt que dans une dichotomie stricte, reflétant ainsi la complexité des phénomènes étudiés. Cette approche permet donc non seulement d'identifier les conflits, mais aussi d'explorer les zones de convergence et les possibilités de synthèse entre différentes perspectives au sein du milieu académique.

Catégories de codage

Huit catégories se distinguent à la suite de la lecture minutieuse des retranscriptions d'entretiens :

1. Création sensible VS Savoir disciplinaire
2. Approche utopique comme élargissement du champ des imaginaires VS Approche utopique comme moyen de production de savoir scientifique
3. Impact du collectif VS Manque de lien social
4. Bourgeoisement des dystopies/utopies VS Pas de recrudescence
5. Besoin de récits utopiques VS Besoin de récits dystopiques
6. Dialogue et interdisciplinarité VS Entre-soi
7. Milieu militant VS Milieu académique
8. Initiatives portant sur les imaginaires durables VS Résistances/lenteur face au changement

Ces catégories permettent d'examiner comment les tensions façonnent les pratiques de recherche et les résistances au sein de l'Université de Lausanne. Plus précisément, elles permettent de :

- Identifier les différentes conceptions des approches par l'utopie et de leurs rôles dans la société (catégories 1, 2, 4).
- Analyser les efforts mis en place par les chercheur·es et l'institution (catégories 3, 6, 7, 8).

- Comprendre les raisons pour lesquelles les récits utopiques ont/n'ont pas la portée souhaitée ainsi que les obstacles structurels (catégories 1, 3, 4, 6, 7, 8).

Ceci sera développé dans la section *Synthèse des résultats et analyse*.

Limites & avantages méthodologiques, positionnalité

La méthodologie choisie pour cette étude, bien que rigoureuse et adaptée à nos objectifs de recherche, présente néanmoins certaines limites, qu'il convient d'explicitier.

La subjectivité inhérente au processus qualitatif, en particulier dans l'approche du codage *versus*, constitue un défi majeur. Pour mitiger ce risque, plusieurs stratégies ont été mises en place : d'abord, un effort de réflexivité a été entrepris *a priori* via la réalisation d'un exercice vide-sac, dont l'objectif est de poser sur papier tout ce que l'on *peut/veut* dire à propos du sujet, les craintes, d'où l'on part ; ceci afin de me situer au sein de la recherche et de pouvoir me mettre à distance de ma position. Cet exercice demande de la vulnérabilité : il a été très utile pour comprendre mes motivations à choisir ce sujet (décrites dans la section *Introduction*), éviter de poser des questions comprenant un biais politique - même si certains sujets hautement politiques sont naturellement revenus lors des discussions avec les intervenant·es. Il m'a également permis d'explicitier ma positionnalité et les émotions liées à mon sujet de recherche, ce que je m'attèle à faire ici : je suis de nationalité suisse, issue d'une classe sociale aisée, avec un parcours universitaire sans difficulté à l'Université de Lausanne et de Neuchâtel. L'UNIL est donc pour moi un terrain familier, où j'ai facilement accès aux ressources et où je me sens à l'aise. Mon travail s'appuie sur l'idée que les récits optimistes concernant le futur sont souhaitables et peuvent offrir une perspective plus claire dans un contexte de crise sociale et climatique. Je me suis donc lancée dans ce travail avec excitation de savoir si cette hypothèse était fondée, si l'intégration de récits utopiques permettait réellement d'offrir un avenir plus lumineux. Ce postulat de départ a heureusement été nuancé à plusieurs reprises au cours des entretiens, ce qui a enrichi ma réflexion. J'étais préparée à cette remise en question, sachant que ma recherche ne partait pas d'une position neutre et nécessitait une certaine souplesse d'analyse. J'ai veillé avant chaque entretien à faire relire les guides par des personnes académiciennes tierces, de disciplines différentes, afin qu'elles y apposent un regard neuf.

De plus, j'ai abordé ce sujet avec des connaissances limitées, bien que les approches par l'utopie aient suscité ma curiosité. De même, mon expérience dans la conduite d'entretiens était faible, ce qui m'a poussée à porter une attention particulière au choix des mots et à reprendre le vocabulaire de mes interlocuteur·ices afin de ne pas influencer leurs réponses. Cette démarche m'a permis d'adopter une posture réflexive, en cherchant à maintenir une distance critique par rapport à mes propres représentations et aux discours recueillis. Malgré cette démarche réflexive constante, les perceptions et les biais inhérents à ma situation ont pu influencer l'interprétation des données, introduisant une part d'arbitraire dans l'analyse (Beaud & Weber, 2010), que nous acceptons comme telle.

La complexité et le caractère chronophage du codage *versus* représentent également des contraintes non-négligeables. Cette méthode exige un examen minutieux des données et un

affinement constant des catégories, ce qui peut limiter la taille de l'échantillon analysable dans le cadre d'une étude à ressources limitées. De plus, en cherchant à identifier des oppositions binaires, le codage *versus* peut parfois conduire à une simplification excessive de phénomènes complexes, risquant de réduire la richesse des nuances présentes dans les discours des participants. Nous nous efforcerons ici de nuancer les dichotomies, et comme dit plus haut, d'explorer les zones de convergence. Il faut également notifier les avantages de cette méthode d'analyse, qui bien qu'exigeante, facilite l'identification des tensions et des convergences au sein des discours, révélant la complexité des rapports existants.

La nature sur-mesure des schémas de codage développés pour ce travail soulève également des questions quant à la répliquabilité de la recherche. La difficulté de reproduire exactement le même processus d'analyse ou de comparer directement les résultats avec d'autres études limite potentiellement la portée des conclusions. Les données recueillies et analysées sont spécifiques au contexte de l'Université de Lausanne, et leur transposition à d'autres environnements académiques nécessiterait des précautions considérables. Répliquer la recherche dans d'autres contextes, académiques ou ailleurs, est cependant encouragé.

En ce qui concerne la collecte de données, le recours aux entretiens semi-directifs, bien que souple, peut entraîner un manque de standardisation, ce qui complique les comparaisons entre participant·es. Pour limiter cet écueil, le guide d'entretien a été, comme dit plus haut, volontairement peu modifié d'un·e participant·e à l'autre, afin de garantir une certaine cohérence dans les questions posées. Le choix d'interviewer des acteur·es clés impliqué·es à différents niveaux dans la production et la diffusion de ces récits a permis de croiser des perspectives variées et complémentaires. Cela a non seulement renforcé la richesse et la profondeur des résultats obtenus, mais aussi enrichi le processus de recherche, bien qu'il ait rendu le travail plus exigeant et plus long.

Malgré ces limitations, qui sont souvent le propre des approches qualitatives, cette recherche s'efforce d'apporter une contribution significative à la compréhension des enjeux liés à l'intégration des récits utopiques dans le milieu académique. En reconnaissant explicitement ces défis méthodologiques, en s'efforçant de les mitiger et en adoptant une approche réflexive tout au long du processus de recherche, nous visons à produire des résultats aussi valides et pertinents que possible, tout en invitant à une interprétation prudente et contextualisée des résultats.

Synthèse des résultats et analyse

Ce chapitre présente les résultats des recherches menées au sein de l'Université de Lausanne, visant à comprendre comment les approches par l'utopie prennent corps dans le milieu académique, redéfinissent les frontières entre science et création artistique, et ouvrent de nouveaux imaginaires écologiques. Cette exploration fait écho à l'engagement de l'UNIL en faveur de la durabilité, tel qu'il est exprimé dans son plan d'intentions et à travers des initiatives comme le *CAP2037*, décrites dans l'introduction de ce travail.

Pour répondre à la problématique centrale, la recherche a exploré plusieurs axes sous-jacents mentionnés dans l'introduction, que nous énumérons à nouveau ici, en guise de rappel. Je me suis intéressée 1. aux parcours et motivations des chercheur·es et auteur·es qui intègrent l'utopie dans leurs pratiques, ainsi qu'à 2. la manière dont se manifestent les frontières entre sciences et pratiques artistiques dans leurs perspectives. La recherche a également étudié 3. comment les approches utopiques sont utilisées pour véhiculer de nouvelles perspectives sur nos relations au vivant et à la biodiversité, tout en identifiant 4. les contraintes structurelles et systémiques qui pourraient limiter leur impact. Enfin, elle a examiné 5. les perceptions des étudiant·es de l'UNIL face à ces approches, afin de comprendre comment elles peuvent contribuer à renouveler ou non les imaginaires collectifs.

Afin de présenter les résultats de manière claire et structurée, ils sont organisés ici-bas sous forme de tableaux thématiques, chacun correspondant à une catégorie de codage émergente de la lecture des données. L'analyse des citations a été réalisée en suivant une approche de codage itérative, inspirée des travaux de Johnny Saldaña (2014) et présentés dans la section *Matériel et méthodes*. Une attention particulière a été portée aux tensions qui émergent entre les différents points de vue, notamment en ce qui concerne la légitimité des approches utopiques, les frontières entre cadres scientifiques et artistiques, ainsi que les obstacles structurels à la transformation des imaginaires collectifs. Cette méthode nous permet de passer d'une lecture préliminaire des données à une interprétation plus approfondie des significations et des enjeux.

Les résultats et leur analyse sont volontairement regroupés sous une même section : ce choix méthodologique vise à préserver la cohérence du propos et à maintenir le fil des idées, chaque extrait étant intrinsèquement lié à un contexte d'énonciation qu'il convient d'interpréter dans l'instant. Dans le cadre de ce travail, séparer les deux volets aurait risqué d'appauvrir la compréhension des citations et de rompre la dynamique d'interprétation. Cette organisation permet de mettre en lumière les différentes facettes de la présence des imaginaires à l'UNIL, offrant une analyse des tensions et des dynamiques qui façonnent son intégration. Chaque tableau comprend des extraits de *verbatim* issus des entretiens, illustrant les propos et les expériences des chercheur·es. Plusieurs paragraphes seront ensuite dédiés à un retour sur le festival *Les Ecotopiales*, avant de présenter le questionnaire ainsi que les principaux éléments qui en ressortent.

Tableaux *versus* des données collectées

Entretiens avec les chercheur·es et auteur·es de récits utopiques

Les paragraphes suivants portent sur le corps des entretiens, c'est-à-dire les discussions sur les domaines de recherche des personnes interrogées.

L'analyse des entretiens a permis de dégager huit catégories de codage (présentées dans la section *Matériel et méthodes*), structurées autour d'oppositions de discours et de perspectives. Parmi celles-ci, plusieurs axes majeurs se distinguent. D'abord, la tension entre création sensible et savoir disciplinaire, qui met en évidence la porosité – mais aussi la persistance – des frontières entre régimes de savoir. Les entretiens révèlent à la fois des initiatives d'ouverture portées par l'Université de Lausanne et des résistances institutionnelles qui continuent de hiérarchiser les formes de connaissance. Ensuite, la volonté de renouveler les imaginaires scientifiques s'exprime à travers des pratiques innovantes et des discours critiques sur les modalités classiques de production du savoir. Ces dynamiques se heurtent à des freins académiques, notamment en matière de légitimité et de reconnaissance. Enfin, l'articulation entre engagement personnel et recherche scientifique constitue un fil rouge transversal. Ces thématiques sont illustrées dans les tableaux analytiques suivants, à partir de citations sélectionnées pour leur capacité à faire émerger les tensions et lignes de force traversant les discours recueillis.

1. *Création sensible vs Savoir disciplinaire*

	Description	Exemples tirés des données	Lien avec la problématique
Une tension entre sensibilité, imagination et institution	Une frontière fine	« <i>Ça me manque de pas faire de la recherche, et inversement (sous-entendu de la création littéraire). Donc pour moi, c'est vraiment un dialogue, mais après que la frontière entre les deux fassent sens ou pas, je ne sais pas, une frontière c'est fait pour être franchie</i> » (Entretien avec Alice Bottarelli).	Enjeux de reconnaissance et de légitimation des approches par l'utopie ; question de recherche n°2.
		« <i>Pour moi, il n'y a pas d'opposition, mais nos institutions font ça. Et donc, on est tous amputés. (...) En fait, un diplômé aujourd'hui, il est amputé. (...) Il se retrouve avec des trucs qui sont hyper spécifiques</i> » (Entretien avec Marc Attalah).	
		« <i>Quand vous êtes en lettres, j'ai trouvé hallucinant que les étudiant-es, par exemple, ne soient pas au courant, ou très</i>	

		<i>peu au courant, des développements scientifiques et technologiques contemporains. Je dis, « mais eh, on vit dans ce monde-là, donc on ne peut pas s'en foutre, c'est pas possible ». Mais inversement, je ne peux pas comprendre qu'on puisse faire des sciences exactes et s'en foutre complètement de l'aspect esthétique » (Entretien avec Marc Attalah).</i>	
	Perception de cette frontière à l'UNIL	<i>« C'est toujours assez difficile de faire intervenir la dimension créative dans les programmes d'études parce qu'il y a une épistémologie aussi à transmettre. Et tant mieux » (Entretien avec Colin Pahlisch).</i> <i>« Je pense qu'intuitivement, je dirais, peut-être que la création, que la dimension créative fait peur aussi parce que quand on imagine création, on imagine l'absence de méthode, on a encore cette vision qu'on hérite du XVIIIème siècle » (Entretien avec Colin Pahlisch).</i>	Obstacles institutionnels ; question de recherche n°4.

Tableau 1 : Création sensible vs Savoir disciplinaire (citations issues des retranscriptions d'entretiens).

Cette section explore comment les discours des intervenant·es mettent en lumière les tensions entre formes sensibles de création – mobilisant l'imagination, l'intuition ou l'affect – et les normes épistémiques dominantes de l'institution universitaire. À travers ces récits, émerge l'idée que les frontières entre ces régimes de savoir sont à la fois mouvantes et contraintes, révélant une dynamique de friction entre ouverture et résistance.

D'une part, plusieurs intervenant·es décrivent une frontière fluide entre création sensible et production académique, suggérant une complémentarité possible plutôt qu'une opposition rigide. Alice Bottarelli, par exemple, évoque un va-et-vient entre pratiques de recherche et écriture de fiction : « Ça me manque de pas faire de la recherche, et inversement » (Entretien avec A. Bottarelli, 2024). La frontière, selon elle, est « faite pour être franchie », ce qui remet en cause une conception cloisonnée des savoirs. Cette vision est partagée par Marc Atallah, qui critique la spécialisation excessive des cursus et le cloisonnement des savoirs à l'université, qu'il perçoit comme une source d'appauvrissement intellectuel. Il déplore également le manque de transversalité entre disciplines, qui coupe les étudiant·es des enjeux esthétiques ou scientifiques contemporains selon leur filière. Ces prises de position soulignent une volonté de décloisonnement, mais aussi une insatisfaction face à une université perçue comme compartimentée et normative.

D'autre part, cette porosité entre approches sensibles et savoir académique rencontre des résistances institutionnelles. Les propos de Colin Pahlisch témoignent d'une volonté de faire une place à l'imaginaire, à la création et à la narration dans l'enseignement universitaire, notamment à travers des dispositifs comme l'ORIA. Pourtant, ces tentatives se heurtent à des obstacles structurels. La création continue d'être associée à une forme de désordre ou de subjectivité, perçue comme opposée aux exigences académiques. Colin Pahlisch évoque un héritage du XVIII^e siècle, où s'est construite une hiérarchie entre les savoirs, reléguant la création au second plan, voire en dehors du champ du savoir légitime. Cette référence éclaire les racines profondes d'une séparation entre science et art, qui ne relève pas simplement de choix pédagogiques contemporains, mais de conceptions ancrées dans l'histoire des institutions scientifiques.

Ces éléments révèlent non seulement une reconnaissance croissante de l'intérêt d'articuler sensibilité et savoir académique, mais aussi les tensions profondes qui traversent les milieux universitaires lorsque ces formes sont mises en dialogue. Cette tension ne doit pas être confondue avec les problématiques d'interdisciplinarité (traitées dans le tableau n°6), car il ne s'agit pas ici de faire collaborer des disciplines instituées, mais de questionner les fondements mêmes de la légitimité scientifique. En ce sens, ce que les entretiens donnent à voir, c'est une remise en cause des frontières entre ce qui est considéré comme savoir, et ce qui ne l'est pas : l'imaginaire, la narration, la subjectivité deviennent des leviers pour penser autrement, mais peinent encore à trouver une place reconnue dans les formats, les évaluations et les attendus académiques. Nous détaillerons ces obstacles plus bas.

L'université, en tant qu'institution de production et de transmission des savoirs, joue ici un rôle ambivalent : elle peut être un espace de transformation, à condition de reconnaître la valeur de ces formes hybrides, sensibles et narratives. Ce qui est en jeu, au-delà d'un simple élargissement des formats, c'est la possibilité d'ouvrir des espaces où l'imagination et la rigueur se rencontrent, dans une logique non hiérarchique mais de co-construction des savoirs.

2. Approche utopique comme élargissement du champ des imaginaires VS Approche utopique comme moyen de production de savoir scientifique

	Description	Exemples tirés des données	Lien avec la problématique
		« Il y a pas mal d'études qui ont été faites aux Etats-Unis qui montrent que, finalement, quand vous lisez des romans d'éco-fiction, ça n'a pas d'impact réel sur votre conscientisation écologique ou vos actions écologiques. C'est pas un vecteur d'action en fait » (Entretien avec Marc Attalah).	

Moyen de production et/ou élargissement des imaginaires	Les pratiques artistiques comme moyen d'élargir les imaginaires	<p>« Comment la science-fiction peut nous aider à construire des imaginaires ? Ben elle peut pas. Parce que c'est déjà un imaginaire. Et puis, c'est un roman. Par contre, elle peut venir ébranler, voire fissurer nos imaginaires. (...) Enfin la science-fiction, c'est une condition de possibilité à la création de nouveaux imaginaires, mais c'est pas le nouvel imaginaire » (Entretien avec Marc Attalah).</p> <p>« On ne va jamais obtenir, mais jamais, d'ailleurs ça ne s'est jamais passé dans l'histoire, on va jamais obtenir des clés grâce aux récits sur quoi faire » (Entretien avec Marc Attalah).</p> <p>« Je ne crois pas à l'utopie comme lieu de synthèse de la science et des humanités en gros. Je pense que ça c'est vraiment un enjeu qui est beaucoup plus large au niveau éducationnel, institutionnel etc. Mais je ne pense pas que dans l'utopie elle-même, il y a cette synthèse » (Entretien avec Damien Delorme).</p>	Pratiques artistiques limitées ; question de recherche n°2.
	Les pratiques artistiques comme moyen d'élargir les imaginaires ET comme outil de production scientifique	<p>« La science est basée sur des imaginaires, c'est comme ça qu'on crée de la science. Elle ne peut pas vivre sans ça » (Entretien avec Laurence Kaufmann).</p> <p>« L'écriture, c'est une manière d'ouvrir le champ des possibles, de créer, de fabriquer, de façonner, de bricoler, de négocier avec le réel, de donner forme à quelque chose d'un peu bordélique au départ, de</p>	Pratiques artistiques comme socle pour la création scientifique ; question de recherche n°2.

		<p><i>communiquer, évidemment, de créer de la beauté, et de la partager. (...) d'être une espèce comme ça, qui peut produire de la culture, je trouve ça tellement fou » (Entretien avec Alice Bottarelli).</i></p> <p><i>« Il y a beaucoup d'initiatives qui peuvent accueillir des perspectives créatrices. A l'heure actuelle, j'ai l'impression que soit effectivement, ça vient des individus, c'est-à-dire moi je veux inclure la création dans ma recherche, soit ça vient de certaines personnes dans des positions institutionnelles spécifiques, qui promeuvent ce type de recherche » (Entretien avec Colin Pahlisch).</i></p> <p><i>« Michel Serres montrait comment Zola permettait de comprendre quelque chose du point de vue de l'évolution sociale ou de la biologie. Et moi j'ai tendance à sympathiser avec ce type de théories, même si je n'ai pas vraiment les moyens de savoir si c'est vrai ou pas (...) Je pense que ça peut aller dans les deux sens » (Entretien avec Damien Delorme).</i></p>	
--	--	---	--

Tableau 2 : Approche utopique comme moyen de production de savoir scientifique VS Approche utopique comme élargissement du champ des imaginaires (citations issues des retranscriptions d'entretiens).

Ce tableau met en évidence deux conceptions contrastées, voire parfois antagonistes, du rôle que peuvent jouer les pratiques artistiques et les récits utopiques dans les dynamiques de savoir : à l'extrémité du continuum, une approche qui cantonne leur portée à l'élargissement du champ des imaginaires ; de l'autre, une perspective qui envisage également leur potentiel comme outils de production scientifique.

La première vision tend à reléguer les pratiques utopiques à une fonction inspirante mais non épistémique. Dans cette perspective, elles participent à ouvrir des horizons de sens, à susciter des émotions, à perturber les imaginaires dominants – mais sans prétendre contribuer

directement à la production de connaissance scientifique. Marc Atallah exprime clairement cette réserve : pour lui, les récits (ici de science-fiction) ne sont pas des « *vecteurs d'action* » (Entretien avec M. Atallah, 2024), ils ne donnent pas de « *clés sur quoi faire* » (Entretien avec M. Atallah, 2024). Il ne nie pas leur pouvoir de « *fissurer* » (Entretien avec M. Atallah, 2024) nos représentations, mais insiste sur leur rôle préparatoire ou liminaire, sans portée prescriptive ou méthodologique. L'utopie y est vue comme une forme de trouble, de secousse, un déclencheur peut-être, mais pas comme un outil opératoire de recherche. Damien Delorme partage ce positionnement, même s'il le nuance plus loin dans l'entretien : selon lui, l'utopie n'est pas en elle-même le lieu d'une synthèse entre science et humanités. Il voit plutôt cette convergence comme un enjeu institutionnel plus large, renvoyant à des transformations structurelles dans les milieux éducatifs et académiques, mais pas comme une propriété intrinsèque de l'utopie.

À l'opposé, une seconde approche revendique une pleine légitimité des pratiques artistiques – et notamment des approches par l'utopie – dans la sphère de la connaissance académique. Cette perspective repose sur une conception élargie de ce que peut être le savoir, une redéfinition de ses modalités de production et de ses sources de légitimation. Laurence Kaufmann affirme ainsi que « *la science est basée sur des imaginaires* » (Entretien avec L. Kaufmann, 2025), renversant l'idée reçue d'une science déconnectée de toute fiction ou spéculation. L'imaginaire n'est pas ici extérieur à la science, mais sa condition de possibilité. Cette idée est prolongée par Alice Bottarelli, pour qui l'écriture est un mode de négociation avec le réel, un geste de création qui permet de « *donner forme à quelque chose d'un peu bordélique au départ* » (Entretien avec A. Bottarelli, 2024) : une formulation qui fait écho à la fabrique même de la recherche, avec ses tâtonnements, ses bricolages et ses constructions progressives de sens. L'utopie pourrait alors devenir un espace de recherche en soi, un terrain d'expérimentation cognitive et affective.

Colin Pahlisch, quant à lui, souligne que cette hybridation entre création et recherche scientifique est encore très dépendante des trajectoires individuelles ou de soutiens institutionnels spécifiques, ce qui montre à la fois l'émergence de nouveaux possibles et la fragilité de leur ancrage. Damien Delorme évoque également, en se référant à Michel Serres, le rôle que peut jouer la littérature dans la compréhension du social ou du biologique, suggérant un possible aller-retour entre récits fictionnels et lectures scientifiques du monde. Il reconnaît ne pas pouvoir démontrer formellement cette porosité, mais indique y être sensible : cette hésitation traduit bien l'instabilité du statut épistémologique accordé aux récits dans le champ académique.

Ainsi, l'analyse de ces discours révèle une tension structurante : si l'utopie et les pratiques artistiques sont largement reconnues pour leur capacité à transformer les imaginaires, leur intégration pleine et entière dans les processus de production scientifique reste discutée. Cela interroge la manière dont l'on définit le savoir légitime, mais aussi les conditions institutionnelles, politiques et épistémologiques de son élargissement. Peut-on envisager une redéfinition des modalités de recherche, plus sensibles, spéculatives, transdisciplinaires, où la fiction devient non seulement un support mais un vecteur de connaissance ? Ce débat traverse de manière sous-jacente l'ensemble des entretiens : il révèle un clivage entre une vision

classique et hiérarchisée des savoirs et une approche plus fluide, où les frontières entre raison et imagination, entre méthodologie et intuition, sont remises en question. Les approches par l’utopie, en ce sens, constitue un terrain privilégié pour explorer ces tensions, mais aussi pour expérimenter des formes nouvelles d’intelligibilité du monde – formes encore marginales, mais porteuses de transformations profondes dans notre manière de penser, de ressentir et d’agir face aux défis contemporains (Guidée & Engélibert, 2015).

3. Impact du collectif VS manque de lien social

	Description	Exemples tirés des données	Lien avec la problématique
Importance du collectif et manque de lien social	S’organiser en collectif	<p>« <i>Il y a la magie du groupe et des gens, où les humains sont assez incroyables pour créer du lien, et puis ça j’ai pas besoin, il y a pas besoin de faire grand-chose, il faut juste un peu de délicatesse pour amener le truc à prendre corps</i> » (À propos des ateliers d’écriture, entretien avec Alice Bottarelli).</p> <p>« <i>Je peux davantage vivre/faire des choses à plusieurs, en collectif et puis avec des gens avec qui on se tient les coudes</i> » (Entretien avec Alice Bottarelli).</p> <p>« <i>Et un truc qui est intéressant avec le solarpunk, c’est que par exemple, c’est très peu individuel. Les écrivains et les artistes du solarpunk se présentent souvent sous forme de collectifs, donc ils n’aiment pas la représentation individuelle, ni dans leurs récits. On n’est pas en train de mettre des héros en avant, on est en train de mettre des diversités de personnes, et on n’est pas en train de mettre une seule vision ou un seul auteur en avant</i> » (Entretien avec Julia Steinberger).</p>	Les chercheur·es mettent l’accent sur le collectif et son importance ; question de recherche n°3.

		<p>« Il faut aussi qu'on s'organise mieux, c'est-à-dire que quelqu'un qui avance tout seul, qui fait cavalier seul, qui n'est pas vraiment bien informé sur ces débats et sur les dangers que ces personnes courent, peut se retrouver dans des situations très inconfortables, d'interpellations. (...) Pour se protéger, il faut qu'on agisse en collectif. Ces collectifs doivent aussi être interdisciplinaires » (Entretien avec Julia Steinberger).</p>	
	Lien social fragile	<p>« S'il manque le lien social et le contrat social, on peut pas créer du social. C'est pas possible. Chacun dans son coin imagine des trucs, une espèce de petite grappe de gens. Mais comment vous voulez être concurrentiels face à une économie capitaliste mondiale qui est conquérante et qui, elle, regroupe des millions de gens, en fait, sous une même bannière » (Entretien avec Marc Attalah).</p> <p>« Les relations sont quand même relativement étroites. Alors vous allez me dire, « oui, mais il y a des choses collectives », mais c'est hyper peu » (Entretien avec Marc Attalah).</p> <p>« Ça a cassé le collectif. Le Covid, ça a été deux ans de... de démolition » (Entretien avec Laurence Kaufmann).</p>	<p>Le manque de lien social pourrait limiter l'impact des approches par l'utopie sur les imaginaires collectifs ; question de recherche n°4.</p>

Tableau 3 : Actions collectives VS Manque de lien social (citations issues des retranscriptions d'entretiens).

Nous explorons ici la tension entre les notions de collectif et d'individuel, un thème central dans la réflexion sur la place des imaginaires. Le choix de ces citations vise à montrer comment, dans les récits utopiques et dans les dynamiques sociales contemporaines, la question du collectif et la perte de lien social sont récurrentes. Les ateliers d'écriture, par exemple, mettent en avant l'idée que la création de lien social et d'actions collectives est essentielle, et qu'il suffit souvent de « délicatesse » (Entretien avec A. Bottarelli, 2024) pour favoriser cette

dynamique. D'autres intervenant·es soulignent les limites de l'individuel dans un monde économique globalisé où la force du collectif reste indispensable pour faire face aux enjeux environnementaux. Ainsi, l'individualité et le collectif ne sont pas opposés, mais interagissent souvent de manière complexe, une fois de plus le long d'un continuum ; en effet, l'individualité peut être un moteur d'engagement, mais c'est bien dans l'organisation collective que l'impact semble devenir significatif. Julia Steinberger, entre autres, insiste sur le fait que les véritables changements nécessitent une action collective, mais ces actions doivent reposer sur la volonté de chaque individu de se joindre à un mouvement plus large. Les discours se rejoignent alors sur la nécessité de penser ensemble et de se soutenir pour envisager des solutions collectives aux crises écologiques, tout en révélant des tensions sur la place de l'individualité dans ces processus.

Enfin, le *versus* ne se limite pas à une opposition rigide. Comme le suggère Saldaña (2014), il existe une zone de tension fertile entre ces deux pôles. Le manque de lien social peut être le point de départ d'une tentative de recomposition : les récits utopiques agissent ici comme des outils de réparation, non pas parce qu'ils offrent des solutions toutes faites, mais parce qu'ils créent des espaces symboliques et réels où l'on peut à nouveau faire groupe (Wright, 2013). La pratique utopique devient ainsi un acte politique de résilience relationnelle : un moyen de recréer du lien là où il s'est délité.

4. Bourgeoisement des dystopies/utopies VS Pas de recrudescence

	Description	Exemples tirés des données	Lien avec la problématique
		<p>« Ecotopia d'Ernest Callenbach, c'est une des rares utopies écolo, il n'y en a pas tant que ça non plus » (Entretien avec Alice Bottarelli).</p> <p>« On vit un moment dystopique (...) On est dans cette phase où on est en train de se faire dépasser. Donc je dirais que nous vivons des temps dystopiques, mais que leur visibilité et lisibilité ne sont pas là au quotidien » (Entretien avec Julia Steinberger).</p> <p>« Le récit dominant aujourd'hui, il est plutôt dystopique » (Entretien avec Colin Pahlisch).</p>	

Moment dystopique VS pas de recrudescence	Bourgeoisement des dystopies, au profit des utopies	<p>« <i>Parce qu'on peut avoir des guerres, on peut avoir des catastrophes, on peut avoir des désastres, mais une fois qu'on a l'arme atomique et le déclenchement de la guerre froide et de la montée des arsenaux nucléaires, il a fallu faire avec ça et il y a eu une culture, c'est-à-dire le cinéma, la littérature, les représentations populaires, culturelles, etc., qui se sont emparées de cet imaginaire de la catastrophe mondiale et de la dystopie qui en suit, c'est-à-dire ensuite on est dans un environnement post-apocalyptique, etc. qu'est-ce qu'on fait une fois qu'il y a eu la guerre nucléaire, etc. Et donc je pense qu'il y a eu un apprentissage de ce type de catastrophe-là</i> » (Entretien avec Julia Steinberger).</p>	Nous vivons un moment dystopique, ponctués de récits alarmants ; question de recherche n°4.
	Pas d'accroissement au sens propre	<p>« <i>Il n'y a pas plus ou moins (en parlant des récits dystopiques), il y a toujours eu, c'est juste que maintenant on a le nom dystopique, donc on a tendance à l'appliquer à tout, puis pour ça pour moi c'est un problème</i> » (Entretien avec Marc Attalah).</p> <p>« <i>Ça doit être réinscrit dans le temps long (...) ça s'ancre dans des histoires très anciennes</i> » (Entretien avec Damien Delorme).</p>	Les dystopies ont toujours fait partie du paysage artistique et littéraire ; question n°4.

Tableau 4 : Bourgeoisement des dystopies/utopies VS Pas de recrudescence (citations issues des retranscriptions d'entretiens).

Ces citations mettent en lumière un déséquilibre dans la production des imaginaires du futur : d'un côté, la rareté des utopies écologiques et, de l'autre, l'omniprésence des récits dystopiques. Alice Bottarelli souligne que des œuvres comme *Ecotopia* d'Ernest Callenbach (1975) sont des exceptions dans le paysage littéraire, où les récits mettant en scène un futur écologique désirable restent relativement marginaux. Ce constat interroge la capacité de la

fiction à proposer des alternatives positives face aux crises écologiques actuelles – socle de départ de ce mémoire. En parallèle, Julia Steinberger insiste sur la domination des représentations dystopiques, qui trouvent un ancrage fort dans la culture populaire et les productions médiatiques. Selon elle, nous vivons une période marquée par des dynamiques dystopiques – crises écologiques, tensions géopolitiques, inégalités croissantes – mais dont la pleine visibilité et lisibilité restent inégales. L’omniprésence des dystopies dans les représentations culturelles ne résulterait pas seulement d’une observation du présent, mais aussi d’un héritage historique : comme elle l’explique, la menace nucléaire et la guerre froide ont façonné une imagerie collective du désastre. Ce phénomène a conduit à un « *apprentissage* » (Entretien avec J. Steinberger, 2025) des récits de catastrophe, où la guerre nucléaire, l’effondrement écologique ou les crises sociopolitiques servent de cadres narratifs dominants pour représenter l’avenir. Ici, Marc Attalah met en garde : nous ne vivons selon lui pas une recrudescence des œuvres dystopiques, ces dernières ont toujours été prégnantes de notre société, elles sont simplement davantage mises sous le feu des projecteurs aujourd’hui.

L’ensemble de ces réflexions questionne la manière dont nous nous projetons dans le futur. Si la dystopie est devenue une grille de lecture largement intégrée, elle peut aussi tendre à enfermer l’imaginaire dans un fatalisme, où le futur apparaît avant tout comme une dégradation inéluctable du présent. En revanche, la faible représentation des utopies écologiques semblerait limiter la possibilité de penser des alternatives crédibles et désirables. Cette asymétrie pose la question de la capacité des récits à façonner les trajectoires d’action : en l’absence de visions positives et mobilisatrices, l’engagement en faveur d’un avenir durable peut se heurter à une inertie collective, alimentée par la crainte du pire plutôt que par l’aspiration à un changement constructif (Leconte & Passard, 2021).

5. Besoin de récits utopiques VS Besoin de récits dystopiques

	Description	Exemples tirés des données	Lien avec la problématique
Quels sont les besoins en matière de récits ?	Quelle place pour les récits utopiques ?	« <i>Tous les philosophes et les littéraires un peu engagés s'accordent aujourd'hui pour dire qu'on a besoin de nouveaux récits (...) J'ai l'impression d'essayer de porter un imaginaire différent</i> » (Entretien avec Alice Bottarelli). « <i>L'une des choses sur lesquelles on peut le plus activement travailler en tant que chercheur et en tant qu'artiste à mon avis, c'est le déplacement des seuils d'attention. C'est Baptiste Morizot qui parle de ça. En déplaçant les</i>	Besoin de renouveler nos imaginaires ; question de recherche n°1.

		<p><i>seuils d'attention, on renouvelle les affordances narratives » (Entretien avec Colin Pahlisch).</i></p> <p><i>« On a l'apocalypse comme un centre, l'enfer, des référentiels culturels forts, et c'est vrai qu'on est dans un monde où ce n'est pas jojo, donc ce n'est pas si difficile d'imaginer que si on continue comme ça ce soit encore plus trash, et puis de là, se projeter, ce n'est pas si compliqué, tandis que d'imaginer comment ça pourrait être bien (...) Juste de réussir à se projeter dans le futur, c'est tellement dur » (Entretien avec Alice Bottarelli).</i></p> <p><i>« Et du coup il faut s'approprier un autre imaginaire, un autre récit qui n'existe pas encore (...) Et c'est pour ça qu'on avance un petit peu à l'aveugle, sans bonne représentation. Je dirais que l'exception pour ma part, c'est le mouvement solarpunk, qui s'érige justement contre la dystopie » (Entretien avec Julia Steinberger).</i></p>	
	<p>Besoin de dystopies</p>	<p><i>« Aujourd'hui, quand on dit qu'il nous faut des utopies, mais surtout pas. Ce qui est en train de grever le monde, ce n'est pas tellement l'utopie ou le manque d'utopie, c'est qu'il nous faut des dystopies. Il nous faut des gens qui racontent, justement, cette espèce de monde bizarre dans lequel on se trouve » (Entretien avec Marc Attalah).</i></p> <p><i>« C'est nécessaire, l'imaginaire, mais je veux dire, ça suffit jamais, en fait. C'est pas possible » (Entretien avec Marc Attalah).</i></p>	<p>Les dystopies comme lunettes pour prendre conscience du monde ; question de recherche n°1.</p>

		« <i>La dimension dystopique, je pense qu'elle vient alimenter certaines tendances de comprendre ce qui nous arrive, en imaginant le pire</i> » (Entretien avec Damien Delorme).	
--	--	--	--

Tableau 5 : Besoin de récits utopiques VS Besoin de récits dystopiques (citations issues des retranscriptions d'entretiens).

Ce tableau met en lumière la tension entre, d'une part, la nécessité de renouveler nos imaginaires du futur, et d'autre part, la prégnance des récits dystopiques dans l'espace culturel. Alice Bottarelli, partant du constat que nous vivons dans un monde pauvre en représentations positives, souligne combien il est difficile aujourd'hui de concevoir des avenir désirables. Selon elle, l'imaginaire collectif est saturé de scénarios catastrophistes, qui orientent nos anticipations et rendent plus accessible la représentation de l'effondrement que celle d'un monde transformé positivement (Entretien avec A. Bottarelli, 2024). Ce déséquilibre révèle une forme de verrouillage symbolique, où le futur semble confisqué par la dystopie, au détriment de récits porteurs d'espoir et de réinvention. Julia Steinberger aborde cette question en insistant sur l'absence de modèles narratifs alternatifs, ce qui oblige ceux qui tentent de produire un nouvel imaginaire à avancer « à l'aveugle » (Entretien avec J. Steinberger, 2025). Elle cite le solarpunk comme une exception, un mouvement qui fait barrage aux récits dystopiques en cherchant à articuler un futur vivable, dont nous avons déjà discuté dans la section *État de l'art*. Face à cette nécessité, deux chercheurs rappellent toutefois le rôle fondamental des dystopies. Marc Attalah va jusqu'à affirmer que ce dont nous avons besoin aujourd'hui, ce ne sont pas tant des utopies que des récits capables d'exprimer la complexité et l'étrangeté du monde actuel. Ce point de vue contraste largement avec celui d'Alice Bottarelli, pour qui l'environnement est déjà saturé de récits dystopiques. Il convient ici de rappeler un élément important mentionné plus haut notamment par Leconte & Passard (2021) et amené très justement par Alice Bottarelli : « *l'utopie, c'est biface, c'est le même monde que tu peux décrire d'un point de vue ou d'un autre* » (Entretien avec A. Bottarelli, 2024). Ainsi, selon Damien Delorme, les dystopies aident à comprendre notre époque en exacerbant les inquiétudes contemporaines. Attalah nuance néanmoins en soulignant que si l'imaginaire est essentiel, il ne suffit pas en soi : il doit s'articuler à des actions concrètes. Ces réflexions illustrent une ouverture centrale de ce travail : comment rendre crédibles et mobilisatrices des alternatives narratives qui ouvrent sur des futurs souhaitables ?

6. Dialogue/interdisciplinarité VS Entre-soi

	Description	Exemples tirés des données	Lien avec la problématique
		« <i>Ça me donne envie d'écrire des récits inspirants sur le futur mais ça c'est un peu sur le papier, et après concrètement, vu comme le milieu littéraire fonctionne en</i>	Entre-soi comme contrainte systémique ; question de recherche n°4.

<p>L’interdisciplinarité pour lutter contre l’entre-soi</p>	<p>Entre-soi inhérent aux récits fictionnels</p>	<p><i>Suisse Romande, c’est quand même assez difficile de toucher d’autres gens que des gens déjà convaincus et privilégiés</i> » (Entretien avec Alice Bottarelli).</p> <p>« <i>La science-fiction en France, c’est 300 personnes (...) Faut pas rêver</i> » (Entretien avec Marc Attalah).</p> <p>« <i>Donc il y a souvent déjà un public qui a une certaine habitude de la culture, habitude du langage, qui a aussi un certain privilège dans le parcours éducatif et souvent académique</i> » (À propos des ateliers d’écriture, entretien avec Alice Bottarelli).</p> <p>« <i>J’aimerais pouvoir dire que oui, l’écriture de fiction et les récits, ça marche beaucoup mieux que les discours scientifiques, et que je vais pouvoir toucher des gens au pouvoir via mon écriture (...) mais en Suisse Romande soi-disant un début de best-seller, c’est mille personnes, mille ventes, c’est quand même pas... ça va pas changer la face du monde</i> » (Entretien avec Alice Bottarelli).</p> <p>« <i>Il y a un vrai problème de réflexion sur comment mobiliser le plus de monde possible, comment toucher le plus de monde possible</i> » (Entretien avec Laurence Kaufmann).</p>	
--	--	--	--

	<p>Interdiscipli- narité pour lutter contre le manque de dialogue</p>	<p>« Pourquoi ne pas organiser un grand évènement qui serait consacré aux récits et aux imaginaires, et qui toucherait l'ensemble de la communauté UNIL, à la base. Il se trouve qu'on est partis sur l'idée aussi de proposer des ateliers de création en collaboration avec des institutions culturelles locales (...) tout en gardant la conviction que ça doit être accessible et adressé à tout le monde. Et donc, en ouvrant le plus possible aussi au-delà de la communauté universitaire » (À propos des Ecotopiales, entretien avec Colin Pahlisch).</p> <p>« Souder le plus possible, en tout cas tracer des ponts interfacultaires (...) Enfin, le cloisonnement des savoirs est un peu délétère, je pense, à l'évolution de la pensée » (Entretien avec Colin Pahlisch).</p> <p>« Je pense qu'en fait, dans les marges minoritaires qui s'intéressent à l'écologie et à la durabilité, cette question (des récits) est vraiment travaillée. Pas forcément en remobilisant la forme de l'utopie littéraire, mais en réfléchissant à créer une culture, une culture écologique qui permette de métaboliser ces transformations culturelles » (Entretien avec Damien Delorme).</p> <p>« La capacité par exemple du Centre de compétences sur la durabilité pour mettre en œuvre cette Assemblée de la transition à l'UNIL. Et puis je crois qu'il y avait vraiment, pour les personnes</p>	<p>Efforts déployés par les chercheur·es ; question de recherche n°3.</p>
--	---	---	---

		<p><i>qui étaient dedans, je crois que c'était vraiment un moment assez magique. Ça a vraiment transformé la vie des gens qui étaient dedans »</i> (Entretien avec Julia Steinberger).</p> <p><i>« Il faut qu'on agisse en collectif. Ces collectifs doivent être aussi interdisciplinaires »</i> (Entretien avec Julia Steinberger).</p>	
--	--	---	--

Tableau 6 : Dialogue/interdisciplinarité VS Entre-soi (citations issues des retranscriptions d'entretiens).

Deux dynamiques principales se dégagent de ces témoignages : d'une part, la difficulté à toucher un public au-delà de cercles déjà sensibilisés ; d'autre part, la nécessité, régulièrement soulignée, de favoriser un élargissement du dialogue par la mise en place de démarches collectives et interdisciplinaires, au sein de l'Université de Lausanne comme dans d'autres espaces de production du savoir.

Alice Bottarelli et Marc Attalah soulignent les limites de la diffusion des récits utopiques et de la science-fiction, notamment en Suisse romande où les milieux littéraires et culturels ont tendance à fonctionner en vase clos. Les ateliers d'écriture attirent souvent un public déjà formé à la réception de récits alternatifs – académique, cultivé, engagé – ce qui limite leur portée transformatrice à l'échelle sociétale. Cette autoconsommation des récits au sein de communautés déjà acquises à la cause écologique évoque ce que Flichy (2001) décrit comme des *micro-publics*, dont les effets de circulation et d'impact dépendent fortement de leur capacité à se connecter à d'autres sphères sociales.

La question du public visé par les récits utopiques – et surtout, celle de ceux qui restent à l'écart – rejoint un constat plus large sur la fabrique des imaginaires : ceux-ci ne se diffusent pas mécaniquement, ils doivent être portés, relayés, rejoués dans des contextes multiples pour produire une transformation. Comme le rappellent Leconte et Passard (2021), les récits n'opèrent pas par prescription mais par mise en partage : ils ouvrent des possibles à condition d'être appropriés collectivement.

C'est précisément ce que cherchent à initier les démarches collectives évoquées dans la seconde partie du tableau. Colin Pahlisch, Julia Steinberger ou Damien Delorme soulignent l'importance de créer des espaces où les imaginaires peuvent circuler entre disciplines, entre milieux sociaux et entre registres expressifs. *Les Écotopiales* ou l'Assemblée de la transition sont ainsi présentés comme des laboratoires d'interdisciplinarité et de dialogue, où se rencontrent littérature, arts, sciences et publics divers. Ces initiatives vont dans le sens des *real utopias* décrites par Wright (2013), qui ne sont pas seulement des modèles imaginaires, mais des formes concrètes d'expérimentation sociale à partir d'une vision partagée du futur.

Pour autant, ces démarches ne sont pas exemptes de limites. Comme le souligne Laurence Kaufmann, l'entre-soi peut aussi s'y rejouer, sous une forme plus élargie mais toujours excluante pour certains publics. L'ouverture vers l'extérieur – qu'il s'agisse de publics non universitaires, de personnes moins sensibilisées aux enjeux environnementaux ou de groupes marginalisés – reste un défi structurel, notamment dans une université où l'interdisciplinarité est encore souvent cantonnée à des marges ou à des initiatives peu portées.

En s'appuyant sur des approches collaboratives et sur la rencontre entre différents milieux, certaines initiatives cherchent à renforcer l'impact des récits utopiques et à élargir leur audience au-delà des espaces déjà sensibilisés ; nous en discuterons dans le dernier tableau.

7. Milieu militant VS Milieu académique

	Description	Exemples tirés des données	Lien avec la problématique
Milieux en complète déconnexion ?	Réflexion sur le milieu académique	<p>« <i>La posture de doctorante dans un contexte qui était quand même très productiviste de l'Université, c'était comme une entreprise en fait. (...) Quitter mon doctorat pour me mettre à l'écriture (...) c'était un peu un choix nécessaire, j'arrivais juste plus à survivre. Ouais il y avait quelque chose d'étouffant (...) c'était un peu comme un rouleau compresseur qui avançait toujours, toujours</i> » (Entretien avec Alice Bottarelli).</p> <p>« <i>Je trouve que ça reste une forme de militantisme que d'écrire des livres, de parler, d'ouvrir la parole</i> » (Entretien avec Alice Bottarelli).</p> <p>« <i>C'est-à-dire qu'il y a vraiment des codes, c'est devenu de plus en plus cadré (à propos de la thèse) de plus en plus codé, autant dans la structure que dans le style. (...) Il y a une espèce de figement autour d'une forme censée être hyper académique, je ne sais pas</i></p>	Milieu académique opaque, hiérarchique et peu enclin à répondre aux défis ; question de recherche n°4.

		<p><i>trop à quoi c'est dû, peut-être justement à cette hypercompétitivité » (Entretien avec Alice Bottarelli).</i></p> <p><i>« Il y a plein de sections différentes à l'UNIL. Et chaque section a un petit peu son propre fonctionnement. Et c'est souvent chasse gardée » (Entretien avec Colin Pahlisch).</i></p> <p><i>« Notre communication scientifique est extrêmement limitée, ainsi que les personnes qui prennent au sérieux cette communication scientifique (...) Et le résultat, c'est que c'est vraiment une catastrophe. C'est une catastrophe sociale, écologique d'ordre planétaire » (Entretien avec Julia Steinberger).</i></p> <p><i>« On a un rôle à jouer, on est d'utilité publique, et puis du coup, il faut qu'on défende ce droit de s'exprimer et cette motivation de dire même les choses qui dérangent et encourager les autres à réfléchir. On n'est pas les seuls à réfléchir, mais on a aussi ce job-là en tant qu'académicien-es » (Entretien avec Julia Steinberger).</i></p> <p><i>« Si je suis épanoui de travailler plutôt au Centre de durabilité plutôt qu'au sein de la faculté des lettres, c'est parce que justement, la dimension hiérarchique est moins rigide, est moins présente » (Entretien avec Colin Pahlisch).</i></p>	
--	--	---	--

	<p>Apports du militantisme</p>	<p>« Je trouve que ça reste une forme de militantisme que d'écrire des livres, de parler, d'ouvrir la parole » (À propos des ateliers d'écriture, entretien avec Alice Bottarelli).</p> <p>« J'étais au Royaume-Uni quand il y avait Extinction Rebellion en 2019 et je me baladais avec une pancarte « Je suis scientifique sur le réchauffement climatique, posez-moi des questions » (...) les personnes arrivaient avec beaucoup de préjugés qui leur venaient des lectures qui n'était en fait pas scientifiques » (Entretien avec Julia Steinberger).</p> <p>« Les manifés de 2019, c'était incroyable. Ça avait une vraie incidence d'un enrichissement des politiques et des imaginaires, c'est clair. D'ailleurs, ça s'est traduit, il me semble, dans tout ce qui était élections en 2019, ça allait dans le bon sens. Je pense qu'il faut réinvestir la rue (...) mais je pense qu'on ne se rend pas compte de comment militer, c'est tout un... Il y en a qui l'ont, mais c'est un savoir-faire de systématité » (Entretien avec Laurence Kaufmann).</p>	<p>Milieu militant qui réouvre le dialogue ; question de recherche n°3.</p>
--	--------------------------------	--	---

Tableau 7 : Milieu militant VS Milieu académique (citations issues des retranscriptions d'entretiens).

L'interface entre les milieux académiques et les milieux militants apparaît comme une tension récurrente dans les discours recueillis. D'un côté, l'université est dépeinte comme un espace contraint, marqué par une forte compétitivité et une rigidité structurelle qui limitent les formes d'expression et d'engagement. Alice Bottarelli évoque ainsi son départ de son poste de doctorante comme une nécessité pour s'extraire d'un système qu'elle compare à une entreprise productiviste, où la thèse est soumise à des cadres formels de plus en plus rigides. Julia Steinberger, quant à elle, souligne la difficulté pour la communication scientifique de toucher

un public large, ce qui contribue à la difficulté de la diffusion du savoir académique face aux urgences sociales et écologiques.

Face à ces limites, certain·es chercheur·es cherchent à investir d'autres espaces : Colin Pahlisch considère que des lieux comme le Centre de durabilité permettent d'échapper à la rigidité hiérarchique de l'Université, favorisant ainsi des approches plus transversales et collaboratives, tandis qu'Alice Bottarelli évoque l'écriture et les ateliers collectifs d'écriture comme des formes de militantisme permettant d'ouvrir des espaces de parole plus accessibles. En parallèle, la rue et les mouvements sociaux apparaissent comme des lieux où les récits peuvent être performatifs et transformateurs, comme l'illustre la participation de Julia Steinberger aux actions d'Extinction Rebellion ou l'impact des manifestations de 2019 évoqué par Laurence Kaufmann. Ces témoignages révèlent que si l'université et les milieux militants partagent un même souci de production et de diffusion du savoir, leurs modes d'action et leurs cadres de légitimité diffèrent. L'université, malgré son rôle critique, semble rester marquée par des logiques internes qui limitent la portée de son discours, tandis que les espaces militants, en quête d'impact direct, mobilisent d'autres formes de transmission (Entretien avec J. Steinberger, 2025). Des passerelles sont visibles entre ces deux milieux, comme en témoigne Julia Steinberger, qui se revendique à la fois chercheuse et militante, remettant sur la table la question de l'opacité du milieu académique – et du milieu militant par la même occasion.

8. Initiatives portant sur les imaginaires durables VS Résistances/lenteur face au changement

	Description	Exemples tirés des données	Lien avec la problématique
		<p>« <i>La réflexion sur les récits est souvent écrasée par des récits dominants qui sont essentiellement soit techno-solutionnistes, soit apocalyptiques. Et du coup qui produisent des effets qui sont émotionnellement assez lourds</i> » (Entretien avec Colin Pahlisch).</p> <p>« <i>C'est un peu ça que les romans vont montrer, c'est ce qu'on appelle la crise de l'attentionnalité, c'est en fait la capacité à mobiliser aujourd'hui l'attention des gens sur des sujets qui sont des sujets sociaux. Et on se rend compte qu'aujourd'hui, les politiques n'arrivent pas à faire ça (...) parce que le système politique ne peut pas absorber ça</i> » (Entretien avec Marc Attalah).</p>	

Changement à deux vitesses	Résistance institutionnelle et individuelle /backlash	<p>« Les leviers économiques, politiques qui amènent des évolutions me semblent très imperméables » (Entretien avec Damien Delorme).</p> <p>« Visiblement, l'écologie politique, c'est une guerre culturelle, une guerre des imaginaires. Pour l'instant, elle l'a complètement perdue » (Entretien avec Laurence Kaufmann).</p> <p>« En fait, on a des cycles d'apprentissage et de désespoir. Parce qu'on voit que quelque chose existe, on essaie de tout mettre en œuvre, de convaincre les gens, et puis on se rend compte qu'on se confronte à un pouvoir beaucoup plus grand et beaucoup plus établi et réfractaire qu'on ne le pensait » (Entretien avec Julia Steinberger).</p> <p>« On a vu ces processus collectifs à l'échelle de l'Université de Lausanne avec vraiment la bonne volonté du rectorat de prendre ça au sérieux, de mise en œuvre, et ça s'est confronté à deux formes de backlash au niveau politique à l'Université de Lausanne, à l'interne. (...) Et on voit aussi le backlash au niveau politique, au niveau cantonal, c'est-à-dire que le canton est quand même passé à droite, et les questions de durabilité sont perçues comme étant de l'activisme politique. Donc on est dans cette position de « on avance de quelques petits gentils pas » et puis on se reçoit des baffes » (Entretien avec Julia Steinberger).</p>	Domination de récits et blocages institutionnels ; question de recherche n°4.
	Mise en place d'initiatives durables	« L'idée c'était de créer en tout cas une entité qui puisse stimuler la recherche en littérature et les arts en général sur les questions de transition écologique et sociale (...) L'ORIA, c'était une initiative portée par le Centre de compétences en	Initiatives portées par l'UNIL ; question de recherche n°3.

		<p><i>durabilité (...) Il y a deux grands points qui se retrouvent, autour de la question de la culture de la durabilité. Faire du campus de l'Université de Lausanne un lieu ou laboratoire pour la culture de la durabilité, autant au niveau pratique qu'au niveau théorique (...) Il y a des choses qui bougent, il y a des choses qui sont en train de se faire, etc. » (Entretien avec Colin Pahlisch).</i></p> <p><i>« Il y a des leviers pour à la fois conscientiser des choses, exprimer certains affects, produire même des transformations dans les visions du monde, donc jouer à un niveau profond de transformation. Et faire que les enjeux de durabilité soient pas simplement des enjeux d'écologie superficielle, mais des enjeux qui touchent à nos propres existences, à des dimensions existentielles plus profondes » (Entretien avec Damien Delorme).</i></p>	
--	--	---	--

Tableau 8 : Initiatives portant sur les imaginaires durables VS Résistances/lenteur face au changement (citations issues des retranscriptions d'entretiens).

Les initiatives visant à renouveler les imaginaires autour de la durabilité se heurtent à de multiples résistances, révélant la tension entre la volonté de transformation et l'inertie des structures dominantes. Comme l'explique Colin Pahlisch, les récits alternatifs sont souvent écrasés par des narratifs dominants. Cette saturation de l'espace discursif empêche la diffusion d'autres visions du monde, rendant difficile l'émergence d'imaginaires plus nuancés et porteurs de changement. Marc Attalah souligne une difficulté supplémentaire : la crise de l'attentionnalité, c'est-à-dire l'incapacité des structures politiques à capter et mobiliser l'attention du public sur des enjeux sociaux et environnementaux. Ce constat rejoint celui de Damien Delorme, qui observe une imperméabilité des leviers économiques et politiques face aux transformations nécessaires.

Cette résistance systémique provoque des cycles de désillusion, comme le décrit Julia Steinberger : malgré des efforts pour sensibiliser et convaincre, les militant·es et chercheur·es se retrouvent confronté·es à des pouvoirs établis bien plus réfractaires qu'anticipé. Elle illustre cette dynamique en mentionnant les tentatives de transition écologique au sein de l'Université de Lausanne, qui, bien qu'encouragées par le rectorat, ont subi des contrecoups politiques à l'interne et à l'échelle cantonale.

Cependant, malgré ces freins, des projets comme l'ORIA, porté par le Centre de compétences en durabilité, cherchent à faire du campus de Lausanne un laboratoire pour une culture de la durabilité, aussi bien en théorie qu'en pratique. Damien Delorme rappelle aussi que ces espaces de réflexion autour des récits offrent des leviers de transformation profonds, touchant à nos manières d'être et à nos existences. Ces efforts montrent que si le changement est lent et confronté à des blocages institutionnels et culturels, il existe néanmoins des dynamiques capables d'amplifier d'autres visions du futur, en s'attaquant aux imaginaires qui façonnent nos perceptions et nos actions.

Les apports analytiques développés dans cette section seront mis en relation, dans la discussion, avec les cadres théoriques issus de la littérature existante ainsi qu'avec les questions de recherche. Nous proposons à présent d'examiner deux éléments complémentaires, non intégrés dans les tableaux d'opposition, mais dont l'analyse apporte un éclairage pertinent : le festival des *Écotopiales* et le questionnaire adressé à certain·es étudiant·es de la faculté des Géosciences.

Retour critique des intervenant·es sur le festival *Les Écotopiales*

Les Écotopiales, organisé à l'Université de Lausanne, ambitionnaient de devenir un « *vivier et en même temps le laboratoire* » (Entretien avec C. Pahlisch, 2024) de nouvelles narrations écologiques, explorant à la fois les dimensions analytiques et créatives des imaginaires du futur selon Colin Pahlisch, l'un des organisateur·ices. L'objectif était de s'adresser à un public large, dépassant les murs de l'UNIL, et de proposer des pistes de réflexion alternatives aux récits dominants, souvent qualifiés de « *techno-solutionnistes* » ou d'« *apocalyptiques* » (Entretien avec C. Pahlisch, 2024). Pourtant, l'analyse des entretiens menés avec certain·es intervenant·es du festival met en lumière une réalité plus ambivalente, traversée par des tensions entre les aspirations portées au départ et les contraintes liées à l'inscription de l'événement dans un cadre académique.

Un public cible difficile à atteindre

Si Colin Pahlisch souligne le succès de l'événement, avec une centaine de personnes sur liste d'attente dès le premier jour, il reconnaît également les difficultés rencontrées pour diversifier le public. Le premier jour, la composition du public était, selon ses propres termes, divisée en « *un tiers de profs, un tiers de collègues de l'UNIL (...) et puis un tiers de personnes externes* » (Entretien avec C. Pahlisch, 2024). Bien que cette répartition puisse sembler équilibrée, Laurence Kaufmann, membre du comité scientifique, brosse un portrait plus critique : « *c'était complètement intello-centré. Il n'y avait pas une seule personne, ni de couleur, ni de background différent. Ça n'allait pas du tout* » (Entretien avec L. Kaufmann, 2025). Cette observation souligne selon la chercheuse un manque de diversité crucial, remettant en question la capacité de l'événement à engager un dialogue entre les intervenant·es et le public qui soit véritablement inclusif.

L'ambition de s'adresser à des publics peu sensibilisés, notamment en raison de leur diversité socio-économique, s'est heurtée à plusieurs obstacles concrets. L'exemple des maisons de quartier, citées comme lieu potentiel d'intervention (Entretien avec C. Pahlisch, 2024), témoigne d'une volonté d'ouverture, tout en soulevant la question de la médiation et de l'accessibilité des discours universitaires.

Des discours parfois déconnectés du réel ?

Un autre point de friction réside dans la perception de l'accessibilité des contenus présentés lors des *Écotopiales*. Laurence Kaufmann critique ouvertement le caractère « hors-sol » (Entretien avec L. Kaufmann, 2025) de certaines interventions, déplorant une focalisation excessive sur « une espèce de référence constante aux écrits de science-fiction » (Entretien avec L. Kaufmann, 2025). Elle insiste alors sur la nécessité d'ancrer l'imaginaire dans le « monde réel » et de partir des « préoccupations concrètes, ordinaires, des gens » (Entretien avec L. Kaufmann, 2025), propos largement relayés par Julia Steinberger. Cette critique rejoint le constat, partagé par d'autres participant·es, d'une complexité excessive de certains discours, rendant difficile l'engagement d'un public non initié.

Cette critique du caractère parfois abstrait des débats universitaires se retrouve dans la position de Marc Attalah, également présent comme intervenant lors du festival et qui met en garde contre une instrumentalisation de la science-fiction. Pour lui, la science-fiction « ne va jamais nous dire ce qu'il faut faire » (Entretien avec M. Attalah, 2024), mais peut plutôt « permettre de venir ébranler un certain nombre (...) de modèles qui, eux, dans notre quotidien, sont problématiques » (Entretien avec M. Attalah, 2024). L'intérêt de l'art et de la science-fiction réside donc pour lui dans leur capacité à déstabiliser les certitudes et à ouvrir de nouvelles perspectives, plutôt que dans la formulation de solutions concrètes.

Si *Les Écotopiales* ont indéniablement suscité un intérêt certain et contribué à stimuler la réflexion sur les enjeux écologiques, l'événement a également mis en lumière les limites d'une approche centrée sur le milieu universitaire, selon les deux intervenant·es mentionné·es ci-dessus : « c'est vraiment les intellos qui se regardent le nombril en disant « c'est merveilleux les nouveaux essais littéraires », franchement » (Entretien avec L. Kaufmann, 2025). Pour atteindre leur plein potentiel, les futures éditions devront s'efforcer de dépasser ces limites en adoptant une approche plus inclusive, ancrée dans les réalités quotidiennes et les préoccupations concrètes actuelles. « Pour moi, il y a quelque chose qui est très important, c'est de toujours conserver la dimension citoyenne. Dans quelle mesure est-ce que ces exercices de création de récits et cette réflexion plus générale peuvent, et dont ton travail aussi témoigne de cet intérêt-là, peuvent nous aider à envisager le futur de manière plus proactive » (Entretien avec C. Pahlisch, 2024).

Analyse des perceptions étudiantes à travers le questionnaire

Un questionnaire portant sur les cours « Durabilité et modes de vie » et « Durabilité et enjeux anthropologiques » a circulé au sein de la Faculté des géosciences. 28 étudiant·es ont pris le temps de répondre au questionnaire *Google Form*, composé de 22 questions ouvertes ou

sous forme d'échelle allant de 1 à 5 (1= pas du tout d'accord, 2 = pas d'accord, 3 = plutôt d'accord, 4 = d'accord, 5 = tout à fait d'accord). Les consignes générales étaient les suivantes : « Ce questionnaire anonyme sera utilisé le cadre de mon mémoire en Conservation de la biodiversité portant sur la place des utopies et des fictions futuristes à l'Université de Lausanne. Merci de participer à ce formulaire si vous avez suivi le cours « Durabilité et modes de vie » ou « Durabilité et enjeux anthropologiques » donné par Christian Arnsperger durant votre cursus. Le but mon travail est de comprendre comment les approches par l'utopie se mettent en place dans ces cours et au sein de l'UNIL ; et quels efforts sont déployés pour élargir les imaginaires liés au futur de notre planète. Merci d'avance, ça vous prendra 10 minutes maximum :)

Pour toutes questions, n'hésitez pas à me contacter : laurence.remillet@unil.ch »

Les paragraphes ci-dessous analysent les principaux résultats de cette enquête.

Inquiétude préalable face aux crises

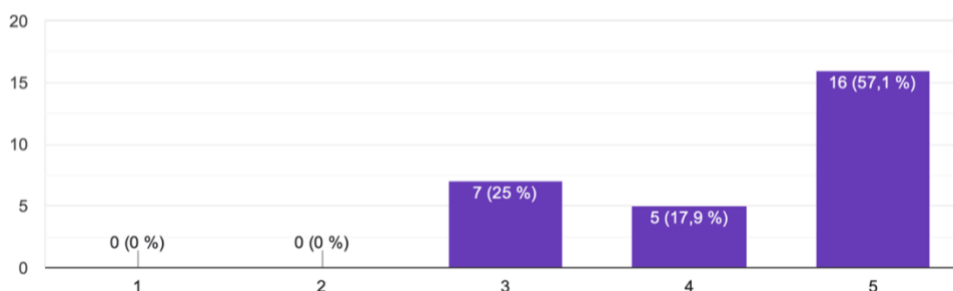
Il est important de noter en premier lieu que de nombreux·ses étudiant·es interrogé·es avaient déjà une conscience aiguisée des enjeux liés aux futurs possibles avant même de suivre le cours « Durabilité et modes de vie/enjeux anthropologiques ». Une majorité significative (plus de 70%) a affirmé avoir « *déjà pensé aux différentes manières d'envisager les futurs avant ce cours* ». De plus, un sentiment d'inquiétude face aux crises climatiques et sociales actuelles est largement répandu, avec une forte proportion d'étudiant·es se déclarant « *concerné·e par le futur et [s'inquiétant] des crises climatiques et sociales actuelles* ». Ces éléments suggèrent une prédisposition à explorer des approches novatrices en matière d'imaginaires et de récits futuristes.

La place des récits utopiques dans la formation

Les réponses au questionnaire révèlent une perception généralement positive de l'intégration des récits utopiques dans la formation universitaire. Une majorité significative des étudiant·es (75%) estime que « *l'imagination et la création de récits ont tout à fait leur place dans un cursus universitaire scientifique* », comme en témoigne le graphique ci-dessous.

L'imagination et la création de récits ont tout à fait leur place dans un cursus universitaire scientifique.

28 réponses



Graphique 1: 57,1% des étudiant·es interrogé·es sont tout à fait d'accord avec le postulat : *l'imagination et la création de récits ont tout à fait leur place dans un cursus universitaire scientifique*. Extrait de « Questionnaire UNIL étudiant·es », 2025.

Cependant, la présence de ces récits semble limitée dans le cursus global. Voici plusieurs explications :

Plusieurs étudiant·es soulignent que le cours « Durabilité et modes de vie/enjeux anthropologiques » est l'un des rares à aborder en profondeur les questions d'imaginaires et de futurs alternatifs. Un·e étudiant·e note : « *Ce cours est le seul de mon cursus qui m'a permis de questionner les imaginaires du futur et de l'envisager d'une manière plus positive* ». Néanmoins, certain·es mentionnent d'autres cours qui engagent également ces réflexions, tels que « Perspectives sur l'anthropocène », « Économie écologique », et « Expériences et actrices de la durabilité », sur lesquels nous n'entrons malheureusement pas en matière ici.

Concernant la fréquence à laquelle les questions d'imaginaires et de futurs sont abordées à l'UNIL, les avis sont partagés. Si certain·es estiment que ces thématiques sont « souvent abordées », d'autres au contraire les jugent marginales. Cette divergence met en évidence une hétérogénéité dans leur intégration selon les cursus, ce qui rend difficile l'identification d'une tendance claire.

Effets des cours intégrant de nouvelles formes de narration

Les cours de Christian Arnsperger semblent avoir eu un impact significatif sur la façon dont les étudiant·es perçoivent et imaginent le futur. 64% des répondant·es affirment que le cours leur a permis de questionner les futurs d'une façon positive et rêveuse. Un·e étudiant·e explique : « *en abordant les utopies réelles ou les nowtopia, ainsi que les utopies solarpunk il m'a permis d'imaginer les possibles hors des cadres et des croyances limitantes* ». Un·e autre étudiant·e témoigne : « *Le solar punk et ses visions possibles proposées par Arnsperger donnaient plutôt envie, et invitaient à imaginer un monde meilleur !* ». Cela souligne l'importance de ces approches : « *Le façonnement d'un nouvel imaginaire pour repenser nos liens avec le vivant (avec la responsabilité sous-jacente) me semble la condition sine qua non pour avancer vers une avenir plus résilient et conscient* ».

L'impact de ces cours se manifeste également dans la volonté des étudiant·es de poursuivre leur exploration des récits futuristes. Plusieurs indiquent que le cours leur a donné envie de « *davantage s'intéresser aux fictions futuristes/en lire* », mais pas une majorité. De plus, pour certain·es, le cours a eu un impact sur la diversité de leurs imaginaires et sur leur parcours professionnel.

Difficultés à concevoir un futur désirable et hiérarchie des disciplines

Malgré l'influence positive du cours, les réponses révèlent une persistance des difficultés à imaginer des futurs désirables. 55% des étudiant·es estiment que lorsque les récits sur le futur sont abordés dans leur cursus, c'est souvent sous un prisme catastrophiste ou dystopique. Un·e étudiant·e exprime cette difficulté : « *En réalité ce cours m'a plus fait réaliser à quel point il était difficile d'imaginer un monde utopique qui pourrait non pas exister en soi mais être réalisable assez rapidement* ». Cette observation souligne le défi de transcender les imaginaires dystopiques dominants. Lorsque la question des imaginaires est abordée, elle n'est parfois pas

accompagnée d'assez d'encouragements : « *Peut être le cours a-t-il changé entre temps mais de ma volée, il n'y a qu'une petite poignée de gens qui ont écrit une fiction pour leur rendu, l'écrasante majorité a simplement fait un compte rendu du cours. La raison est qu'Arnsperger nous a fortement déconseillé à le faire, en appuyant que de son expérience c'était un exercice difficile qui donnait souvent des résultats qu'il jugeait médiocres. Pas très encourageant donc* ».

Par ailleurs, une proportion non négligeable d'étudiant·es (40%) perçoit une hiérarchie entre les sphères scientifiques et artistiques à l'UNIL, se reflétant dans leur cursus. Cette perception suggère une forme de cloisonnement disciplinaire qui pourrait limiter l'exploration des imaginaires et des récits futuristes. Face à ce constat, une majorité écrasante d'étudiant·es estiment que « *les sciences dures devraient davantage collaborer avec les disciplines artistiques/littéraires afin de toucher un public plus large* ». Les raisons invoquées incluent la nécessité de « *rendre la science accessible au grand public, tant émotionnellement que visuellement* » et de « *permettre aussi de s'imaginer d'autres futur/s possible/s moins catastrophistes* ». Un·e étudiant·e souligne également : « *Une plus grande collaboration permet d'approfondir, toucher, découvrir, comprendre, ... Des aspects, enjeux, problématiques, solutions qui autrement n'auraient pas lieu de se poser* ». Voici d'autres raisons évoquées :

Pourquoi ?

28 réponses

car l'interdisciplinarité renforce la scientificité

mélanger les savoirs

beaucoup de gens ne se fient qu'à la science donc permettrait d'apporter une approche sensible

L'interdisciplinarité est essentielle afin d'aborder les enjeux systémiques et complexe de manière la plus complète possible

Je suis convaincu que l'interdisciplinarité est plus enrichissante et parlante que les approches catégorielles.

Faut arrêter de croire que la science est la seule manière de produire du savoir et de la vérité. C'est surtout pas en restant dans sa tour de verre, intouchable et séculairement sacrée, élitiste et dominante qu'elle va réussir à communiquer avec le public. Si elle veut se montrer utile c'est seulement aux côtés d'autres clés de lectures du monde qu'elle pourra trouver sa place.

parce que les sciences dites dures ne parviendront pas à elles seules à résoudre la crise écologique. les transformations devront également être sociétales et culturelles

Image 2: Pourquoi les sciences dures devraient davantage collaborer avec les disciplines artistiques/littéraires afin de toucher un public plus large ? Extrait de « *Questionnaire UNIL étudiant·es* », 2025.

En somme, ce questionnaire nous montre que les étudiant·es qui ont participé reconnaissent la valeur et l'impact positif des approches intégrant des récits utopiques : « *On peut faire plein de parallèles entre l'art, la fiction et les sciences. C'est souvent dans des travaux où le sujet peut être choisi librement que ces thématiques apparaissent, et parfois même dans les mémoires. C'est la preuve que les étudiant·es s'y intéressent. Ça permet de s'ouvrir à une forme de*

sensibilité et d'ouverture que l'on peine à trouver dans les sciences qui se veulent objectives ». Or il semble rester un travail important à accomplir pour élargir la place de ces imaginaires désirables dans l'ensemble du cursus universitaire, pour aider les étudiant·es à développer des visions plus positives et diversifiées du futur, et pour favoriser une collaboration interdisciplinaire entre les pratiques scientifiques et artistiques. Nous en discuterons dans la section *Discussion*.

Conclusions

L'analyse des entretiens menés auprès des chercheur·es et enseignant·es de l'UNIL révèle une diversité d'approches quant à l'intégration des récits utopiques dans leurs pratiques, motivée, pour certain·es, par une réaction face aux limites des approches scientifiques traditionnelles, jugées trop descriptives et peu aptes à susciter des transformations concrètes. Ces chercheur·es perçoivent les approches par l'utopie comme un outil critique permettant de dépasser le statu quo et d'imaginer des alternatives crédibles aux modèles dominants. D'autres soulignent l'importance de l'engagement personnel et politique dans leur choix d'intégrer ces récits à leurs travaux, percevant l'utopie non seulement comme un objet d'étude mais aussi comme un moyen d'exprimer des valeurs et de défendre des causes qui leur tiennent à cœur, notamment en matière de lutte sociale et environnementale.

L'intégration des récits utopiques à la recherche académique pose des défis en termes de légitimité scientifique. Les récits utopiques sont souvent perçus comme subjectifs, voire naïfs (nous en avons discuté dans l'*État de l'art*), et peinent à être reconnus comme des formes de savoir à part entière. Les chercheur·es doivent ainsi déployer des stratégies pour légitimer leur démarche et en démontrer la rigueur scientifique. Cela implique de naviguer entre des frontières parfois floues entre créativité sensible et exigence académique, tout en assumant un positionnement potentiellement en tension avec l'idéal de neutralité axiologique souvent associé à la science. De plus, les chercheur·es s'interrogent sur l'impact réel de leurs travaux sur les imaginaires collectifs et les pratiques sociales, reconnaissant que les récits utopiques ne sont pas forcément nécessaires. Ainsi les approches par l'utopie peuvent avoir une influence limitée ou rester cantonnées au champ universitaire, s'elles ne sont pas relayés ultérieurement par d'autres acteur·es.

Les retours critiques sur le festival *Les Écotopiales* confirment la pertinence de discuter des récits utopiques comme catalyseurs de mobilisation collective. Ce festival a permis de rassembler divers acteur·es – scientifiques, artistes et membres du public – autour d'une réflexion commune sur les enjeux écologiques. Toutefois, les limites structurelles (comme la difficulté à toucher un public plus large ou à pérenniser ces initiatives) soulignent la nécessité d'un soutien institutionnel accru pour maximiser leur impact.

Par ailleurs, les étudiant·es interrogé·es via le questionnaire expriment un intérêt marqué pour ces approches novatrices, en particulier pour leur capacité à stimuler l'imagination et à proposer des alternatives aux scénarios catastrophistes ou techno-solutionnistes. Cependant, ils pointent

également un manque d'espaces institutionnels dédiés à ces pratiques, ce qui limite leur appropriation collective.

Ces résultats posent des questions fondamentales sur la portée réelle des récits utopiques dans un cadre académique. Si leur potentiel à renouveler les imaginaires semble déjà devoir être discuté, leur intégration dans les méthodologies scientifiques reste largement limitée par des obstacles structurels tels que le manque de reconnaissance institutionnelle ou l'audience restreinte.

La section *Discussion* qui suit constitue une tentative d'éclairer, à partir des résultats présentés, la problématique générale de ce travail ainsi que les cinq sous-questions de recherche qui en découlent. Elle s'articulera autour des tensions identifiées par l'analyse, en les mettant en dialogue avec les apports de la littérature existante. Ce croisement permettra de situer les données empiriques dans un cadre théorique plus large, tout en éclairant les convergences, les divergences et les zones d'ambiguïté. Dans un second temps, nous interrogeront la portée transformatrice des imaginaires utopiques étudiés, en évaluant leur capacité à inspirer des changements structurels durables dans le domaine de la conservation de la biodiversité. Enfin les apports ainsi que les limites de cette recherche seront exposés, tant sur le plan méthodologique qu'empirique, et des pistes d'ouverture seront envisagées.

Discussion

Cette section éclaire les résultats obtenus à la lumière des questions de recherche initiales, en croisant les apports des entretiens semi-directifs et de l'enquête par questionnaire. L'analyse met en évidence plusieurs dynamiques centrales, qui structurent la réflexion autour du potentiel transformateur des récits utopiques dans le contexte académique. Premièrement, les trajectoires des chercheur·es et auteur·es interviewé·es montrent que l'intégration des approches utopiques naît souvent d'un inconfort ou d'une insatisfaction vis-à-vis des formes traditionnelles de production scientifique. Ces acteur·es s'orientent vers des formes hybrides mêlant savoirs sensibles, esthétiques et réflexifs, avec l'intention de faire émerger de nouvelles façons de penser la relation au vivant. Ce glissement témoigne d'une volonté croissante de reconnecter recherche scientifique et engagement éthique, en assumant une subjectivité située.

Deuxièmement, cette orientation vers l'utopie s'accompagne de fortes tensions avec les normes académiques dominantes : les chercheur·es rencontrent des freins institutionnels (manque de reconnaissance, illégitimité perçue de l'écriture fictionnelle, rigidité des formats de publication) et doivent composer avec une frontière poreuse mais hiérarchisée entre science et création. La discussion reviendra sur les enjeux de légitimation et sur les dispositifs concrets que ces acteur·es mettent en place pour contourner ces obstacles, comme les ateliers d'écriture ou les projets interdisciplinaires. Parallèlement, les résultats issus du questionnaire montrent que du côté des étudiant·es, les récits utopiques – lorsqu'ils sont proposés dans le cadre de l'enseignement – ont un impact fort : ils permettent d'ouvrir des horizons de pensée face à un avenir souvent perçu comme fermé ou anxiogène. Pour certain·es, il s'agit de la première occasion d'imaginer activement un futur désirable. Toutefois, cet effet demeure partiel et inégal, car ces approches ne sont pas encore pleinement intégrées au curriculum, et leur portée reste conditionnée par l'engagement individuel des professeur·es.

Enfin, les entretiens révèlent que malgré leur portée critique et transformatrice, les approches utopiques demeurent fragiles et marginales, en raison de contraintes structurelles : temporalité académique courte, pression à la publication, manque de soutien institutionnel ou difficultés à toucher un large public. Ces limites invitent à interroger les conditions nécessaires pour que ces récits puissent véritablement infléchir les imaginaires scientifiques et institutionnels.

La discussion développera ces résultats en cinq temps, correspondant aux sous-questions de recherche : elle abordera d'abord les trajectoires et motivations des chercheur·es, puis les tensions entre savoirs scientifiques et formes sensibles, les formes d'engagement dans la recherche utopique, les contraintes systémiques qui en limitent la portée, et enfin la réception de ces approches par les étudiant·es de l'UNIL.

Quelles trajectoires et motivations conduisent les chercheur·es et auteur·es à intégrer les utopies dans leurs pratiques ?

Nous explorons ici les motivations des chercheur·es à intégrer les approches par l'utopie dans leur enseignement et domaine de recherche. Un premier élément, revenu de manière récurrente en entretien, est la présence du vivant durant l'enfance : pour chacun des six

entretiens réalisés, un lien fort avec l'environnement a été entretenu étant petit·e, pour certain·es dans un contexte rural ou semi-urbain. Cette observation est soutenue par plusieurs études, dont celle de Prévot et al. (2018), qui montre que l'identité environnementale – définie plus bas – est significativement plus forte chez les jeunes adultes ayant grandi à la campagne, passé du temps en nature ou ayant été entourés de proches concerné·es par les questions environnementales. Dans cette étude, menée auprès de 919 étudiant·es en France, les chercheur·es ont constaté que l'identité environnementale était positivement corrélée avec la fréquence d'utilisation des espaces naturels et le fait d'avoir grandi dans un environnement rural ou semi-urbain. L'identité environnementale est définie par Susan Clayton (2003), co-auteurice de l'étude, comme « *une part de ce que chaque personne construit comme son image de soi ; un sentiment de connexion à quelques parties de l'environnement naturel non-humain, basé sur l'histoire, l'attachement émotionnel et/ou une similarité, qui affectent la façon dont nous percevons et agissons envers le monde* » (Clayton, 2003, p.44).

Il ne s'agit pas ici d'établir une relation causale directe entre vie juvénile à la campagne et identité environnementale forte, mais plutôt de mettre en lumière une tendance à s'intéresser à l'environnement lorsque le·a jeune adulte a grandi dans un cadre où la nature est accessible et valorisée. Cette sensibilité environnementale précoce pourrait expliquer, du moins en partie, pourquoi certain·es chercheur·es et auteur·es s'orientent plus tard vers une production de savoir ou une création artistique en lien avec l'environnement, même si leur discipline n'aborde pas l'environnement à proprement parler. En effet, le fait d'avoir développé un attachement profond à la nature dès l'enfance peut non seulement renforcer une conscience écologique durable, mais aussi nourrir une motivation à explorer de nouvelles manières de penser et d'agir face aux défis environnementaux (Prévot et al., 2018). Malgré tout il est intéressant de noter que la conscience écologiste ne résulte pas d'un seul facteur, mais émerge d'une diversité de contextes et d'expériences. Si une proximité physique avec la nature, notamment durant l'enfance, peut nourrir une sensibilité au vivant, elle ne constitue ni une condition nécessaire, ni suffisante à l'engagement environnemental. En réalité, les mouvements écologistes contemporains trouvent historiquement une large part de leur base militante et de leur soutien électoral dans les milieux urbains, où se concentrent les réseaux associatifs, les politiques publiques de durabilité et les espaces d'expression collective, en témoigne l'histoire de l'écologie politique en Suisse depuis les années septante (RTS, 2000).

Pour aller plus loin, une étude conduite dans la région métropolitaine de Chicago met en évidence que les contextes urbains offrent des conditions particulièrement favorables à l'émergence et à la structuration de l'action écologique. Cela s'explique notamment par une conscience partagée des problématiques environnementales à l'échelle locale, ainsi que par la présence d'espaces institutionnels ou associatifs – tels que les conseils de quartier ou les dispositifs participatifs – qui facilitent l'engagement des citoyen·nes dans des démarches écologiques collectives (Vivas Bastidas et al., 2023). Ainsi, des trajectoires d'engagement écologiste peuvent également se développer au cœur des espaces urbanisés, portées par des mobilisations intellectuelles, politiques ou sensibles, sans nécessairement s'ancrer dans un vécu rural ou une proximité directe avec la nature. L'engagement environnemental apparaît alors comme un phénomène multidimensionnel, influencé par des facteurs éducatifs, sociaux et

culturels. Comme l'exprime Marc Atallah, lui-même issu d'un contexte urbain : « *je pense que les facteurs d'éducation sont plus importants. Si on vous apprend à respecter le vivant par exemple... (...) se dire que le vivant c'est quelque chose dans lequel on est en fait, et que maltraiter le vivant c'est se maltraiter soi (...) donc j'ai l'impression que c'est cette orientation d'éducation qui a un impact important* » (Entretien avec M. Atallah, 2024).

L'intégration de l'utopie dans la pratique scientifique ou littéraire pourrait ainsi être perçue comme une tentative de réconcilier une vision sensible du monde naturel avec une démarche intellectuelle, en cherchant à produire de nouveaux imaginaires ou modèles sociaux inspirés du vivant (Prévot et al., 2018). Cette dynamique soulève la question de l'impact des récits environnementaux dans la construction d'une conscience écologique collective, et du rôle que peuvent jouer ces récits dans le développement d'alternatives au modèle dominant.

L'engagement écologique constitue un autre facteur déterminant dans l'orientation vers les récits utopiques. Alice Bottarelli évoque une « *bascule* » (Entretien avec A. Bottarelli, 2024) en 2019, marquée par une accumulation de signaux de crise : la chaleur inhabituelle, les incendies en Amazonie, la publication d'un rapport alarmant du GIEC, et la montée en puissance des grèves pour le climat. Cette prise de conscience s'est traduite par un engagement direct dans le militantisme, notamment au sein d'Extinction Rebellion : « *J'avais rejoint Extinction Rebellion... c'était une manière de reprendre le contrôle face à ce sentiment d'impuissance* » (Entretien avec A. Bottarelli, 2024). Cependant, ce militantisme de terrain s'est rapidement heurté à une forme d'épuisement : « *La pression était énorme... le besoin de me retirer pour trouver une autre forme d'engagement s'est imposé* » (Entretien avec A. Bottarelli, 2024). Ce déplacement de l'engagement vers la fiction s'explique par une volonté de dépasser le cadre d'action immédiate pour explorer des futurs alternatifs et proposer de nouveaux récits collectifs. C'est ce que souligne Zhong Mengual & Morizot (2019) dans la littérature : la fiction réouvre le champ de ce qu'il est possible d'imaginer.

La question de l'intérêt pour les approches utopiques est abordée par le tableau d'opposition n°5 : *Besoin de récits utopiques VS Besoin de récits dystopiques*. Ce qui semble motiver les chercheur·es interrogé·es à discuter des imaginaires, et notamment ceux utopiques, c'est le désir de créer des récits qui inspirent et suscitent l'adhésion, de sortir de la paralysie induite par les discours d'effondrement, et d'ouvrir des perspectives plus désirables. Cette dynamique ne se limite pas à un simple contraste entre utopie et dystopie, mais s'inscrit dans une réflexion plus large sur la manière dont la pensée utopique peut être utilisée pour redéfinir les modalités de production du savoir dans des contextes académiques et sociaux. La diversité des parcours des chercheur·es, allant des sciences sociales aux sciences naturelles, en passant par la littérature, témoigne de l'intérêt transversal pour les approches par l'utopie, qui sont perçues comme des outils de transformation non seulement intellectuelle, mais aussi pratique et sociale. Cette diversité, loin d'être une simple juxtaposition de perspectives disciplinaires, se révèle comme une ouverture vers un renouvellement des modalités d'engagement et de recherche.

Cependant, la tension entre les récits utopiques et dystopiques révèle une zone de friction essentielle. Tandis que la majorité des chercheur·es soulignent le besoin de récits utopiques

pour imaginer des avenir·s meilleurs et dépasser l'anxiété des récits d'effondrement – Julia Steinberger, Alice Bottarelli, Colin Pahlisch, d'autres, comme Marc Attalah, insistent sur l'importance de maintenir une narration dystopique qui alerte sur les menaces actuelles. Pour Attalah, il est essentiel de « *raconter, justement, cette espèce de monde bizarre dans lequel on se trouve* » (Entretien avec M. Attalah, 2025), une observation qui souligne la nécessité de garder une perspective critique sur les dérives de notre époque. Cette dualité n'est pas simplement antagoniste : elle présente une complémentarité possible entre utopie et dystopie. D'une part, la dystopie permet de nommer les menaces et d'alerter ; d'autre part, l'utopie ouvre des horizons d'émancipation et de renouvellement. Dans le cadre de ce mémoire, cette tension éclaire l'enjeu central des récits utopiques étudiés : non pas nier les effondrements, mais offrir des prises narratives pour penser au-delà de l'effondrement et de la crise. En ce sens, les imaginaires utopiques ne sont pas de simples fuites en avant, mais des outils critiques et constructifs, capables de réorienter nos manières d'habiter le monde (Levitas, 2013 ; Escobar, 2018).

Ce point de friction entre utopie et dystopie soulève une question plus large, qui traverse non seulement les imaginaires collectifs, mais aussi les modalités de production du savoir. En effet, comme l'ont démontré plusieurs auteur·es (Wright, 2010 ; Levitas, 2013), l'utopie ne relève pas uniquement d'une projection abstraite, mais aussi d'une méthode critique pour interroger le présent. Cette approche critique s'incarne dans un mouvement de rupture avec les structures académiques traditionnelles. Plusieurs des personnes rencontrées ont en commun une expérience de rupture, de décalage, voire de frustration vis-à-vis des cadres académiques classiques, marqués par des logiques de spécialisation étroites et une forte hiérarchisation des savoirs (Entretien avec A. Bottarelli, 2024 ; Entretien avec J. Steinberger, 2025). Ces trajectoires individuelles s'inscrivent dans un mouvement plus large de remise en question des modes de production du savoir. Le témoignage de Marc Atallah en offre une illustration : comme évoqué dans le tableau d'opposition n°1, il parle d'une forme d'« *amputation* » des étudiant·es liée à la fragmentation disciplinaire et à l'hyperspécialisation des parcours universitaires (Entretien avec M. Attalah, 2024).

Ainsi, il ne s'agit pas seulement de sortir des récits d'effondrement ou de renouveler les imaginaires collectifs, mais bien de redéfinir les processus même par lesquels le savoir est produit et partagé. Plusieurs interlocuteur·ices expriment aussi le désir de décroquer la recherche, en croisant savoirs scientifiques et sensibles, et en adoptant des formes narratives plus incarnées et situées — comme l'illustre l'entretien avec Colin Pahlisch à propos du festival *Les Écotopiales* (Entretien avec C. Pahlisch, 2024). En ce sens, les approches par l'utopie deviennent à la fois un objet d'étude, un outil de transformation et un langage permettant de faire émerger d'autres possibles. L'utopie devient ainsi un espace d'expérimentation épistémologique et méthodologique, où l'on ne se contente pas de remettre en cause le présent, mais où l'on propose des alternatives aux formats classiques de la recherche, en particulier ceux qui privilégient une logique analytique décontextualisée et distanciée.

Cette approche de l'utopie s'apparente à ce que plusieurs théoricien·nes (Wright, 2010 ; Levitas, 2013) désignent dans la littérature comme des bifurcations épistémiques, où les

chercheurs et chercheuses cherchent à s'éloigner, parfois de manière conflictuelle, des cadres institutionnels dominants pour ouvrir des marges d'expérimentation, tant théoriques que sensibles. La rupture avec ces cadres n'est donc pas simplement un rejet des institutions académiques, mais une volonté de redéfinir les modalités de production du savoir. Cette dialectique entre utopie et dystopie, loin d'être un simple antagonisme, est ainsi une dynamique complexe qui illustre comment les récits utopiques peuvent aussi servir de mécanismes critiques pour déconstruire les imaginaires dominants et offrir de nouvelles possibilités de pensée et d'action dans un monde incertain. Ces trajectoires ne traduisent pas uniquement des engagements individuels ; elles reflètent également une volonté collective de participer à la fabrique de futurs pluriels. Cette idée fait écho aux travaux d'Arturo Escobar (2018) sur le *plurivers*, qui s'appuient sur des expériences indigènes en Amérique latine pour défendre la coexistence de multiples visions du monde, chacune enracinée dans des contextes culturels spécifiques et des rapports singuliers au vivant. En ce sens, les récits utopiques sont aussi des manières de reconfigurer les relations entre savoirs, territoires et imaginaires politiques.

Les éléments présentés ci-dessus permettent d'apporter une réponse nuancée à la question : quelles trajectoires et motivations conduisent les chercheur·es et auteur·es à intégrer les utopies dans leurs pratiques ? Les entretiens menés révèlent que cette orientation découle souvent d'un sentiment de décalage face aux normes académiques dominantes. Pour plusieurs interlocuteur·ices, les formes classiques de production de savoir, bien qu'indispensables, s'avèrent parfois trop étroites pour penser la complexité du monde vivant ou faire émerger de nouveaux imaginaires.

Il serait pourtant erroné d'opposer frontalement approches critiques et classiques des sciences. Loin d'être dépassées, les épistémologies dominantes, fondées sur la rigueur méthodologique, la quantification et la reproductibilité (Popper, 1959), continuent de structurer les institutions scientifiques et de produire des effets sociaux majeurs. Les sciences dites *dures* ont permis d'objectiver les crises écologiques, d'alimenter les politiques climatiques et de renforcer la légitimité des mouvements environnementaux. Elles fournissent des outils puissants pour documenter, alerter, convaincre. À cet égard, et comme le souligne Julia Steinberger (Entretien avec J. Steinberger, 2025), les données scientifiques restent centrales dans les débats publics et les négociations internationales. Les approches classiques conservent donc un poids considérable dans les processus de décision et les rapports de force globaux.

Cependant, les entretiens montrent que pour une partie des chercheur·es interrogé·es, ces formes de savoir peinent à saisir certains registres de l'expérience : la dimension affective, sensible, existentielle de notre rapport au monde. Cette critique ne vise pas tant la science elle-même que les modalités institutionnelles de sa pratique : formats standardisés, pression à la productivité, faible reconnaissance des approches transdisciplinaires. Des auteures comme Sandra Harding (1991) ou Donna Haraway (1988) ont mis en lumière les angles morts de l'objectivité prétendument neutre, en soulignant combien la production scientifique est située, traversée par des rapports de pouvoir, de genre ou de classe. C'est dans ce contexte que les récits utopiques prennent tout leur sens. Mobilisés comme objets d'analyse, mais aussi comme outils critiques et expressifs, ils permettent d'interroger les présupposés des régimes de vérité

dominants, tout en ouvrant des espaces pour imaginer des futurs alternatifs. Comme l'a montré Ruth Levitas (2013), l'utopie n'est pas une évasion du réel, mais une méthode pour penser ce qui pourrait être. Les discours recueillis dans cette recherche témoignent ainsi d'une volonté de réconcilier rigueur intellectuelle et engagement subjectif, production de savoir et transformation sociale. Ils s'inscrivent dans une dynamique plus large de réinvention des formes de connaissance.

Ainsi, les données collectées permettent de dégager des motivations récurrentes : un désir de renouvellement des imaginaires, une quête de sens et de cohérence entre les engagements personnels et les pratiques professionnelles, et une volonté de participer à une redéfinition collective des formes de savoirs.

Ces résultats s'inscrivent pleinement dans les perspectives théoriques discutées dans l'état de l'art, notamment celles qui envisagent l'utopie comme méthode critique (Levitas, 2013), outil de bifurcation (Wright, 2010), ou encore levier de reconfiguration politique et épistémique (Escobar, 2018).

Quelles sont les tensions entre production académique et formes sensibles ?

Pour fournir une réponse à cette deuxième question de recherche, il faut se pencher du côté des codes d'opposition n°1 et n°2 : quelles frontières épistémiques délimitent ce qui est considéré comme une forme légitime de savoir, et est-ce que les utopies peuvent servir d'outils de production scientifique ?

D'un côté, les approches scientifiques dominantes sont souvent décrites, notamment dans la tradition épistémologique positiviste, comme relevant de régimes de savoir fondés sur l'objectivité, la vérifiabilité et des méthodologies rigoureuses (Popper, 1959). Il convient toutefois de souligner que cette conception n'est pas une essence inhérente à la science, mais le produit d'un cadre historico-social construit. Latour et Woolgar (1979) en parlent : ces normes se forment à travers des pratiques, des négociations et des dispositifs institutionnels qui façonnent ce qui est reconnu comme fait scientifique. De l'autre, les formes de création sensible – telles que la fiction, l'écriture utopique ou les pratiques narratives – explorent d'autres modalités de connaissance : subjectives, intuitives, imaginatives (Bazin, 2012 ; Kuon, 2015). Toutefois, à l'examen des discours des participant·es et de la littérature scientifique, il devient évident que ces frontières sont loin d'être étanches. Les entretiens montrent que la tension ne se joue pas tant entre « art » et « science » comme champs disciplinaires, mais entre des manières différentes de produire du savoir : certaines reconnues et instituées, d'autres reléguées en marge.

Ainsi, les frontières entre création sensible et recherche académique sont à la fois mouvantes et productives : elles ne délimitent pas seulement des domaines, mais incarnent un espace de friction fertile, où se rejouent les conditions de légitimation des savoirs. L'opposition entre rigueur scientifique et liberté créative constitue une tension récurrente dans les trajectoires de chercheur·es. Alice Bottarelli, par exemple, explique que le passage de la recherche à l'écriture

s'est accompagné d'un changement de posture intellectuelle : « *en tant que scientifique, tu es obligé d'affirmer des certitudes. Avec la fiction, tu peux juste proposer une hypothèse* » (Entretien avec A. Bottarelli, 2024). Marc Atallah, quant à lui, souligne que la science-fiction est encore souvent perçue comme une distraction intellectuelle, alors qu'elle pourrait être une méthode d'analyse critique du réel. La difficulté à faire reconnaître la fiction comme une forme légitime de production de connaissance reflète une tension épistémologique entre des normes de scientificité institutionnalisées et des formes plus subjectives, narratives, créatives.

Comme l'ont souligné Latour & Woolgar (1979), les pratiques scientifiques ne sont pas neutres : elles reposent sur des récits, des traductions, des formes de mise en scène du réel qui les rapprochent du travail artistique. Il semble également pertinent de mentionner ici les travaux de Donna Haraway, dont l'œuvre, en particulier son article fondateur *Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective* (1988), a profondément renouvelé la réflexion épistémologique contemporaine. Haraway y développe le concept de « *savoir situé* » (1988, p. 581), selon lequel toute production de connaissance est ancrée dans une perspective partielle, incarnée, traversée par des rapports de pouvoir, de genre, de classe ou encore d'espèce. Elle s'attaque ainsi à déconstruire le mythe d'une objectivité neutre et universelle, que la science moderne revendique, en dénonçant l'illusion d'un « *point de vue de nulle part* » (1988, p. 581) porté par des figures abstraites de chercheur·es désincarnés. À l'inverse, Haraway revendique une objectivité engagée, fondée sur la reconnaissance des positions sociales et politiques des sujets qui produisent le savoir. Ses travaux, issus des épistémologies féministes, soulignent aussi que l'histoire des sciences a largement été construite sur l'exclusion et l'effacement des voix minoritaires – que ce soit celles des femmes, des peuples autochtones, des communautés racisées ou encore des non-humains. Dans le contexte de ce mémoire, cette lecture critique permet d'interroger la place marginale accordée aux récits utopiques dans les sciences dites *dures*.

Ces apports théoriques rejoignent ce qui émerge dans les témoignages : l'acte de pratique utopique – qu'il prenne une forme artistique ou non – est bien souvent un travail d'agencement de données, d'expériences, de projections et de positionnements, donc un acte épistémique à part entière. Le tableau d'opposition n°2 interroge précisément cette zone trouble : les approches par l'utopie sont-elles un élargissement du champ des imaginaires ou un moyen de production scientifique ? Cette dichotomie est en elle-même problématique, car elle suppose que l'imaginaire ne produirait pas de savoir, ou du moins pas de savoir légitime. Or, comme le rappellent Sheila Jasanoff, juriste de formation et figure majeure des Science and Technology Studies, et Sang-Hyun Kim, sociologue, avec le concept de « *sociotechnical imaginaries* » (2015), les imaginaires collectifs sont des forces politiques et épistémiques : ils orientent la recherche, les politiques publiques, les investissements et les normes sociales. Cette hybridation des savoirs a des implications importantes pour l'académisme. Alice Bottarelli, dans son approche, montre que l'émergence de nouvelles formes de narration – comme exercée dans les ateliers d'écriture – permet de rendre visible des modes de connaissance qui sont souvent invisibilisés par les systèmes de validation scientifique traditionnels. En cela, pratiques scientifiques et artistiques deviennent des partenaires plutôt que des entités opposées. Dès lors, considérer les récits utopiques comme extérieurs à la science revient à occulter leur capacité à

infléchir les régimes de production de savoir. Cet avis demeure cependant largement répandu, comme en témoigne Marc Atallah, pour qui les récits ne sont « *pas un vecteur d'action* » (Entretien avec M. Atallah, 2024). Autrement dit, les récits, bien qu'ils puissent interroger et susciter la réflexion, ne constituent pas le fondement de la science ni le moteur du changement, notamment en matière d'initiatives écologiques. Ainsi, ces divisions se manifestent non seulement au niveau des frontières disciplinaires, mais aussi à travers des hiérarchies de reconnaissance épistémique.

L'hybridation science – création sensible ouvre des brèches dans les formats traditionnels de la recherche, en matière de publications, de méthodologies et de formes d'écriture. Additionnellement, elle questionne la gouvernance des savoirs : qui a le droit de produire du savoir ? Selon quelles formes ? Avec quelle reconnaissance ? En ce sens, les récits utopiques peuvent être compris comme des outils critiques au sens de l'écologie des savoirs proposée par Boaventura de Sousa Santos (2007) : ils remettent en cause la hiérarchie entre les savoirs scientifiques et ceux issus de l'imaginaire, du sensible ou de l'expérience vécue, en affirmant la nécessité de faire dialoguer des épistémologies plurielles dans la production de connaissances. La frontière entre pratique sensible et scientifique devient alors moins un mur qu'un espace liminaire, un lieu de friction créative et de recomposition des possibles. Ce qu'il est intéressant de noter c'est que la complexité de cette frontière est largement partagée et discutée par les chercheur·es interrogé·es. Ces prises de position témoignent d'une volonté croissante, au sein de certains espaces académiques comme l'UNIL, de brouiller les lignes établies entre rigueur scientifique et imagination créative, permettant même de reconnaître les récits utopiques comme des leviers puissants pour questionner, enrichir et réorienter la production de connaissances.

Ainsi, les matériaux empiriques mobilisés dans cette section permettent d'apporter une réponse nuancée à la deuxième question de recherche. Initialement formulée autour d'un clivage entre art et science, j'ai pris la liberté de réajuster cette question au cours de l'analyse, car cette opposition s'est révélée trop simplificatrice au regard des discours recueillis. Ce qui émerge des entretiens n'est pas tant une opposition brute entre deux champs disciplinaires, mais une tension plus profonde entre des régimes de savoir distincts : d'un côté, une production académique instituée, encadrée par des critères de scientificité, et de l'autre, des formes sensibles de connaissance – narratives, intuitives, créatives – souvent reléguées en marge. Les trajectoires des chercheur·es et auteur·es interrogé·es montrent que ces frontières sont activement questionnées, voire déplacées, par des pratiques hybrides qui cherchent à conjuguer rigueur intellectuelle et imagination. En ce sens, les récits utopiques apparaissent non comme des objets extérieurs à la science, mais comme des formes critiques pouvant être capables d'ouvrir d'autres voies de production de savoir. Ces dynamiques témoignent de la complexité croissante des processus de légitimation dans le champ académique, et de la possibilité d'un élargissement des formats, des postures et des critères épistémiques habituellement reconnus. Ce qui se joue dans les récits recueillis dépasse une simple tension disciplinaire : il s'agit d'un désaccord plus profond sur ce que peut être une connaissance valable, y compris au sein des personnes interrogées, parfois même au sein d'un même discours. Pour Alice Bottarelli, écrire permet de transformer l'indicible en partageable ; pour Damien Delorme, la fiction est un outil de

spéculation critique, mais peut-elle réellement être le lieu de synthèse entre la science et les humanités ? (Entretien avec D. Delorme, 2024). Laurence Kaufmann rappelle que même les sciences les plus objectives reposent sur des fictions structurantes (Entretien avec L. Kaufmann, 2025). Le recours à l'utopie se fonde ainsi sur une épistémologie sensible, une volonté de renouer avec des formes de pensée vivantes, ouvertes, mais aussi sur une conviction politique : raconter des futurs désirables permet de contrer l'imaginaire dominant de la catastrophe. Cette posture implique enfin une éthique relationnelle : comme le souligne Émeline De Bouver, chercheuse belge en sciences politiques, connaître, c'est aussi se relier (De Bouver, 2016). Autrement dit, produire du savoir ne consiste pas seulement à observer ou analyser le monde à distance, mais à tisser des liens avec les êtres, les milieux et les idées, dans une dynamique de co-appartenance et de responsabilité partagée. Dans cette perspective, les récits utopiques deviennent des outils de connaissance relationnelle, qui mobilisent autant l'émotion, l'imagination que la rigueur critique.

Face à une définition académique fondée sur la preuve, la reproductibilité et la rigueur méthodologique, plusieurs interlocuteur·ices défendent une conception élargie de l'enquête, où imagination, sensibilité et intuition sont pleinement légitimes. L'utopie n'est alors pas un à-côté de la science, mais une autre manière d'entrer en relation avec le réel, en activant des formes de savoir situées, incarnées, relationnelles.

Ces démarches restent marginales dans les institutions, comme le note Colin Pahlisch (2024), mais elles dessinent un effort collectif pour élargir les formes reconnues de production de savoir.

Comment les chercheur·es s'engagent-iels dans les approches utopiques ?

Les entretiens réalisés dans le cadre de ce mémoire mettent en évidence une diversité de stratégies mobilisées par les chercheur·es pour agir sur les imaginaires liés aux futurs écologiques. Plusieurs tableaux d'opposition – en particulier le tableau n°3 (Impact du collectif VS Manque de lien social), le tableau n°6 (Dialogue/interdisciplinarité VS Entre-soi), le tableau n°7 (Milieu militant VS Milieu académique) et le tableau n°8 (Initiatives portant sur les imaginaires durables VS Résistances/lenteur face au changement) – offrent des éclairages complémentaires sur ces dynamiques. Dans cette section, nous nous concentrons sur quatre dimensions transversales qui traversent ces résultats : l'organisation en collectifs, l'importance accordée au dialogue interdisciplinaire, les apports de l'expérience militante, ainsi que le développement d'initiatives visant à soutenir des imaginaires écologiques durables.

Premièrement, les ateliers d'écriture apparaissent comme un levier pertinent pour stimuler l'imaginaire collectif et permettre l'émergence de futurs alternatifs. Alice Bottarelli explique avoir commencé à organiser ses premiers ateliers dans un cadre informel, avec des ami·es, avant de les structurer dans des contextes institutionnels. Ces ateliers créent un espace de co-création où les participant·es sont invité·es à explorer librement des scénarios alternatifs. Cette approche pédagogique se retrouve également dans le cours « Durabilité et modes de vie/enjeux anthropologiques » de Christian Arnsperger, qui propose aux étudiant·es d'élaborer des récits utopiques comme outil de réflexion critique. Les résultats du questionnaire révèlent que ce type

de démarche est perçu positivement par une majorité d'étudiant·es : « *Ce cours m'a permis de questionner les futurs d'une façon positive et stimulante* ». Le recours à la fiction utopiste dans ce cadre universitaire permettrait d'envisager des réponses complexes et multisectorielles à la crise écologique. Le professeur Arnsperger n'ayant malheureusement pas répondu aux demandes d'entretiens, nous ne pouvons poursuivre une analyse de ses motivations à mettre en place ces cours. Nous pouvons néanmoins supposer qu'un des objectifs de Christian Arnsperger est de favoriser un dialogue collectif autour des récits utopiques, permettant aux étudiant·es de développer une réflexion critique sur les futurs possibles et d'envisager la durabilité sous un angle plus large et interdisciplinaire.

À l'UNIL, des structures comme l'ORIA témoignent d'une volonté institutionnelle de créer des lieux où ces formes hybrides peuvent être expérimentées, en témoigne le festival des *Écotopiales*. Colin Pahlisch, l'un des membres du projet, témoigne : « *Les Écotopiales sont un petit peu le vivier et en même temps le laboratoire de ces questions de nouveaux récits, autant d'un point de vue analytique que d'un point de vue créatif* » (Entretien avec C. Pahlisch, 2024). Cette démarche s'inscrit pleinement dans ce que Wright (2011) désigne comme des *real utopias* : des expériences concrètes permettant de tester la faisabilité tout en questionnant les futurs alternatifs. Nous l'avons vu dans la section précédente, plusieurs membres de la communauté UNIL ont été critiques et ont remis en question la manière dont ces dispositifs sont mis en place.

Dans des espaces qui dépassent le cadre de l'UNIL, certaines personnes interrogées ont mentionné l'apport du militantisme pour rouvrir les cadres et la parole. Cette double casquette, de chercheuse et militante, est particulièrement intéressante dans le cadre de la production de savoirs alternatifs. En effet, plusieurs études ont montré que le militantisme permet d'élargir les cadres de réflexion en donnant une voix aux acteur·es souvent marginalisé·es par les structures académiques traditionnelles. C'est notamment le cas de Donna Haraway, pour qui le militantisme scientifique peut contribuer à repenser les rapports entre le savoir et le pouvoir, en soulignant l'importance de l'engagement personnel dans la production du savoir, et en favorisant une approche plus inclusive et critique (Haraway, 2016).

Ce qui relie transversalement ces différents points – et permet d'apporter une réponse à la question de recherche – ce sont les notions d'organisation collective et de mise en lien interdisciplinaire, des dimensions soutenues par l'ensemble des personnes interrogées. Du côté de la littérature scientifique, Cottin-Marx, Flipo et Lagneau dans *La transition, une utopie concrète ?* (2013) soutiennent que les militant·es, en tant qu'acteur·es engagé·es dans les luttes écologistes, jouent un rôle clé dans la co-construction des savoirs. À travers leurs pratiques, iels contribuent à la démocratisation de la production de connaissances et à l'émergence de nouveaux espaces de débat où les enjeux écologiques et sociaux peuvent être abordés de manière plus transversale, située et politiquement consciente. Le militantisme, en ce sens, permet d'introduire une forme de savoir expérientiel, où les vécus, les luttes et les engagements pratiques prennent une place centrale. Cela favorise une production de savoirs plus incarnée, connectée aux réalités concrètes des communautés concernées. Barthélémy (2012) note d'ailleurs que les utopies contemporaines environnementales puisent souvent dans des

imaginaires politiques alternatifs ancrés dans le quotidien, révélant des formes de réappropriation collective du futur à travers des pratiques locales ou narratives.

Ainsi, pour des chercheuses comme Alice Bottarelli et Julia Steinberger, leur engagement militant enrichit leur approche scientifique, et vice versa : Bottarelli parle d'« *ouvrir la parole* » (Entretien avec A. Bottarelli, 2024) comme forme d'action politique par la fiction, tandis que Julia Steinberger évoque son investissement dans les mouvements de rue comme complémentaire à son travail académique, soulignant que les moments de mobilisation ont une véritable incidence sur les politiques et les imaginaires collectifs. Ces exemples illustrent la manière dont une posture militante peut favoriser l'émergence de savoirs critiques et situés, à la croisée de la théorie, de l'émotion et de l'expérience sociale.

L'intégration des récits utopiques dans les travaux des intervenant·es semble ainsi résulter d'une volonté de dépasser les limites des approches purement académiques et de répondre aux défis actuels par l'exploration de futurs possibles. En effet, des démarches comme l'organisation d'ateliers d'écriture, l'intégration de la fiction utopique dans les cours universitaires, ou encore l'engagement dans des événements comme *Les Écotopiales* montrent une volonté collective de reconfigurer les imaginaires écologiques et d'élargir les cadres de pensée traditionnels. Ces pratiques visent à ouvrir des espaces de réflexion et de co-création, dans lesquels les imaginaires utopiques ne se contentent pas de proposer des échappatoires aux crises actuelles, mais deviennent des outils de transformation concrète, capables de questionner le présent et de reconfigurer les relations entre savoir, pouvoir et engagement.

Il est cependant important de souligner que l'intégration des approches par l'utopie ne fait pas l'unanimité. Si les chercheur·es interrogé·es en reconnaissent l'intérêt, ces démarches restent parfois perçues, dans certains milieux académiques, comme trop subjectives ou manquant de rigueur. Cette tension entre exigence de légitimation institutionnelle et exploration de formes sensibles traverse plusieurs récits recueillis.

Ainsi, malgré une volonté affirmée de dépasser les cadres normatifs, les chercheur·es engagé·es dans ces pratiques se heurtent à des contraintes institutionnelles persistantes, notamment en matière de reconnaissance, d'évaluation et de publication. Ces tensions révèlent la difficulté d'ancrer durablement ces approches dans un monde académique encore largement structuré par des paradigmes classiques.

Reconnaître ces limites ne signifie toutefois pas disqualifier les approches scientifiques traditionnelles. Celles-ci ont joué - et continuent de jouer - un rôle essentiel dans l'objectivation des crises écologiques, la formulation de diagnostics fiables et l'élaboration des politiques publiques. L'enjeu n'est donc pas d'opposer deux visions du savoir, mais de favoriser leur complémentarité : enrichir les outils d'analyse existants par des formes de connaissance plus sensibles, situées et transdisciplinaires, capables de nourrir des imaginaires porteurs de transformation. Il est donc essentiel de continuer à interroger les rapports qui façonnent ces dynamiques et de réfléchir aux possibilités de transformation des structures existantes, afin de

permettre à ces initiatives alternatives de se déployer pleinement. C'est que nous proposons ci-dessous.

Quelles contraintes structurelles et systémiques pourraient limiter l'impact des approches utopiques sur les imaginaires collectifs et la production scientifique académique ?

La diffusion et reconnaissance des approches par l'utopie se heurtent à de nombreux obstacles structurels et dynamiques systémiques. Ces tensions, identifiées à travers les tableaux n°1 (création sensible), n°3 (lien social fragile), n°4 (poids des dystopies), n°6 (entre-soi disciplinaire), n°7 (opacité du monde académique) et n°8 (*backlash* institutionnel), révèlent les limites internes à l'institution universitaire ainsi que les cadres normatifs externes qui contraignent la légitimité et la circulation des récits utopiques.

L'une des premières contraintes réside dans la frontière persistante entre création sensible et production scientifique, encore bien ancrée dans l'imaginaire universitaire. Si les intervenant·es Alice Bottarelli et Marc Atallah insistent sur la porosité entre ces deux sphères, iels relèvent aussi que l'institution maintient une séparation stricte entre production esthétique et production scientifique – nous l'avons vu plus haut dans cette discussion. Comme l'évoque Colin Pahlisch, l'introduction de la création dans les cursus est encore perçue avec réticence, en raison de représentations désuètes qui assimilent la créativité à une absence de méthode ; ces éléments ont été discutés dans des sections antérieures. Ces propos font écho aux critiques de Linder et al. (2001), qui soulignent que la science académique reste marquée par des logiques de « *clôture disciplinaire* » (Linder et al., 2001, p.256) qui limitent l'intégration de formes narratives alternatives. Le processus de publication scientifique, avec son modèle de *peer review*, reste un obstacle majeur à l'intégration des récits utopiques. Ce modèle privilégie les méthodologies quantitatives et les cadres analytiques conventionnels, ce qui rend difficile la reconnaissance des approches plus créatives ou spéculatives.

Le manque de lien social et de vision collective (détérioré par l'après-pandémie du Covid-19) constitue une autre contrainte importante. Plusieurs entretiens, notamment avec Marc Atallah et Laurence Kaufmann, montrent que le tissu relationnel à l'UNIL s'est fragilisé, avec une individualisation accrue des carrières académiques et une fragmentation des initiatives. Ce climat d'isolement structurel pèse lourdement sur les dynamiques collectives nécessaires à l'émergence de récits transformateurs. Comme le souligne Julia Steinberger, le travail sur les imaginaires nécessite des espaces de dialogue et d'intelligence collective pour prendre corps dans le monde social, mais ces espaces se font de plus en plus rares (Entretien avec J. Steinberger, 2025).

Cette raréfaction des formes de collectif rejoint les analyses de Bruno Latour (1999), pour qui la modernité a fondé l'organisation sociale sur une séparation radicale entre nature et société, science et politique. Dans cette configuration, les collectifs humains sont maintenus à distance des « *vérités objectives* », monopolisées par un petit nombre d'expert·es. Or, selon Latour, cette architecture bicamérale — d'un côté la chambre des humains et leurs débats subjectifs, de

l'autre celle des non-humains supposés parler par la voix de la science — empêche la constitution de véritables collectifs hybrides, dans lesquels humains et non-humains, savoirs scientifiques et imaginaires sociaux, pourraient être reconfigurés ensemble. Pour Latour (1999), c'est précisément la tâche de l'écologie politique que de dépasser cette dichotomie et de repenser la composition du collectif : non plus comme une entité purement humaine, mais comme un assemblage hétérogène d'agents, d'idées, de techniques, de récits, de vivants. Dans cette perspective, les approches par l'utopie ne sont pas des à-côtés esthétiques ou pédagogiques, mais des moyens concrets de reconfigurer ce que nous entendons par *faire société* (Latour, 1999). En ce sens, les difficultés rencontrées à l'UNIL pour faire émerger une culture de l'imaginaire collectif ne sont pas anecdotiques, mais symptomatiques d'un cadre institutionnel hérité qui reste à transformer.

En parallèle, la domination des récits dystopiques dans les sphères médiatiques et culturelles pourrait limiter la réception des récits utopiques. Le tableau d'opposition n°4 montre que, pour plusieurs participant·es à des ateliers d'écriture, il est plus facile d'imaginer la fin du monde que d'imaginer un futur désirable (Entretien avec A. Bottarelli, 2024). Cette prédominance des dystopies dans les imaginaires collectifs renforce un climat émotionnel lourd qui rend plus difficile l'intégration des récits utopiques dans la production de savoirs scientifiques.

Un autre frein important est le poids d'entre-soi dans les milieux engagés ou créatifs. Si ces espaces sont moteurs en matière d'innovation narrative, leur portée reste parfois limitée à des cercles déjà convaincus. Colin Pahlisch, tout en défendant des initiatives comme l'ORIA ou les *Écotopiales*, reconnaît que ces projets n'atteignent pas encore une réelle transversalité institutionnelle. Cette difficulté à dépasser les cercles restreints fait écho à la critique de Berkes et Folke (2000), qui insistent sur l'importance d'un dialogue entre savoirs – scientifiques, locaux, narratifs – pour construire des réponses résilientes aux enjeux socio-écologiques. Cela révèle la difficulté de faire circuler les récits utopiques au-delà de cercles spécialisés et de toucher un public plus large. Plusieurs intervenant·es ont exprimé des interrogations quant aux limites de diffusion des initiatives militantes et aux difficultés à mobiliser au-delà de cercles restreints : « *Donc, qu'est-ce qui se passe pour que... Quel est le bug qu'ils font qu'ils (en parlant de collectifs militants) n'arrivent pas à diffuser même l'information ? Ils font des appels, c'est comme des pétards mouillés, en fait, je ne comprends absolument pas. Il y a un vrai problème, je le mentionne, parce qu'il y a un vrai problème de réflexion sur comment mobiliser le plus de monde possible, et comment toucher le plus de monde possible. C'est tout à fait bizarre. C'est sur des comptes d'abonnés, sur Instagram, machin...* » (Entretien avec L. Kaufmann, 2025).

Les tensions structurelles au sein du monde académique lui-même, traversé par une hiérarchie disciplinaire rigide, représentent une autre contrainte majeure. Alice Bottarelli évoque la rigidité des formats scientifiques et les injonctions à la productivité comme des éléments qui l'ont conduite à quitter l'institution pour explorer d'autres formes d'expression. Julia Steinberger fait écho à cette critique en soulignant l'inefficacité des formats classiques de communication scientifique face aux urgences écologiques. Le cadre académique semble rester trop fermé, avec des formats traditionnels ne permettant pas de répondre aux défis contemporains en matière de diffusion des savoirs (Entretien avec J. Steinberger, 2025). Cette

rigidité est renforcée par une pression à la publication et une hiérarchie disciplinaire qui marginalise les projets hybrides, comme le montre l'expérience d'Alice Bottarelli, qui souligne que les bailleurs de fonds traditionnels jugent trop risqués les projets qui mêlent science et création artistique. Ces constats rejoignent les analyses de Klein (2010), pionnière en recherches interdisciplinaires, pour qui l'interdisciplinarité est fréquemment entravée par des structures académiques qui valorisent la spécialisation, et où les approches transversales peinent à se faire une place légitime dans les circuits de reconnaissance scientifique.

À ces obstacles structurels s'ajoute une résistance politique, qui s'est manifestée par un véritable *backlash* à l'encontre des initiatives de transition écologique et sociale à l'Université de Lausanne. Julia Steinberger évoque un contexte institutionnel de plus en plus hostile, nourri par une polarisation politique croissante. La mise en place de l'Assemblée de la transition écologique et sociale à l'UNIL par exemple, destinée à renforcer la participation démocratique dans les décisions institutionnelles, a été perçue par une partie du conseil de l'Université comme une tentative d'instaurer un contre-pouvoir antidémocratique. Cette perception a entraîné une réaction politique visant à imposer la « *neutralité académique* » (Entretien avec J. Steinberger, 2025), une notion qui, selon la chercheuse, vise en réalité à maintenir le statu quo en excluant les positions critiques ou engagées du débat universitaire. Ce *backlash* institutionnel et politique a des répercussions directes sur la production d'approches par l'utopie dans le champ académique : le climat d'incertitude et de fragilité institutionnelle pousse les chercheur·es à l'autocensure ou à la prudence dans leurs projets (Entretien avec J. Steinberger, 2025). Ce contexte de pression politique et institutionnelle pourrait dissuader des chercheur·es à s'engager dans des projets interdisciplinaires ou critiques, par crainte d'un manque de soutien institutionnel ou de représailles politiques.

Bien que la majorité des interlocuteur·ices rencontré·es soient engagé·es en faveur de récits transformateurs, il est important de noter que ces approches restent parfois perçues, au sein même de l'institution, comme secondaires, anecdotiques, voire déstabilisantes. Si ces réticences n'ont pas été toujours exprimées frontalement dans les entretiens, elles affleurent dans les formes de censure, d'invisibilisation ou de marginalisation décrites.

Il ressort de l'ensemble de ces éléments que les récits utopiques se heurtent à une double résistance : d'une part, une résistance institutionnelle liée aux structures de financement, aux processus de publication et à la hiérarchie disciplinaire ; d'autre part, une résistance politique qui associe l'exploration de futurs alternatifs à une forme d'activisme politique. Ce contexte contraignant freine l'émergence de nouvelles approches de la part des professeur·es et chercheur·es, limitant leur capacité à mobiliser l'imaginaire comme outil de transformation sociale et écologique. La persistance de clivages entre pratiques sensibles et scientifiques, la difficulté à maintenir des dynamiques collectives, la prédominance des récits dystopiques, l'entre-soi de certains milieux engagés et les résistances institutionnelles forment un écosystème peu propice à l'émergence et à la légitimation de ces démarches dans le champ académique, c'est ce que nous révèle la recherche. Ces tensions mettent en lumière l'écart entre l'aspiration à transformer les imaginaires et les conditions réelles de leur mise en œuvre au sein de l'université. Toutefois, certaines initiatives hybrides, comme les ateliers d'écriture ou les

événements inter facultaires, montrent qu'il existe des brèches à investir. Tous ces éléments nous permettent de répondre à la quatrième question de recherche.

Les résistances et contraintes évoquées jusqu'à présent concernent principalement les chercheur·es et les dynamiques institutionnelles. Cependant, il est également crucial de s'intéresser au point de vue des étudiant·es afin de comprendre comment ces approches utopiques sont perçues et intégrées dans leur parcours. Nous allons donc changer de perspective : l'initiative de Christian Arnsperger, en particulier, constitue un exemple pertinent de la manière dont un cours peut offrir un espace de réflexion sur les utopies. Il est ainsi essentiel d'examiner comment les étudiant·es appréhendent ces démarches utopiques et dans quelle mesure elles leur permettent de repenser leur avenir ainsi que celui du vivant, en fournissant des ressources pour imaginer des alternatives aux futurs dominants.

Comment les dispositifs autour des approches par l'utopie sont-ils perçus par les étudiant·es de l'UNIL ?

Les résultats du questionnaire présenté ci-dessus et mené auprès de certain·es étudiant·es de l'UNIL révèlent une perception ambivalente des approches par l'utopie : elles sont à la fois perçues comme puissamment transformatrices, et regrettamment périphériques dans les cursus. Cette réception contradictoire souligne les tensions sous-jacentes à la tentative d'introduire des exercices de formes narratives alternatives – fondées sur l'affect, la fiction, la projection – dans un espace académique historiquement ancré dans la rationalité, l'objectivité et la preuve (Popper, 1959 ; Merton, 1973).

Une partie significative des répondant·es identifie les approches par l'utopie comme un outil de rupture : un espace permettant de penser autrement les futurs, de se reconnecter à ses émotions et de se projeter dans une action située. Cette fonction de « *réenchantement d'un imaginaire collectif* » (Entretien avec C. Pahlisch, 2024), loin d'être simplement esthétique, est décrite comme libératrice, essentielle même, dans le contexte des préoccupations générées par la crise écologique (Manceron & Roué, 2013). En cela, l'utopie agit comme un catalyseur de subjectivités critiques, rejoignant les analyses de Leconte et Passard (2021) sur la fonction politique du récit utopique, ainsi que les travaux de Wright (2013) sur les *real utopias*, que nous mentionnons en filigrane dans ce travail.

Or cette réception enthousiaste ne peut être dissociée des efforts entrepris, parfois de manière pionnière, par certain·es enseignant·es de l'UNIL pour intégrer ces approches dans leur pédagogie. Christian Arnsperger, Alice Bottarelli, ou encore les intervenant·es du festival *Les Écotopiales*, incarnent cette volonté de faire exister d'autres formes de savoirs à l'UNIL. Il ne s'agit pas simplement de parler d'utopies, mais d'en faire un outil méthodologique : propositions d'exercices d'écriture fictionnelle, conférences sur des scénarios alternatifs de société, dialogue entre sciences et arts. Ces pratiques, bien que minoritaires, viennent bousculer les formats traditionnels de l'enseignement universitaire, en réhabilitant des registres longtemps relégués – affectif, intuitif, relationnel.

Les étudiant·es interrogé·es dans ce travail ont manifesté une forte réceptivité à ces dispositifs. L'un des effets marquants décrits est celui d'un déplacement de posture : le récit utopique devient une manière de reconfigurer la « *relation à soi-même, puis l'ouverture de l'être au monde* » (Bazin, 2012, p.6). À travers la fiction, il devient possible de dépasser la posture d'observateur·rice distant·e pour redevenir acteur·e de futurs souhaitables. Cette dynamique rejoint les ambitions formulées par Hopkins (2019), qui voit dans l'utopie un moyen de relancer l'imagination comme moteur d'engagement.

Cependant, ces expériences, bien qu'appréciées, restent souvent perçues comme des exceptions : des parenthèses enchantées, précieuses mais isolées dans la trame générale des formations et cursus. Cette perception interroge profondément le rôle de l'Université : s'agit-il d'un lieu de reproduction des normes dominantes ou d'un espace d'expérimentation des possibles ? La dissonance entre l'intérêt manifeste des étudiant·es interrogé·es pour ces approches et leur faible intégration institutionnelle illustre une tension épistémologique et politique majeure. Comme l'ont montré Latour & Woolgar (1979), ou encore Shapin & Schaffer (1985), la production scientifique est une construction sociale, façonnée par des normes implicites qui conditionnent ce qui est reconnu comme savoir légitime. Ce constat rejoint aussi les critiques adressées à la dichotomie entre science et art, qui appauvrit notre capacité à percevoir le vivant dans sa complexité. Zhong Mengual et Morizot (2019) parlent à ce titre d'une crise de la sensibilité, appauvrissement de notre rapport sensoriel, émotionnel et symbolique au monde, que nous utilisons en toile de fond de ce travail. Les approches par l'utopie, en réintroduisant l'imaginaire dans le champ académique, propose un autre type de savoir : situé, incarné, potentiellement transformateur.

Les résultats de ce questionnaire, bien qu'exploratoire, montrent que les efforts des chercheur·es (ici Christian Arnsperger) pour ouvrir ces brèches dans les pratiques pédagogiques ne sont pas vains : ils peuvent avoir un effet tangible sur les imaginaires étudiantins. Or pour que ces pratiques puissent pleinement jouer leur rôle de levier de transformation, elles gagneraient à être soutenues de manière plus structurelle. Cela suppose une reconnaissance institutionnelle de la valeur épistémologique de l'imaginaire et une inscription plus large de ces approches dans les curricula.

En somme, l'UNIL émerge comme un laboratoire fertile – mais encore inégal – de ces expérimentations utopiques. L'intérêt qu'elles suscitent auprès des étudiant·es témoigne d'un besoin profond : celui de réconcilier savoirs scientifiques et perspectives d'avenir. Pour reprendre les mots de Colin Pahlisch, les récits utopiques permettent de « *rouvrir le temps* » (Pahlisch, 2022, p.29) – c'est-à-dire de réintroduire du possible là où le futur semblait muré. Il s'agit désormais de faire en sorte que ces récits ne soient plus à la marge, mais pleinement partie prenante d'une université engagée dans la fabrique de futurs désirables.

Le chapitre suivant poursuit l'analyse en examinant les limites de l'enquête menée ainsi que sa capacité à répondre à la problématique de départ : comment les approches par l'utopie prennent-elles corps au sein de l'Université de Lausanne, et dans quelle mesure peuvent-elles transformer

les cadres académiques, redéfinir les frontières entre science et création artistique, et ouvrir de nouveaux imaginaires ?

Apports de la recherche, limites et perspectives

Apports de la recherche dans le champ de la conservation de la biodiversité

Ce travail s'inscrit dans un champ de recherche encore émergent, à la croisée des sciences de la conservation de la biodiversité, de la narration spéculative et des études critiques sur les savoirs. Il propose d'analyser les discours, postures et usages des récits utopiques chez des acteur·es académiques. En quoi ce travail sur les imaginaires utopiques peut-il éclairer certains enjeux spécifiques à la conservation de la biodiversité ?

Historiquement, la conservation s'est institutionnalisée selon un modèle hérité du début du XXe siècle, centré sur la création d'aires protégées visant à mettre « la nature sous cloche », dans une logique de séparation stricte entre humains et milieux dits naturels (Büscher & Fletcher, 2020). Ce modèle, qualifié de *fortress conservation*, repose sur l'idée que la nature doit être isolée de l'influence humaine, et s'est d'abord manifesté dans les parcs nationaux nord-américains, emblématiques de cette vision dualiste – nous pouvons mentionner le parc Yellowstone, dont l'histoire de la création est passionnante mais qui ne peut être étayée ici. Ce paradigme a largement structuré ce que Büscher et Fletcher (2020) appellent la *mainstream conservation* : une conservation promue par les ONG internationales, fondée sur des alliances étroites avec les intérêts économiques dominants et ancrée dans les logiques du capitalisme globalisé. À partir des années 1990, sous l'influence des discours autour du développement durable, le modèle de conservation s'est transformé en intégrant des instruments de marché tels que l'écotourisme ou les crédits carbone, dans une tentative de concilier protection du vivant et développement économique. Ce tournant marque l'émergence de ce que plusieurs auteur·es nomment la *neoliberal conservation*, où la préservation de la biodiversité devient non seulement compatible avec les logiques néolibérales, mais également dépendante de sa capacité à générer une valeur économique. Büscher et Fletcher (2019) soulignent que cette tendance ne représente pas une dérive récente, mais une intensification d'un long lien structurel entre capitalisme et conservation de la biodiversité. La conservation devient ainsi un vecteur d'expansion du capital, en particulier dans sa forme financiarisée contemporaine.

Par ailleurs, cette évolution est loin d'être neutre : elle véhicule des imaginaires spécifiques, centrés sur une nature spectaculaire, intacte, à préserver comme patrimoine mondial. Selon plusieurs critiques, ces imaginaires participent à reproduire une vision du monde technocratique et gestionnaire, déconnectée des expériences vécues et des attachements sensibles au vivant (West et al., 2008). Ils tendent également à invisibiliser les savoirs autochtones et locaux, à exclure certaines populations de leurs territoires (Adams & Mulligan, 2003), ainsi qu'à perpétuer une approche universalisante et décontextualisée de la nature. Dans le contexte actuel d'érosion accélérée de la biodiversité, plusieurs travaux soulignent que cette approche semble atteindre ses limites, tant sur le plan de l'efficacité écologique que de l'adhésion sociale (Latour, 2021).

Face à ces controverses propres au champ de la conservation, de plus en plus de chercheur·es plaident aujourd'hui pour une transformation en profondeur des pratiques et des récits de conservation, en réponse aux impasses éthiques, écologiques et politiques identifiées par

Büscher et Fletcher (2020). C'est dans ce contexte qu'émerge le courant de la *convivial conservation*, qui plaide pour une approche de la conservation ancrée dans les pratiques quotidiennes ; dans la justice sociale, la cohabitation avec les non-humains, et le dépassement du dualisme nature/culture (Büscher & Fletcher, 2019 ; 2020). Ce courant critique à la fois l'inefficacité écologique des approches néolibérales et leur incapacité à susciter une mobilisation affective et culturelle à grande échelle. Il ouvre ainsi la voie à des formes alternatives de conservation, fondées sur la reconnaissance des attachements, des récits et des mondes vécus. Plutôt que de viser le « sauvetage » ou la privatisation de la nature, il propose une vision partagée du vivant, où la célébration des liens entre humains et non-humains occupe une place centrale.

Dans cette perspective, les récits utopiques peuvent jouer un rôle clé dans le renouvellement des pratiques de conservation. Non pas comme solutions toutes faites, mais comme dispositifs permettant d'explorer collectivement d'autres rapports au vivant, d'autres futurs désirables et d'autres façons de produire du savoir écologique. C'est par exemple le cas des récits autour du *buen vivir*, développés par Pablo Solón (2018), proposant une alternative aux récits du développement durable. En s'appuyant sur des cosmologies autochtones andines, le *buen vivir* défend une conception relationnelle du monde, où le bien-être ne repose pas sur l'accumulation de richesses mais sur l'harmonie avec l'ensemble du vivant.

	Vivir Bien / Buen Vivir	Développement durable
Visée	Vivre bien : harmonie, vie noble et digne	Vivre mieux
Conception de la nature	Communauté de vie	Ressource à exploiter Services à préserver, à valoriser
Temporalité	Une écologie du temps, valorisant le rapport entre le passé, le présent et le futur	Une projection dans l'avenir
Épistémologie	Un dialogue de savoirs intégrant le savoir traditionnel et le savoir collectivement construit dans l'expérience	Un savoir pragmatique Rôle prédominant des experts Valorisation du savoir scientifique et technologique
Éthique	Cosmocentrisme	Anthropocentrisme
Paradigme sociétal ⁷	Paradigme symbiosynergique (centré sur le réseau personne-groupe social-nature)	Paradigme industriel (centré sur la gestion des ressources et la maîtrise des risques)
Rôle la culture	Principe de pluralisme culturel La culture comme mode de rapport au monde	La culture comme filtre d'interprétation du développement durable, comme condition et contexte du développement durable
Projet politique	Écosocialisme, démocratie communautaire, où la nature est également « sujet de droit »	Néolibéralisme mondialisé Reconnaissance des droits de l'Homme et recours au droit international
Conception de l'éducation	Une éducation communautaire, inscrite dans la communauté de vie Une responsabilité collective pour favoriser un apprentissage du bien vivre ensemble – humains et autres vivants	Une éducation au service du développement durable Une rationalité pragmatique et économique autour du développement de compétences en résolution de problèmes et gestion des ressources

Tableau 9: Caractéristiques contrastées des propositions cosmopolitiques du bien/buen vivir et du développement durable. Selon Bertrand et Valois (1992)

Cette approche est particulièrement intéressante dans le domaine de la conservation de la biodiversité car elle déplace les fondements mêmes sur lesquels reposent les politiques de protection : le *buen vivir* valorise des formes d'interdépendance, de soin et de réciprocité avec les milieux vivants. Cela remet ainsi en cause la vision utilitariste ou techniciste de la biodiversité comme capital naturel, au profit d'une approche ancrée dans des relations vécues et sensibles. En témoigne le tableau ci-contre, comparant l'approche *buen vivir* et celle portée par le développement durable.

Ces enjeux trouvent un écho dans les apports de la psychologie de la conservation, discipline qui étudie les relations réciproques entre humains et vivant dans le but de favoriser des comportements de protection (Clayton & Myers, 2009 ; Saunders, 2003). Ce champ souligne l'importance des dimensions émotionnelles, symboliques et langagières dans notre lien au vivant. Comme le rappelle Saunders (2003), nous protégeons ce que nous aimons – or, la construction de cet attachement repose sur la qualité de nos expériences sensibles avec le vivant, mais aussi sur notre capacité à le nommer, le célébrer, le défendre. Cette capacité est aujourd'hui fragilisée par l'extinction de l'expérience (Pyle, 1993 ; Soga & Gaston, 2016), soit la perte progressive des contacts directs avec les milieux vivants, notamment chez les jeunes générations. Cette déconnexion engendre un cycle de désaffection : moins de contact, moins d'émotions positives, moins d'engagement.

Dans ce contexte, les récits utopiques apparaissent comme des dispositifs puissants de reconnexion symbolique. En donnant à voir d'autres rapports au monde et d'autres futurs désirables, ils peuvent contribuer à revaloriser des formes de lien marginalisées (comme les émotions et les récits personnels) dans les dispositifs dominants de conservation. Par leur puissance narrative, ils proposent une grammaire renouvelée du vivant, capable de susciter l'empathie, l'identification et le désir d'agir.

Par *nouveaux imaginaires pour la conservation*, nous entendons donc un déplacement des représentations dominantes vers des visions du monde plus relationnelles, sensibles, pluralistes et situées. Ces imaginaires permettent d'envisager la biodiversité non plus comme un stock de ressources à gérer, mais comme un tissu d'interdépendances auquel nous appartenons. Ils réhabilitent la dimension affective, éthique et culturelle de notre lien au vivant, en nourrissant une éthique de la cohabitation et du soin.

Ces approches résonnent avec plusieurs débats actuels dans le champ de la conservation : d'une part, la reconnaissance de la diversité des valeurs associées à la nature – instrumentales, intrinsèques, mais aussi relationnelles – telle que défendue par Chan et al. (2016) ; d'autre part, la remise en question d'un modèle unique de conservation fondé sur la séparation et la maîtrise. En intégrant des récits situés et porteurs de sens, les utopies écologiques peuvent offrir une réponse au déficit d'imagination qui freine la transformation des politiques environnementales (Milkoreit, 2017). Elles peuvent aussi renforcer les approches participatives en valorisant les récits vécus des communautés locales, rejoignant ainsi les propositions de la conservation bioculturelle ou communautaire (Sterling et al., 2017).

En rendant pensables des formes de cohabitation radicalement autres, les récits utopiques contribuent ainsi à renouveler les modalités de lien au vivant (Ives et al., 2020 ; Frank et al., 2024). Berkes et Folke (1998), dans leurs travaux sur les systèmes socio-écologiques résilients, insistaient déjà sur le rôle crucial des connaissances locales et des représentations culturelles dans la capacité d'adaptation des sociétés. Ces apports montrent que la conservation ne peut se limiter à des approches technocratiques, quantitatives ou dépolitisées : elle doit aussi se penser comme un engagement incarné, éthique et symbolique envers les formes de vie.

À ce titre, étudier la place des imaginaires utopiques participe à une réorientation en profondeur du champ de la conservation. En contribuant à dépasser les impasses du paradigme dominant, de nouveaux imaginaires peuvent favoriser l'expression de visions situées et sensibles, ancrées dans les contextes de vie. Par leur pouvoir mobilisateur, ils stimulent la créativité sociale et politique face aux défis écologiques contemporains. En cela, ils s'inscrivent dans un mouvement plus large de réappropriation des futurs par la narration, en résonance avec les recherches sur les *real utopias* (Wright, 2010), le *plurivers* (Escobar, 2018) ou encore les récits transformateurs que Moore et Milkoreit (2020) définissent comme les histoires que nous racontons et qui influencent notre capacité collective à affronter les crises systémiques.

La contribution spécifique de ce mémoire est de proposer un regard situé, centré sur des initiatives portées par les chercheur·es de l'Université de Lausanne, mêlant fiction, production de savoirs et engagement écologique. En cela, il s'inscrit dans un mouvement plus large de réappropriation des futurs par la narration.

Capacité de la recherche à répondre à la problématique centrale

Ce travail a permis d'apporter des éléments de réponse solides à la problématique posée, en documentant la manière dont certaines approches par l'utopie prennent forme au sein de l'Université de Lausanne, et en mettant en lumière les efforts déployés par des chercheur·es et auteur·es pour renouveler les rapports entre science, création sensible et engagement écologique. Les entretiens réalisés montrent que ces démarches se manifestent à travers des ateliers, des enseignements, des initiatives artistiques et des prises de position critiques, qui visent à transformer les imaginaires autour du vivant et à questionner les normes de production du savoir.

Toutefois, si la recherche éclaire bien les motivations, les trajectoires et les intentions des acteur·es impliqué·es, elle ne permet pas de mesurer pleinement l'impact structurel de ces pratiques sur l'institution universitaire. En ce sens, elle répond partiellement à la problématique : elle analyse avec finesse comment ces approches émergent et se vivent au quotidien, mais ne peut évaluer avec certitude leur capacité à reconfigurer les cadres académiques sur le long terme. Elle en révèle néanmoins le potentiel critique, les lignes de tension, et les promesses pour une recherche plus ouverte, incarnée et créative.

Voyons ci-dessous les limites nous empêchant de répondre pleinement à la problématique.

Limites méthodologiques et axes d'amélioration

L'analyse du Théâtre des futurs possibles

Parmi les terrains explorés, le *Théâtre des futurs possibles* représente une initiative mêlant narration, mise en scène et imaginaire écologique. Cependant, cette dimension du terrain n'a été qu'effleurée au cours du travail. Il aurait été pertinent d'approfondir ce programme en particulier, d'en étudier les textes ou la réception. Une analyse détaillée de la structure narrative, des rôles attribués au public, ou des thèmes récurrents aurait permis de mieux comprendre les mécanismes mobilisés pour engager l'imaginaire collectif.

Cette limite tient en partie à un choix méthodologique : privilégier la diversité des voix et des approches plutôt qu'une étude de cas approfondie. Néanmoins, cette dimension pourrait faire l'objet d'un développement ultérieur, notamment dans le cadre d'un projet de recherche, nous rementionnerons cette idée ici-bas.

L'absence d'un point de vue institutionnel

L'un des objectifs initiaux était d'interroger les rapports entre récits utopiques et institutions académiques. À cet égard, l'impossibilité d'obtenir un entretien avec un·e représentant·e de l'université (par exemple du rectorat ou de la Direction de l'UNIL) constitue une limite importante. Cela ne permet pas de saisir les logiques de soutien, d'appropriation ou de marginalisation de ces initiatives dans le contexte institutionnel.

Cependant, cette absence peut être lue comme un résultat en soi. Elle révèle potentiellement une forme de distance institutionnelle face à des pratiques interdisciplinaires ou difficiles à évaluer selon les critères classiques de la production scientifique. En essayant par exemple de contacter le décanat de la faculté des Géosciences pour un entretien, je me suis heurtée à une personne qui ne se sentait pas capable de répondre à ma demande : « *L'approche plutôt littéraire qui est la vôtre ne touche qu'assez peu notre Faculté, comme vous vous en doutez un peu sans doute* ». Cette réaction souligne la difficulté institutionnelle à reconnaître des démarches qui sortent des cadres disciplinaires classiques.

Un besoin de temps, de moyens et de croisements

Ce travail s'est construit dans un cadre contraint, avec des ressources et un temps limités. Il ouvre des pistes, mais appelle à un approfondissement : étudier la réception des récits, suivre les trajectoires sur le long terme, intégrer d'autres disciplines (notamment la pédagogie, la philosophie, la sociologie des sciences), ou élargir la comparaison à d'autres contextes culturels. Il montre surtout la nécessité de continuer à documenter, soutenir et légitimer les approches utopiques dans la recherche environnementale – non pas comme un supplément d'âme, mais comme des dispositifs critiques et transformateurs.

Dimensions inattendues de la recherche

Comme souvent dans les recherches qualitatives, le processus ne s'est pas déroulé selon une trajectoire linéaire. Plusieurs dimensions, initialement périphériques, se sont révélées centrales. C'est le cas du militantisme, qui a traversé de nombreux entretiens et s'est avéré indissociable de l'engagement dans les récits utopiques. Pour plusieurs chercheur·es, les récits ne sont pas seulement des objets académiques : ils prolongent ou transforment une implication militante, en proposant des formes de résistance narrative.

Sur un autre plan, l'entretien avec Marc Atallah a marqué un tournant important dans mon cheminement. Jusqu'alors, j'étais animée par la conviction que les récits utopiques constituaient une réponse essentielle aux discours d'effondrement, et qu'il fallait activement les promouvoir pour réouvrir l'imaginaire écologique. Sa position – qui défend justement la nécessité des récits

dystopiques comme outils critiques pour rendre visibles les dérèglements du présent – est venue heurter cette certitude. Elle m’a obligée à nuancer mon approche, à reconnaître que les dystopies ne sont pas toujours paralysantes, mais peuvent au contraire éveiller, déranger, et ouvrir un espace de conscience. Ce moment – comme d’autres dans cette recherche – illustre à quel point les rencontres peuvent déplacer les hypothèses de départ, ouvrir des pistes imprévues, et nourrir une pensée vivante. Cela a remis en question mes certitudes, mais au lieu de les affaiblir, cela a affiné ma réflexion : j’ai compris que les approches par l’utopie ne peuvent se passer d’un regard critique. Plutôt que de remettre en cause mon positionnement, cette divergence l’a complexifié en m’amenant à reconnaître que les récits dystopiques jouent un rôle complémentaire aux utopies, en articulant des formes de vigilance critique avec des aspirations à d’autres possibles.

Cette imprévisibilité n’est pas un défaut, mais une richesse. Elle témoigne de la nature exploratoire, heuristique et ouverte de la démarche. La recherche, elle aussi, peut être pensée comme un récit utopique : elle imagine des ponts entre des mondes, elle prend le risque de l’inattendu, elle fabrique du possible.

Perspectives

Plusieurs pistes de recherche que je tâche d’énumérer ici pourraient prolonger ce travail :

Étudier la réception de ces récits par les publics

La recherche s’est concentrée sur les trajectoires et intentions des chercheur·es, mais l’impact réel de ces récits sur les étudiant·es ou collègues reste peu documenté. Une suite logique serait d’approfondir l’analyse de leur réception : comment sont-ils perçus, appropriés, ou mis à distance par les publics visés ? Une étude longitudinale, ou des entretiens avec des participant·es d’ateliers d’écriture, permettrait d’évaluer leur potentiel transformateur.

Mieux comprendre la place des récits dans l’institution

Nous l’avons vu dans les limites, l’absence d’acteur·es institutionnel·les dans les entretiens limite la compréhension des dynamiques de légitimation ou de marginalisation. Or, pour évaluer la capacité des récits utopiques à transformer les cadres académiques, il serait pertinent d’interroger les représentations internes : quelles formes de reconnaissance ? Quels freins ? Quels soutiens ? Cette perspective appelle une étude ciblée sur les rapports entre création, évaluation académique et gouvernance universitaire.

Approfondir l’analyse des dispositifs narratifs existants

Le Théâtre des futurs possibles, les *Écotopiales*, ou encore certains cours à l’UNIL constituent des terrains fertiles. Une analyse fine de ces dispositifs (architecture narrative, posture pédagogique, réception) permettrait de mieux comprendre comment les récits prennent corps dans des formats concrets.

Intégrer ces démarches dans les formations

Enfin, il serait intéressant d'explorer comment les approches par l'utopie peuvent s'intégrer durablement dans les cursus de formation scientifique et ailleurs, non seulement comme objets d'étude, mais comme outils pédagogiques. Cela pourrait passer par l'analyse de modules expérimentaux, l'observation d'ateliers ou de dispositifs d'enseignement transversaux, ou encore l'étude des résistances rencontrées au sein des facultés. La question de la formation des enseignant·es et des ressources nécessaires pour soutenir ces initiatives mériterait également d'être creusée.

Ces perspectives répondent à un double enjeu : documenter plus finement les pratiques existantes, mais aussi contribuer à leur consolidation et à leur reconnaissance dans les champs académiques et scientifiques. Plus qu'un objet de recherche, l'utopie apparaît ici comme une méthode, un langage, et un geste politique pour réouvrir les horizons du pensable dans une période de crise systémique.

Plus largement, il s'agirait de continuer à tisser des liens entre art, science et engagement, en considérant les récits utopiques non comme des fictions hors-sols, mais comme des forces agissantes, enracinées dans des luttes, des affects et des communautés. Ce mémoire est une modeste contribution à cette fabrique des futurs.

Conclusion

Ce mémoire s'est attaché à interroger la place des approches par l'utopie dans la production de savoirs scientifiques à l'Université de Lausanne, en explorant les tensions, les dynamiques et les possibilités qu'ils ouvrent pour réimaginer nos rapports au vivant et à la recherche académique. Partant d'un intérêt personnel nourri par une expérience pédagogique transformatrice, cette recherche a articulé une réflexion critique autour d'un questionnement central : comment les approches par l'utopie prennent-elles forme au sein du milieu académique, et dans quelle mesure peuvent-elles renouveler les imaginaires, redéfinir les frontières entre pratiques scientifiques et artistiques, et influencer les pratiques de conservation de la biodiversité ?

En croisant entretiens qualitatifs, questionnaire étudiant et revue de littérature, ce travail a permis de mettre en lumière une diversité de trajectoires, de motivations et de pratiques à l'intersection du militantisme, de la création artistique et de la recherche. Les résultats montrent que plusieurs chercheur·es de l'UNIL mobilisent les récits utopiques comme leviers critiques et prospectifs, capables de rouvrir l'espace des possibles dans un contexte souvent perçu comme figé par la crise écologique. Qu'il s'agisse d'ateliers d'écriture, de cours universitaires ou du festival *Les Écotopiales*, ces initiatives témoignent d'une volonté de réarticuler les savoirs scientifiques avec une approche plus sensible, située et engageante.

Ces pratiques s'inscrivent dans un contexte académique marqué par des résistances structurelles : hiérarchies disciplinaires, contraintes d'évaluation, logique de productivité et normes de neutralité. Si les approches utopiques rencontrent un certain engouement, notamment chez les étudiant·es, elles demeurent encore marginales et peu institutionnalisées. Cette recherche révèle ainsi une tension féconde mais non résolue entre l'aspiration à des savoirs transformatifs et les cadres normatifs de la recherche académique. Le travail montre également que l'adhésion à ces approches ne fait pas l'unanimité : si certain·es interlocuteur·ices valorisent la puissance de transformation des récits utopiques, d'autres – je pense ici à Marc Attalah – soulignent l'importance des récits dystopiques pour alerter sur l'état de notre monde. L'enjeu n'est pas de les opposer, mais d'en reconnaître la complémentarité potentielle.

Les apports de cette recherche sont multiples. Sur le plan théorique, elle s'inscrit dans un courant émergent qui questionne les formes de légitimité épistémologique, en mettant en évidence le rôle des imaginaires dans la fabrique du savoir. Elle contribue également aux débats sur la conservation de la biodiversité, en montrant que les récits utopiques peuvent enrichir ce champ par des visions plus relationnelles, inclusives et affectives de notre rapport au vivant, dans la lignée de la conservation conviviale, proposée il y a quelques années par Büscher & Fletcher. En intégrant des éléments issus de la psychologie environnementale, des études critiques sur la science et de l'anthropologie de la conservation, ce travail invite à repenser les modalités de sensibilisation, d'engagement et de transformation dans les pratiques de recherche et de communication scientifique.

Sur le plan méthodologique, l'approche qualitative adoptée a permis une exploration en profondeur des expériences et représentations des personnes interrogées. Le choix d'une grille d'analyse par oppositions a favorisé l'identification de tensions structurantes dans les discours. Toutefois, certaines limites doivent être reconnues, comme l'absence d'un point de vue institutionnel, restreignant la portée de l'analyse sur les dynamiques de légitimation internes à l'université.

Enfin, ce travail ouvre plusieurs perspectives de recherche. Il serait pertinent d'examiner plus finement les conditions d'émergence, de diffusion et de pérennisation des récits utopiques dans d'autres institutions académiques ou dans des contextes non occidentaux, notamment en lien avec des cosmologies autochtones ou des mouvements de justice environnementale. De même, une enquête longitudinale sur les effets des approches pédagogiques utopiques auprès des étudiant·es permettrait de mieux évaluer leur portée transformatrice à long terme. Sur un plan plus pratique, ces réflexions pourraient nourrir des propositions pour une politique universitaire plus favorable à la pluralité épistémologique, au dialogue transdisciplinaire et à la reconnaissance des récits utopiques comme formes légitimes de connaissance.

En somme, ce mémoire défend l'idée que les récits utopiques ne sont ni de simples échappatoires littéraires, ni de naïves projections idéales, mais bien des outils critiques et créatifs qui permettent d'élargir notre horizon d'action. Ils offrent des prises sensibles, politiques et pédagogiques pour penser des avenir plus habitables, réinventer les formes de savoirs, et renouveler notre engagement collectif envers le vivant. En rendant visibles ces expérimentations à l'interface entre science et création, ce travail espère contribuer, modestement, à faire exister ces futurs en germe, et à renforcer leur légitimité dans le champ académique.

Rédiger ce mémoire a été, au-delà d'un exercice académique, une expérience profondément transformatrice. Il m'a permis de mieux comprendre les tensions, les espoirs et les lignes de fuite qui traversent le monde universitaire au sein duquel je navigue depuis six ans, mais aussi d'y repérer des poches de résistance et de création qui méritent d'être soutenues. Ce travail est né d'une interrogation personnelle sur la possibilité d'un lien entre engagement écologique et production de savoirs. Il se termine avec la conviction que cette articulation est non seulement possible, mais nécessaire, si l'on souhaite bâtir des institutions plus vivantes, ouvertes à la diversité des expériences et des récits.

Travailler sur la diffusion des récits utopiques m'a également permis de réconcilier ma propre sensibilité – littéraire, politique, affective – avec une démarche de recherche rigoureuse, et d'explorer un chemin où pensée critique et imagination ne s'excluent pas, mais se renforcent mutuellement. Ce mémoire ne prétend pas ouvrir ou clore le débat, mais y prendre part. J'espère que d'autres voix, d'autres récits, viendront à leur tour enrichir cette exploration collective de futurs possibles.

Bibliographie

- Adams, W. M., & Mulligan, M. (Eds.). (2003). *Decolonizing nature: Strategies for conservation in a post-colonial era*. Earthscan.
- Audi, R. (Ed.). (2015). *The Cambridge Dictionary of Philosophy*. Cambridge University Press.
- Barthélémy, L. (2012). Logique utopique et imaginaire environnemental. *TRANS- Revue de littérature générale et comparée*, 14, Article 14. <https://doi.org/10.4000/trans.563>
- Bazin, L. (2012). Mondes possibles, lendemains qui chantent ? Projections utopiques dans la littérature de jeunesse contemporaine. *TRANS-*, 14. <https://doi.org/10.4000/trans.567>
- Beaud, S., & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*. La Découverte.
- Berkes, F., & Folke, C. (1998). *Linking social and ecological systems: Management practices and social mechanisms for building resilience*. Cambridge University Press.
- Buchanan, G. M., Chapple, B., Berryman, A. J., Crockford, N., Jansen, J. J. F. J., & Bond, A. L. (2024). Global extinction of Slender-billed Curlew (*Numenius tenuirostris*). *Ibis*. <https://doi.org/10.1111/ibi.13368>
- Büscher, B., & Fletcher, R. (2019). Towards Convivial Conservation. *Conservation & Society*, 17(3), 283-296. JSTOR.
- Büscher, B., & Fletcher, R. (2020). *The Conservation Revolution: Radical Ideas for Saving Nature Beyond the Anthropocene*. Verso Books.
- Capdevila, N. (1998). Thomas More et l'utopie. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2, 205-218.
- Centre de compétences en durabilité (CCD)—UNIL. (s. d.). Consulté 28 janvier 2025, à l'adresse <https://www.unil.ch/unil/fr/home/menuintst/universite/organisation-universite/unites-et-services/centre-de-competence-en-durabilite.html>
- Chan, K., Balvanera, P., Benessaiah, K., Chapman, M., Diaz, S., Gómez-Baggethun, E., Gould, R., Hannahs, N., Jax, K., Klain, S., Luck, G., Martín-López, B., Muraca, B., Norton, B., Ott, K., Pascual, U., Satterfield, T., Tadaki, M., Taggart, J., & Turner, N. (2016). Why Protect Nature ? Rethinking Values and the Environment. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 113, 1462-1465. <https://doi.org/10.1073/pnas.1525002113>
- Clayton, S. (2003). Environmental Identity: a conceptual and an operational definition. In: Clayton S, Opatow S (eds) *Identity and the natural environment: The psychological significance of nature*. Massachusetts Institute of Technology Press, Cambridge, 45–66.
- Clayton, S., & Myers, G. (2009). *Conservation psychology: Understanding and promoting human care for nature*. Wiley-Blackwell.

- Cottin-Marx, S., Flipo, F., & Lagneau, A. (2013). La transition, une utopie concrète ? *Mouvements*, 75(3), 7-12. <https://doi.org/10.3917/mouv.075.0007>
- Creswell, J. W., & Poth, C. N. (2016). *Qualitative inquiry and research design: Choosing among five approaches*. Sage publications.
- Cumming, G. (2012). *Understanding The New Statistics: Effect Sizes, Confidence Intervals, and Meta-Analysis*. Routledge.
- De Bouver, É. (2016). *Éléments pour une vision plurielle de l'engagement politique : le militantisme existentiel*. *Agora débats/jeunesses*, 73(2), 91–104.
- Deléage, J.-P. (2008). Utopies et dystopies écologiques. *Écologie & politique*, 37(3), 33-43. <https://doi.org/10.3917/ecopo.037.0033>
- de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain : Sur la production des données en anthropologie. *Enquête*, 1, 71-109. <https://doi.org/10.4000/enquete.263>
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. (2e éd.). Gallimard. <https://doi.org/10.3917/gall.desco.2015.01>
- Direction de l'UNIL Service Unicom. (2022). *Préparer demain : 2021-2026. Plan d'intentions de la Direction de l'Université de Lausanne*, 1-81. Université de Lausanne.
- Dupont, J.-C. (2022). Qu'est-ce que la biologie spéculative ? *Arts et sciences*, 6(Special). <https://doi.org/10.21494/ISTE.OP.2022.0790>
- Escobar, A. (2018). *Designs for the pluriverse: Radical interdependence, autonomy, and the making of worlds*. Duke University Press.
- Fisher, R. A. (1935). *The Design of Experiments*. Oliver and Boyd.
- Frank, P., Wagemann, J., Grund, J., & Parodi, O. (2024). Directing personal sustainability science toward subjective experience : Conceptual, methodological, and normative cornerstones for a first-person inquiry into inner worlds. *Sustainability Science*, 19(2), 555-574. <https://doi.org/10.1007/s11625-023-01442-w>
- Flichy, P. (2001). La place de l'imaginaire dans l'action technique Le cas de l'internet. *Réseaux*, 109(5), 52-73.
- Frund, B., & Niwa, N. (2024). *CAP 2037—L'UNIL et la transition écologique*, 1-33.
- Giere, R. N. (2006). *Scientific Perspectivism*. University of Chicago Press.
- Gillam, W. J. (2023). A Solarpunk Manifesto: Turning Imaginary into Reality. *Philosophies*, 8(4), 73. <https://doi.org/10.3390/philosophies8040073>
- Guidée, R., & Engélibert, J.-P. (2015). Actualité de l'utopie. *La Licorne - Revue de langue et de littérature française*, 114, 7-21.

- Hanson, N. R. (1958). *Patterns of Discovery: An Inquiry into the Conceptual Foundations of Science*. Cambridge University Press.
- Haraway, D. (1988). Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575–599. <https://doi.org/10.2307/3178066>
- Haraway, D. (2016). *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*. Duke University Press.
- Harding, S. (1991). *Whose Science? Whose Knowledge? Thinking From Women's Lives*. Cornell University.
- Hoffmann, M. (2022). *Atelier d'écriture—Dire la chose ! L'auditoire*.
- Hopkins, R. (2019). *From what is to what if: Unleashing the power of imagination to create the future we want*. Chelsea Green Publishing.
- Ioannidis, J. P. A. (2005). Why Most Published Research Findings Are False. *PLoS Medicine*, 2(8), e124.
- IUCN. (2025). *The IUCN Red List of Threatened Species*. IUCN Red List of Threatened Species. <https://www.iucnredlist.org/en>
- Ives, C. D., Freeth, R., & Fischer, J. (2020). Inside-out sustainability : The neglect of inner worlds. *Ambio*, 49(1), 208-217. <https://doi.org/10.1007/s13280-019-01187-w>
- Jasanoff, S., & Kim, S.-H. (2015). *Dreamscapes of Modernity: Sociotechnical Imaginaries and the Fabrication of Power*. Chicago, IL: University of Chicago Press.
- Klein, J. T. (2010). A Taxonomy of Interdisciplinarity. In: R. Frodeman, J. T. Klein, & C. Mitcham (Eds.), *The Oxford Handbook of Interdisciplinarity* (pp. 15-30). Oxford: Oxford University Press.
- Kouvouama, A. (2022). Les figures narratives et descriptives de l'utopie : Entre nature et communauté / société : *Diogène*, n° 273-274(1), 53-63. <https://doi.org/10.3917/dio.273.0053>
- Kuon, P. (2015). Brève histoire de l'utopie littéraire. In P. Kuon & G. Peylet (Éds.), *L'utopie entre eutopie et dystopie* (p. 11-29). Presses Universitaires de Bordeaux. <https://doi.org/10.4000/books.pub.17181>
- Lacore-Martin, E. (2008). L'utopie de Thomas More à Rabelais : Sources antiques et réécritures. *Kentron*, 24, 123-148. <https://doi.org/10.4000/kentron.1644>
- Latour, B. (2021). *Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*. La Découverte.
- Latour, B. (1999). *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. La Découverte.
- Latour, B., & Woolgar, S. (1979). *La Vie de laboratoire : la Production des faits scientifiques*. La Découverte.

- Leconte, C., & Passard, C. (2021). Avant-propos : Retour vers le futur ? La dystopie aujourd'hui. *Quaderni*, 102, 13-24. <https://doi.org/10.4000/quaderni.1847>
- Levitas, R. (2013). *Utopia as method: The imaginary reconstitution of society*. Palgrave Macmillan.
- Linder, F., Spear, J., Nowotny, H., Scott, P., & Gibbons, M. (2003). Re-Thinking Science : Knowledge and the Public in an Age of Uncertainty. *Contemporary Sociology*, 32(2), 255-257. <https://doi.org/10.2307/3089636>
- Manceron, V., & Roué, M. (2013). L'imaginaire écologique. *Terrain*, 60, 4-19. <https://doi.org/10.4000/terrain.15032>
- Margaret Thatcher Foundation. (s. d.). *Speech to Conservative Women's Conference*. Consulté 24 janvier 2025, à l'adresse <https://www.margaretthatcher.org/document/104368>
- Mazzer, H. (2021). Baptiste Morizot, Raviver les braises du vivant. Un front commun : Arles, Actes Sud/Wildproject, 2020, 208 pages. *Questions de communication*, 39, 483-486. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26102>
- Merton, R. K. (1973). *The Sociology of Science: Theoretical and Empirical Investigations*. University of Chicago Press.
- Milkoreit, M. (2017). Imaginary politics : Climate change and making the future. *Elementa: Science of the Anthropocene*, 5, 62. <https://doi.org/10.1525/elementa.249>
- Moore, M.-L., & Milkoreit, M. (2020). Imagination and transformations to sustainable and just futures. *Elementa: Science of the Anthropocene*, 8(1), 081. <https://doi.org/10.1525/elementa.2020.081>
- Möschler, J. (2022). *Ciao l'Unil, bonjour l'écologie*. L'auditoire. <https://l'auditoire.ch/2022/11/14/ciao-lunil-bonjour-lecologie/>
- Office fédéral de l'environnement OFEV. (2023). *Biodiversité en Suisse – Etat et évolution*.
- Ouassak, F. (2023). *Pour une écologie pirate : Et nous serons libres*. La Découverte.
- Pahlisch, C. (2022). *Nos fictions d'apocalypse sont-elles durables ?* <https://doi.org/10.5281/ZENODO.7123362>
- Popper, K. R. (1959). *The Logic of Scientific Discovery*. Hutchinson.
- Prévo, A.-C., Clayton, S., & Mathevet, R. (2018). The relationship of childhood upbringing and university degree program to environmental identity: Experience in nature matters. *Environmental Education Research*, 24(2), 263-279. <https://doi.org/10.1080/13504622.2016.1249456>
- Pyle, R. M. (1993). *The thunder tree: Lessons from an urban wildland*. Houghton Mifflin.

- Raymond, C. M., Kenter, J. O., Knapp, S., & Cohen, P. (2013). *The role of culture in ecosystem-based management: A framework for cross-disciplinary analysis*. *Journal of Environmental Management*, 129, 169-179. <https://doi.org/10.1016/j.jenvman.2013.07.016>
- Richardson, K., Steffen, W., Lucht, W., Bendtsen, J., Cornell, S. E., Donges, J. F., Drüke, M., Fetzer, I., Bala, G., Bloh, W. von, Feulner, G., Fiedler, S., Gerten, D., Gleeson, T., Hofmann, M., Huiskamp, W., Kummu, M., Mohan, C., Nogués-Bravo, D., ... Rockström, J. (2023). Earth beyond six of nine planetary boundaries. *Science Advances*, 9(37), eadh2458. <https://doi.org/10.1126/sciadv.adh2458>
- RTS (Radio Télévision Suisse). (2000, 25 mai). *Les verts avant Les Verts : les débuts de l'écologie politique en Suisse*. RTS Archives. <https://www.rts.ch/archives/grands-formats/14044532-les-verts-avant-les-verts-les-debuts-de-lecologie-politique-en-suisse.html>
- Saldaña, J. (2014). Coding and Analysis Strategies. In P. Leavy (Éd.), *The Oxford Handbook of Qualitative Research* (p. 580-598). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199811755.013.001>
- Santos, B. de S. (2007). *L'écologie des savoirs*. In Boaventura de Sousa Santos (Ed.), *La sociologie de l'émancipation : Pour une écologie des savoirs* (pp. 17–71). Paris : Éditions des Lisières.
- Saunders, C. D. (2003). The emerging field of conservation psychology. *Human Ecology Review*, 10(2), 137–149.
- Séville, A. (2017). From 'one right way' to 'one ruinous way'? Discursive shifts in 'There is no alternative'. *European Political Science Review*, 9(3), 449-470. <https://doi.org/10.1017/S1755773916000035>
- Shapin, S., & Schaffer, S. (1985). *Leviathan and the Air-Pump: Hobbes, Boyle, and the Experimental Life*. Princeton University Press.
- Soga, M., & Gaston, K. J. (2016). Extinction of experience : The loss of human–nature interactions. *Frontiers in Ecology and the Environment*, 14(2), 94-101. <https://doi.org/10.1002/fee.1225>
- Solón, P., Traduit de l'espagnol par Merckaert, J. (2018). Le « buen vivir », une autre vision du monde. *Revue Projet*, 362(1), 66-72. <https://doi.org/10.3917/pro.362.0066>.
- Staquet, A. (2016, septembre 5). *Utopie et formation de l'imagination politique*. Politique. <https://www.revuepolitique.be/utopie-et-formation-de-limagination-politique/>
- Sterling, E. J., Filardi, C., Toomey, A., Sigouin, A., Betley, E., Gazit, N., Newell, J., Albert, S., Alvira, D., Bergamini, N., Blair, M., Boseto, D., Burrows, K., Bynum, N., Caillon, S., Caselle, J. E., Claudet, J., Cullman, G., Dacks, R., ... Jupiter, S. D. (2017). Biocultural

- approaches to well-being and sustainability indicators across scales. *Nature Ecology & Evolution*, 1(12), 1798-1806. <https://doi.org/10.1038/s41559-017-0349-6>
- Théâtre des futurs possibles*. (s. d.). Théâtre Vidy-Lausanne. Consulté le 28 janvier 2025, à l'adresse <https://vidy.ch/fr/evenement/theatre-des-futurs-possibles-2/localhost:3000https://admin.vidy.ch/fr/evenement/theatre-des-futurs-possibles-2/>
- UNIL. (2025). *Écotopiales – Festival des imaginaires écologiques*. <https://wp.unil.ch/ecotopiales/>
- UNIL. (s. d.). *Fiche de cours : Durabilité et modes de vie*. Consulté le 29 janvier 2025, à l'adresse https://applicationspub.unil.ch/interpub/noauth/php/Ud/agendaType.php?v_ueid=258&v_sem_posselected=169&v_langue=fr&v_isinterne=&v_etapeid1=36244
- Vivas Bastidas, J., Akchurin, M., Garbarski, D., & Doherty, D. (2023). How Local Perceptions Contribute to Urban Environmental Activism : Evidence from the Chicago Metropolitan Area. *Sociological Quarterly*, 65. <https://doi.org/10.1080/00380253.2023.2250394>
- West, P., Igoe, J., & Brockington, D. (2008). Parks and Peoples : The Social Impact of Protected Areas. *Annual Review of Anthropology*, 35. <https://doi.org/10.1146/annurev.anthro.35.081705.123308>
- Wieviorka, M. (2000). L'utopie comme réenchantement de la politique. *Revue des Deux Mondes*, 55-62.
- Zhong Mengual, E., & Morizot, B. (2019). L'illisibilité du paysage : Enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité. *Nouvelle revue d'esthétique*, n° 22(2), 87-96. <https://doi.org/10.3917/nre.022.0087>
- Ziman, J. (2000). *Real Science: What It Is, and What It Means*. Cambridge University Press.
- Wright, E. O. (2011). Real Utopias. *Contexts*, 10(2), 36-42. <https://doi.org/10.1177/1536504211408884>
- Wright, E. O. (2013). Real Utopias. *Politics & Society*, 41(2), 167-169. <https://doi.org/10.1177/0032329213483104>

Annexes

Annexe 1 : exemple grille d'entretien, ici avec Colin Pahlisch.

Entretien avec Colin Pahlisch - 2 décembre 2024

chargé de projet au Centre de compétences en durabilité (CCD) et à l'Observatoire des Récits et Imaginaires de l'Anthropocène (ORIA) – UNIL

Présentation du travail

Mémoire en Conservation de la biodiversité à l'Université de Neuchâtel.

Thématique

Écriture autour de la crise climatique et sociale, approches par l'utopie, imaginaires collectifs, ateliers littéraires, production de savoir scientifique.

Objectifs

Les buts de ce travail sont les suivants :

1. Étudier l'impact des approches utopiques sur la production scientifique : comprendre leurs imbrications avec les sciences.
2. Analyser les tensions et les limites des approches utopiques : explorer les dynamiques entre art et science et les obstacles institutionnels freinant leur portée.
3. Examiner le rôle de l'Université de Lausanne : mettre en lumière comment différents acteurs mobilisent les récits utopiques pour repenser nos relations au Vivant.

Remarques préliminaires

- Demander accord pour enregistrement de l'entretien
- Demander si un besoin d'anonymat apparaît



Thème	Question	Notes
Portrait de l'interlocuteur	<p>1. Pouvez-vous me parler de votre parcours et de votre expérience universitaire ?</p> <p>2. Quels sont vos actuelles fonctions au sein de l'UNIL (ou ailleurs) ?</p> <p>3. Dans quel environnement avez-vous grandi et comment décririez-vous votre rapport au Vivant ? Quelle place occupe l'environnement dans votre vie actuelle ?</p>	
Observatoire des Récits et Imaginaires de l'Anthropocène	<p>4. Quand avez-vous créé l'ORIA et sur la base de quelles motivations ? Quel est son but ?</p> <p>5. Pouvez-vous me parler des activités principales de l'ORIA ?</p> <p>6. Quelle est la suite des projets de l'ORIA et comment ceux-ci s'intègrent-ils au sein de l'UNIL, et plus largement de la société ?</p>	

<p><i>Statut scientifique/artiste</i></p>	<p>7. Comment décririez-vous votre métier ?</p> <p>8. Quel statut utilisez-vous (artiste/scientifique/chercheur/autre) ?</p> <p>9. L'on parle souvent des problèmes à définir la frontière entre art et science. Où pensez-vous qu'elle se situe ? L'UNIL utilise-t-elle cette même définition ? Existe-t-il une hiérarchie ? Si oui/non, pourquoi ?</p> <p>9bis. Quel rôle pensez-vous que ces deux sphères jouent dans la production de savoir ?</p>	
<p><i>Approches par l'utopie</i></p>	<p>10. Pourquoi articuler des conférences autour de l'utopie et des imaginaires de l'anthropocène ? (je pense par exemple à <i>Moins c'est mieux</i> ou les <i>Ecotoyales</i>)</p> <p>11. Quel est le public de ce type d'évènements ? Est-ce un cadre dont iels ont l'habitude ? Quel retour avez-vous des participant-es ?</p> <p>12. Pensez-vous que la portée des approches utopistes soit limitée ? Si oui, à quelle sphère, et pourquoi ?</p> <p>13. Ces éventuelles limites sont-elles discutées au sein de votre profession ?</p> <p>13bis. Comment vos proches, collègues, perçoivent les approches par l'utopie au sein de l'UNIL ? Quel intérêt de leur part il y a-t-il ?</p> <p>14. Un nombre exorbitant de publications scientifiques sont uniquement lues par les gens de la branche et les comités de relecture. Il semble clairement y avoir un souci de diffusion des savoirs scientifiques. Que pensez-vous des diverses méthodes de vulgarisation et de communication des savoirs ? Dans ce contexte, quelle place accordez-vous aux approches par l'utopie ?</p> <p>15. De plus en plus de films et de récits dystopiques voient le jour. Comment comprenez-vous l'engouement autour de ces histoires catastrophistes ? Auraient-ils leur place dans vos conférences/tables rondes ?</p>	

<i>Conclusion</i>	16. Quels sont vos futurs projets professionnels ?	
	17. Il y a-t-il encore des éléments que vous souhaiteriez mentionner ?	

Tableau 1 : guide d'entretien avec Colin Pehlisch

Annexe 2 : extrait complet de retranscription d'entretien, ici avec Julia Steinberger.

Entretien avec Julia Steinberger le 29.01.25

J = Julia Steinberger

L = Laurence Remillet

La rencontre s'est déroulée via Zoom le 29 janvier 2025.

Début de la retranscription :

L : Alors je débute l'enregistrement du zoom. Parfait. Je ne sais pas si vous avez eu... enfin si vous vous êtes un petit peu replongée dans l'email que je vous avais envoyé ou si je vous fais une petite présentation rapide.

J : C'est un entretien sur les récits, mais autrement je ne peux pas dire plongée, non.

L : Ok, bon c'est parfait, c'est déjà super (rires). Là je suis du coup en train de faire mon mémoire, je travaille sur les récits et puis un peu les nouveaux récits, les fictions futuristes, voilà tout ce qui englobe un peu d'utiliser l'imaginaire pour penser nos futurs. Et puis pour l'instant, j'ai discuté avec des personnes qui sont chercheurs, chercheuses à l'UNIL, et puis j'essaie de dresser comme ça une espèce d'ethnographie un peu de ce qui se fait, de comment ça se met en place, et puis de, en fait, quel est l'intérêt, quelles sont les limites, enfin voilà.

C'est un peu le but de la discussion aujourd'hui, mais du coup c'est vraiment un peu sur votre parcours et puis comment est-ce que ça s'intègre un peu dans l'université quoi, selon votre point de vue évidemment. Et du coup j'ai préparé un guide d'entretien, mais évidemment il ne faut pas hésiter à m'interrompre si vous devez partir ou à... voilà, on peut partir sur d'autres routes.

J : Je vais essayer de faire efficace.

L : Super, merci. Alors peut-être déjà un peu pour se mettre en jambe, mais est-ce que vous pouvez me parler de votre parcours, de votre expérience universitaire, et puis de vos fonctions maintenant à l'université, à Lausanne ou ailleurs ?

J : Alors j'ai une formation en sciences naturelles, en physique, donc j'ai fait jusqu'au doctorat en physique aux Etats-Unis, et puis ensuite je me suis reconvertie dans l'écologie industrielle à bord, et maintenant en économie écologique, et qui est plus ou moins le domaine où je reste.

L : Oui, et puis maintenant vous faites la recherche, vous avez aussi des enseignements ?

J : Oui, j'enseigne et je recherche à l'Université de Lausanne, donc j'ai le rôle normal de prof, ouais.

L : Peut-être une question un peu plus personnelle, mais dans quel environnement est-ce que vous avez grandi ? C'était un environnement qui était plutôt urbain, plutôt à la campagne ?

J : Je dirais que j'ai commencé plutôt à la campagne parce que c'était à Gex, au-dessus de Genève, et puis ensuite j'étais dans la banlieue à Onex.

L : Ok, avec quand même un accès à l'extérieur, à la forêt, ou pas du tout ?

J : lors, Onex, c'est... je sais pas si vous connaissez Genève. Onex, c'est une banlieue tout à fait intéressante parce qu'en fait, c'est vraiment divisé nord-sud. Il y a une zone villa au sud de la route de Chancy et puis une zone immeuble au nord de la route de Chancy. Donc moi, j'avais la chance d'être dans la zone villa, donc on avait nos jardins, c'était assez verdoyant, mais je peux pas dire que c'était la nature sauvage. Par contre, on a aussi la chance à Onex, c'est qu'on est au bord de deux rivières, c'est même sur le petit drapeau. Il y a le Rhône au nord et l'Aire au sud. L'Aire, c'était un truc archi-pollué de chez pollué. Quand j'étais enfant, ça... En gros, c'était les déversements de l'hôpital de Saint-Julien qui ne traitait pas ses eaux. Ça changeait de couleur toutes les semaines et ça a été renaturé depuis. Mais à l'époque, c'était ne touche pas l'eau, quoi. Et puis maintenant, il y a des balades et tout ça. Enfin, maintenant, c'est juste un endroit magique. À l'époque, c'était... non. Par contre, le Rhône, on est juste au bord. Il y a le parc des Evaux qui est magnifique. Donc là, on a vraiment, à partir de ça, on a vraiment pas mal d'accès à la nature, à la forêt, etc. Et puis bien sûr, ensuite, on est quand même proche de la campagne genevoise. On a des zones de fermes aussi. À l'époque, c'était...

L : Non, je peux imaginer. Trop bien. Un petit peu sur vos domaines de recherche maintenant. Justement, vous m'avez dit que vous travaillez sur des notions d'écologie industrielle, etc. Et puis, comment est-ce que vous êtes un peu entrée dans ce milieu ? Comment est-ce que vous avez commencé à vous intéresser à ces notions-là ?

J : Je me suis intéressée parce que j'étais dans un groupe d'activistes d'étudiants quand j'ai fait mon doctorat. Et en fait, on s'appelait... C'était un groupe pour la justice sociale. Et je me suis... Un de mes rôles, c'était d'organiser une série de films, de films documentaires. En fait, je me suis éduquée à travers ces films documentaires sur le rôle conjoint des crises sociales et écologiques. Grosso modo, on appellerait ça comme ça maintenant. À l'époque, c'était beaucoup autour de la mondialisation, de l'extractivisme.

Et ça, ça continue, c'est clair. Mais justement, de comprendre que les impacts environnementaux sont aussi liés à des crises sociales. Et ça m'a donné envie d'essayer de comprendre les enjeux de notre temps de manière systémique. C'est ça qui m'a poussée vers l'écologie industrielle. Et ensuite, pour mieux comprendre le rôle de l'économie, des jeux de pouvoir vers l'économie écologique.

L : Du coup, j'ai beaucoup discuté sur... Si on s'attaque un peu plus au récit, j'ai beaucoup discuté avec des personnes soit qui écrivent des récits, ou qui en sont spécialistes. Et puis, c'est marrant parce que la plupart de mes discussions contrastaient beaucoup avec les lectures que je faisais,

qui disaient qu'on vivait un moment dystopique, qu'on se nourrissait beaucoup de ça, et puis qu'en fait, il y avait peu de leurs un peu dans ce monde-là. Déjà, est-ce que vous êtes d'accord avec ça ? Est-ce que vous êtes d'accord avec le fait qu'on vit un moment dystopique ?

J : Oui, je suis d'accord. Par contre, je pense qu'on a aussi un imaginaire qui est un peu pollué par l'imaginaire hollywoodien et par une fausse lecture de l'histoire. Je crois que ces deux facteurs sont vraiment assez problématiques dans notre perception de notre moment.

La dystopie hollywoodienne, ou ce qu'on appelle les visions d'apocalypse ou des catastrophes, c'est que ça arrive tout à coup, du jour au lendemain, et c'est universel. Alors que notre dystopie actuelle, elle effrite surtout les périphéries, les personnes vulnérables, les personnes indigènes, qui sont vraiment... La métaphore en anglais, c'est « the coal face ». C'est quand les mineurs ils arrivent à la face du charbon, donc qui sont vraiment à la surface, qui les intéressent. Mais ces personnes-là, qui sont vraiment à la surface, la plus proche de l'interface entre l'environnement et l'humain, ce sont elles qui souffrent d'abord. Et nous qui vivons dans des sociétés industrialisées, dans les villes, on va beaucoup moins être sujet à ça directement, même si nous en sommes la cause. Donc on a un détachement spatial, on a un détachement culturel et on a aussi un détachement temporel. C'est-à-dire que les catastrophes, elles arrivent d'abord tout doucement et ensuite très rapidement. Il y a une accélération qui se propose et ça, on n'est pas accoutumé à l'observer, à des points de bascule, etc.

Donc par exemple, là, on voit la montée du fascisme qui n'est pas du tout séparée de toutes ces autres histoires. Et la montée du fascisme, ça va d'abord très lentement et tout le monde s'en fiche. Et ensuite, ça va très, très vite et tout le monde est dépassé par les événements. Et là, je pense qu'on est déjà dans les États-Unis et dans certaines parties de l'Europe, on est dans cette phase où on est en train de se faire dépasser. Donc je dirais que nous vivons des temps dystopiques, mais que leur visibilité et lisibilité ne sont pas là au quotidien.

Ce qui fait que souvent, on a des espèces de contrastes. On peut être dans notre vie quotidienne, très confortable, tout va bien et on est confronté à des lectures. On sait qu'en même temps, il y a des feux qui sont en train de détruire des villes, des régions entières, des inondations, des catastrophes de diverses sortes, des effondrements d'écosystèmes marins, etc. qui sont en train de se passer. Mais pour nous... on ne le voit pas autour de nous. Peut-être qu'on le verra dans deux ou trois semaines, les prix des mollusques vont augmenter parce qu'ils n'existent plus dans les eaux de pêche en Espagne, par exemple, etc.

Mais on peut le savoir sans le percevoir. Ça donne aussi des autres problèmes de conception de santé mentale et aussi de savoir ce qu'on pourrait ou devrait faire dans ce temps, parce qu'en fait, on n'est pas protégé par cette perception. On n'a pas de bonne éducation ou de bon fonctionnement social ou culturel pour pouvoir faire de ces informations et de cette distanciation temporelle et géographique quelque chose de quand même utile. On ne sait pas comment vraiment l'organiser et en faire quelque chose. On pourrait réagir et agir en solidarité, etc. de façon à prévenir son amplification.

L : Ce qui crée aussi, j'ai l'impression, une très forte dissonance cognitive.

J : On appelle ça dissonance cognitive mais je pense que... Il y a d'autres trucs très compliqués dans nos vies où on arrive à agir avec ces différents types d'informations sans dissonance cognitive, parce qu'on a appris comment faire avec. Je crois que la dissonance cognitive, c'est un déficit. Je pense que la dissonance cognitive, il ne faut pas la prendre comme quelque chose de déterministe, qu'on est obligé inévitablement d'avoir une dissonance cognitive dans ce genre de contexte. Si on avait une culture, un savoir-faire qui nous permettait de naviguer ces différents types d'informations et puis de savoir comment on pourrait réagir au mieux, je pense qu'on n'aurait pas cette dissonance. La dissonance est le symptôme d'un déficit de notre culture.

L : Oui, et d'ailleurs je trouve qu'on le sent quand on en parle aussi collectivement et quand on arrive à discuter de certains sujets de manière collective, ça fait vraiment baisser cette dissonance. Comment est-ce que vous comprenez cet engouement autour de ces récits dystopiques par lesquels on est un peu bombardés ?

J : Les récits dystopiques, on a un apprentissage de ça dans notre culture, qui viennent de plusieurs moments différents, mais surtout en ma compréhension... mais je sais pas si c'est juste, je ne suis pas historienne, de l'ère nucléaire. Parce qu'on peut avoir des guerres, on peut avoir des catastrophes, on peut avoir des désastres, mais une fois qu'on a l'arme atomique et le déclenchement de la guerre froide et de la montée des arsenal nucléaires, il a fallu faire avec ça et il y a eu une culture, c'est-à-dire le cinéma, la littérature, les représentations populaires, culturelles, etc., qui se sont emparées de cet imaginaire de la catastrophe mondiale et de la dystopie qui en suit, c'est-à-dire ensuite on est dans un environnement postapocalyptique, etc. qu'est-ce qu'on fait une fois qu'il y a eu la guerre nucléaire, etc.

Et donc je pense qu'il y a eu un apprentissage de ce type de catastrophe-là, par contre qui est inadéquat par rapport à notre moment actuel et nos problèmes actuels, parce qu'il y a plein de différences fondamentales qui font que la façon de réfléchir à la catastrophe nucléaire et à ce qui s'en suit n'est pas appropriée, y compris ce truc du moment, y compris de ce truc de c'est mondial, etc., plein de choses différentes. Et du coup il faut s'approprier un autre imaginaire, un autre récit qui n'existe pas encore, pour plusieurs raisons, et ça c'est quelque chose où je ne pourrais pas l'écrire mieux que Amitav Ghosh. Ça c'est essentiel je pense pour votre sujet. Amitav Ghosh a écrit un magnifique bouquin là-dessus, assez court d'ailleurs, qui s'appelle *Le Grand Dérangement*, et où il explique pourquoi la culture a du mal à s'emparer de la crise climatique et écologique, pour plusieurs raisons : c'est qu'on a l'habitude de récits héroïques et individualisés, là on est clairement dans du collectif, qu'il y a une responsabilité historique qu'on n'arrive pas à comprendre non plus, c'est-à-dire qu'il faut recomprendre notre parcours historique pour comprendre notre moment actuel, ce qui fait beaucoup de travail.

Il y a plein de raisons différentes, et ces raisons font que nous sommes dans un déficit culturel, c'est-à-dire que les représentations de la catastrophe climatique et écologique sont déficientes, parce que nos formes de culture et de communication dans la culture populaire, que ce soit le cinéma, le roman, etc., n'arrivent pas à expliquer ce moment, on n'arrive pas à avoir cette

discussion. Et c'est pour ça qu'on avance un petit peu à l'aveugle, sans bonne représentation de ça à notre moment actuel. Je dirais que l'exception pour ma part, c'est le mouvement solarpunk, qui justement s'érige contre le cyberpunk, qui s'érige contre la dystopie, et qui essaye de présenter soit des utopies dérangeantes, ou dérangées par notre moment présent, c'est-à-dire qui essaye d'inventer un autre imaginaire.

Et un truc qui est intéressant avec le solarpunk, c'est que par exemple, c'est très peu individuel. Les écrivains et les artistes du solarpunk se présentent souvent sous forme de collectifs, donc ils n'aiment pas la représentation individuelle, ni dans leurs récits. On n'est pas en train de mettre des héros en avant, on est en train de mettre des diversités de personnes, et on n'est pas en train de mettre une seule vision ou un seul auteur en avant. Je pense que c'est assez intéressant.

L : En effet, merci beaucoup. Vous avez participé à des conférences, à des événements qui touchent des sujets écologiques plus ou moins variés, dont des événements sur les nouveaux récits et les imaginaires de l'anthropocène. Est-ce que vous pouvez m'en parler un peu ? Pourquoi est-ce que vous participez à ces événements ? Est-ce que vous arrivez aussi à trouver un public cible dans ces événements ? Est-ce que c'est souvent les mêmes personnes qui viennent ? Est-ce que c'est un cadre où ces personnes ont l'habitude ?

J : Pour moi, quand je vais à ces événements, c'est un autre public que d'habitude, vu que ce sont des personnes d'habitude des milieux culturels, qui sont intéressées à la culture, qui sont intéressées à l'art. Je dirais que c'est d'autres personnes que ceux qui sont d'habitude dans les mouvements écolo. L'intersection du diagramme de Venn n'est pas vide, mais ce sont quand même des personnes différentes. Ça, c'est un point. Pour moi, c'est intéressant d'avoir des dialogues avec ces personnes. Une des raisons pour laquelle c'est intéressant ou important, c'est que je me rends compte de plus en plus, depuis le départ en fait, mais de plus en plus, que notre communication scientifique est extrêmement limitée, que les personnes qui prennent au sérieux cette communication scientifique... Ça a connu un énorme essor en 2018 avec Greta Thunberg, avec les grèves climat, avec Extinction Rebellion, etc.

Je pense que la lecture des rapports du GIEC, tout à coup, c'était des gens de 15 à 20 ans qui lisaient les rapports du GIEC et les prenaient au sérieux (rires). Ça a beaucoup changé. Il y a eu des moments comme ça, mais c'est clair que notre communication scientifique est inadéquate, et même quand les personnes lisent ces rapports, donc même les personnes qui prenaient ça au sérieux, qui se sont engagées dans les mouvements populaires pour l'action climatique par la suite, avaient beaucoup de mal à comprendre ce qui se passait et à comprendre leur rôle.

Ensuite, il y a des espèces de charlatans et autres vendeurs soit d'espoir, soit de désespoir, soit de magie, soit de catastrophes qui arrivent dans ce domaine et qui réussissent à s'approprier l'imaginaire des personnes d'une manière incroyable.

Je l'ai vraiment vu. J'étais au Royaume-Uni quand il y avait Extinction Rebellion 2018-19, etc. Je me baladais avec une pancarte « Je suis scientifique sur le réchauffement climatique, posez-moi des questions », parce que j'étais là pour parler avec les gens. Et puis d'ailleurs, on a

commencé à faire des dialogues pendant les grèves climats etc. mais les personnes arrivaient avec beaucoup de préjugés qui leur venaient de lectures qui n'étaient en fait pas scientifiques, qui venaient un petit peu de ce monde de charlatanisme. Je ne sais pas si tu connais Dark Mountain ou Jem Mendel ou ces figures de la collapsologie anglo-saxonne, parce que Pablo Servigne, j'ai beaucoup de respect pour lui, mais la collapsologie, les gens qui amenaient cet imaginaire du désastre, « quittez vos emplois, tout est perdu, nous ne pouvons rien faire », etc.

J'ai trouvé ça archi bizarre, mais ce que je me suis rendu compte, c'est qu'au moins les personnes qui étaient dans ce genre de communication, même si leur traitement de la réalité scientifique, économique, technologique, etc. était archi nul et vraiment problématique, au moins ils arrivaient à influencer l'imaginaire des personnes. Au moins ils donnaient de la lisibilité au moment. C'est pour ça que cette lisibilité du moment, pour moi, elle est extrêmement importante. C'est pour ça que ça m'intéresse de continuer à réfléchir à ça, à participer à ces événements, pour essayer de comprendre qu'est-ce qui est intéressant, donc qu'est-ce qui est préoccupant pour les personnes en ce moment, parce qu'on a la réalité, la situation qui nous entoure, mais ensuite il faut que les gens trouvent un cheminement dans leur pensée, dans leur vie quotidienne, dans leur vie associative ou communautaire, pour être en cohérence avec ce qu'ils savent, agir de manière efficace, etc. Et là, on est on est très très très très nul, je dirais.

Parce qu'on arrive à expliquer la réalité scientifique, la réalité physique des changements qui nous entourent, dans la biologie, les écosystèmes, etc. On arrive à expliquer les causes historiques, économiques et politiques. On arrive à expliquer les alternatives technologiques et potentiellement économiques qui seraient avantageuses, mais ce qu'on n'arrive pas à dire c'est « toi qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ? Quel est ton répertoire en ce moment ? De où tu te situes ? De comment tu te ressens ? » Et puis les charlatans pour ça, les leaders de culte, etc. Parce que ça devient en fait des espèces de figures messianiques, différents mouvements, quitter les villes, aller fonder des espèces de camps de survivalistes par ci par là, etc. C'est assez grave. Eux justement, ils donnent cette navigation émotionnelle sur une base archi-problématique.

Mais ils ont du succès. Et puis nous, on ne fait rien. L'autre lecture, même pas des gens qui sont d'accord de prendre au sérieux les crises écologiques et climatiques, ça on le voit avec Trump actuellement et on le voit aussi dans nos contrées où beaucoup de gens adorent ça, c'est que pour eux, la lisibilité, surtout les jeunes hommes d'ailleurs, je ne sais pas ce que c'est qu'être une jeune femme dans ta génération, mais quand on voit les clivages, les jeunes femmes sont des éco-anarchistes qui se démerdent vachement bien et puis les jeunes hommes sont des masculinistes un peu dingues. Ça fait peur.

L : Ça fait peur, oui. Justement, quand vous parliez de ces charlatans, ça me faisait vraiment penser aux mouvements masculinistes qui reviennent en force par peur du féminisme. Et donc, il y a vraiment un clivage encore plus grand. En effet, les masculinistes répondent à la question de « qu'est-ce qu'un homme et qu'est-ce que toi, tu dois être ».

J : Et ils donnent une navigation émotionnelle, une lisibilité émotionnelle. Et puis bien sûr, je pense qu'ils n'aimeraient pas trop cette description, mais ils se retrouvent dans un narratif qui a

du sens, qui est réconfortant, qui leur donne du sens dans la vie, un rôle dans la vie, etc. Et puis la gauche verte, on va dire, ne fait pas ça. C'est beaucoup autour de « on doit faire les choses différemment », mais c'est pas... « On est qui ? Qu'est-ce qui nous fait du bien dans notre vie quotidienne ? Comment est-ce qu'on trouve du sens à la vie ? Comment est-ce qu'on va nous... Comment est-ce qu'on va exister, nous, dans cette réalité d'une bonne manière ? Comment est-ce qu'on va se retrouver du sens avec les gens qui nous entourent ? » Donc là, on est complètement aveugle, sourd, muet. Et le résultat, c'est que c'est vraiment une catastrophe. C'est une catastrophe sociale, écologique, d'ordre planétaire.

Et moi, c'est pour ça que je pense que ces éléments d'imaginaire, de comment faire le lien entre le personnel, l'émotionnel, le culturel et la réalité qui nous entoure, politique, économique et écologique, c'est archi-important. Et je suis preneuse de... J'aime bien apprendre des gens qui réfléchissent là-dessus, c'est clair.

L : D'autant que je trouve que c'est quelque chose qui est souvent reproché, que les récits sont souvent hors-sols, qui en fait, ils n'ont pas du tout de... Même ces récits qu'on pourrait avoir et qui sont, je ne sais pas, ça peut être des choses très positives, mais en fait, souvent, ce n'est pas du tout ancré dans la réalité des gens, de leur territoire, de leurs préoccupations.

J : Non, il faut vraiment commencer de là où les gens sont. C'est une citation d'un organisateur politique, « You have to start where people are at ». Et puis ça, c'est très diversifié, c'est divers... Et ça, on ne le fait pas non plus. Donc, on essaie d'offrir un... Donc ça, je pense que c'est quelque chose... En même temps, on voit les possibles à travers les processus citoyens et démocratiques.

Donc là, les assemblées citoyennes, les jurys citoyens, c'est-à-dire quand on a des groupes de citoyens qui sont vraiment pris au hasard d'une certaine région et qui veulent essayer de comprendre et construire quelque chose ensemble, cette capacité existe, elle est magnifique. J'ai été experte et j'ai pu voir comment ça se déroulait. Et c'est quelque chose où on a cette capacité, pas individuelle, mais collective, à s'approprier ce moment et à vouloir se comprendre dedans et à vouloir le transformer.

Mais notre culture, on est dans un néolibéralisme qui ne permet pas à la culture de mettre en avant ses moments collectifs. Et ensuite, une fois qu'on a ces moments collectifs, ensuite, on a toute la question de comment est-ce qu'on affronte le pouvoir pour la mise en œuvre. Et ça, on le voit, y compris avec l'Assemblée la mieux organisée, c'est-à-dire les 150, en France, qui ont refusé de se démobiliser.

En fait, on a des cycles d'apprentissage et désespoir. Parce qu'on voit que quelque chose existe, on apprend qu'on peut faire quelque chose, on essaie de se mettre en œuvre, on essaie de convaincre les gens, on se rend compte qu'on se confronte à un pouvoir beaucoup plus grand et beaucoup plus établi et beaucoup plus réfractaire qu'on le pensait. Il faut qu'on reparte en arrière pour essayer de comprendre ce pouvoir et quels sont les outils, les technologies pour s'affronter au capitalisme fossile et néolibéral. Une fois qu'on a appris qu'il y a ces trucs-là, etc.

On est dans des espèces de processus d'apprentissage de ce à quoi on fait face, qui sont aussi assez difficiles à vivre. C'est parce qu'en fait, la réalité du monde, des systèmes de pouvoir qui nous entourent n'est pas très très belle. C'est assez déprimant pour la plupart des gens qui s'y confrontent.

L : Justement, si on se recentre un petit peu sur l'Université de Lausanne, vous avez l'impression que ça, c'est des choses qui sont prises en main par l'UNIL, le fait de se rendre compte de cette réalité-là, et peut-être du fait qu'on a besoin d'unir collectivement nos imaginaires. Ça, c'est des choses que vous voyez ?

J : Pardon, est-ce qu'on peut répéter la question ? Il y avait un message et puis je n'aurais pas dû regarder.

L : (rires) Si on se recentre un peu sur l'Université de Lausanne, j'ai l'impression qu'il y a beaucoup de volonté de faire des choses interdisciplinaires, de justement discuter collectivement. Il y a tout un plan directionnel sur la question écologique. Est-ce que ça, c'est des choses que vous voyez mises en œuvre ? Est-ce que ça vous paraît suffisant ? Comment est-ce que vous vous situez par rapport à ça ?

J : Ça, c'est là où je pense que justement, je crois que la direction de l'UNIL avec le rectorat actuel et la capacité par exemple du Centre de compétences sur la durabilité a pu mettre en œuvre cette Assemblée de la transition à l'UNIL. Et puis je crois qu'il y avait vraiment, et puis pour les personnes qui étaient dedans, je crois que c'était vraiment un moment assez magique. Ça a vraiment transformé la vie des gens qui étaient dedans.

On a vu ces processus collectifs à l'échelle de l'Université de Lausanne avec vraiment la bonne volonté du rectorat de prendre ça au sérieux, de mise en œuvre, et ça s'est confronté, ou ça continue de se confronter à deux formes de *backlash* au niveau politique à l'Université de Lausanne, à l'interne. Les structures de pouvoir de l'Université de Lausanne, qui sont en particulier le conseil de l'UNIL, qui est démocratiquement élu, mais que personne... mais à part ça qui est assez obscur, parce que c'est élu par le staff, pas par les étudiants, et dont les processus sont assez obscurs, en fait a été offusqué par l'existence de l'Assemblée de la transition. Parce que le conseil de l'UNIL, il y a certaines personnes dedans, pas tout le monde, mais certaines personnes, qui se considèrent LA représentation démocratique de la communauté UNIL et du coup qui se sont offusquées de l'existence... qui ont perçu l'Assemblée de la transition comme si la direction essayait d'être un contre-pouvoir antidémocratique.

En fait, on voit en micro ce qu'on voit aussi à l'échelle plus macro, c'est-à-dire que les formes traditionnelles de la démocratie représentative ont peur d'être délégitimées par les processus de démocratie directe, ce qui est tout à fait vrai, mais ça ne veut pas dire que ces processus-là sont antidémocratiques ou illégitimes. Donc cette navigation-là n'a pas été bien faite et que du coup le conseil de l'UNIL est assez réfractaire à la mise en œuvre.

Donc ça c'est un truc, bon, pas tout le monde, mais il y a certains trucs qui passent, donc il ne faut pas exagérer ce problème-là non plus. Par contre, par exemple, juste à l'EPFL, la nouvelle présidence a éliminé... il y avait en poste de vice-présidence, je ne sais plus si c'était la transition responsable ou l'équité responsable, je ne sais pas quoi, mais qu'il y avait en gros ces aspects de durabilité et de justice sociale, et ça, ça a été complètement éliminé... depuis janvier, ça n'existe plus. Donc la durabilité à l'EPFL et l'équité, etc., c'est passé à différentes instances, par exemple l'équité, maintenant c'est l'affaire des RH, ce n'est pas une affaire d'importance institutionnelle, etc.

Oui... On respire. Donc là, on voit un *backlash* à l'intérieur des institutions, il peut y avoir un *backlash*. Et on voit aussi le *backlash*, pour l'UNIL, on voit aussi le *backlash* au niveau politique, au niveau cantonal, c'est-à-dire que le canton est quand même passé en conseil à droite, et où ces questions sont perçues comme étant de l'activisme politique.

Et donc ça tombe assez facilement, les initiatives de durabilité et d'engagement interdisciplinaire, etc., de l'Université de Lausanne, avec toute la bonne volonté d'inclusivité, de bon processus, etc., sont perçues simplement par le politique comme de l'activisme des gauchos écolos (rires), ou de l'Université qui fait de l'activisme, qui s'ingère dans la politique. Et donc là, la réaction politique en ce moment, c'est d'imposer, d'essayer de changer la loi sur l'Université pour imposer la neutralité académique, qui dirait que l'Université n'a aucun droit de jamais prendre de position, ce qui revient à défendre le statut quo, comme on le sait. Donc, on est dans cette situation de, on avance de quelques petits gentils pas, et puis on se reçoit des baffes, parce qu'en fait, on s'est trompé d'opposition dans notre analyse du problème.

L : Et ça, vous pensez que c'est aussi un argument qui pourrait faire que certaines personnes ne se lancent pas dans de nouvelles initiatives, si on sait qu'il y a un *backlash* derrière ?

J : C'est clair. C'est absolument clair. C'est-à-dire que la position de l'Université et de son rectorat sont fragilisées. Notre recteur en a eu tellement assez qu'il a décidé de ne pas se représenter pour raison x, y. Je pense que si le job avait été plus agréable, il l'aurait laissé avancer ses projets de manière un petit peu plus correcte, il serait resté. Pourquoi pas ? Donc, on est dans une situation fragilisée où les personnes, que ce soit les chercheurs ou les étudiant·es, ou même le staff administratif, vont prendre beaucoup moins de chances et d'aventures pour aller vers des initiatives plus durables ou plus équitables. Et ça devient beaucoup plus polarisé.

L : Oui, je pense que c'est un peu le résultat. Je pense que c'est aussi peut-être le but de ces *backlashes*. C'est qu'on arrête d'aller dans ce sens-là. Il nous reste très peu de temps. Il nous reste cinq minutes. Je vais peut-être vous poser une dernière question. Je vais essayer d'en faire une pas trop longue.

Dans ces circonstances-là, comment est-ce qu'on arrive au sein de l'Université à toujours avoir des idées pour diversifier nos récits, pour créer de nouveaux imaginaires ? Il y a plein de choses qui sont créées, des collaborations avec le Théâtre de Vidy. Il y a le CCD qui fait du travail. Est-ce que vous, c'est quelque chose sur lequel vous travaillez activement, ou bien c'est plus

quelque chose que vous regardez un peu de loin ? Et puis, comment est-ce qu'on arrive à quand même avoir l'énergie et des gens qui ont envie de...

J : Certaines initiatives de la direction dans le sens de la transformation durable continuent d'exister et d'avoir du succès dans le sens où il y a des projets qui ont été lancés là-dessus. J'ai la chance d'en faire partie d'un. Donc là, il y a des collaborations et des activités qui continuent. Moi, j'ai la chance que dans ma recherche, j'ai trop de sous, plus que pas assez. J'ai trop de collaborateurs, plus que pas assez. Moi, j'ai la chance de vivre une aventure où je peux travailler avec beaucoup de monde et avancer sur beaucoup de sujets différents. Je ne suis pas dans une phase où je suis en train de chercher encore plus parce que ça commence à suffire. J'ai très peu de capacités. Par contre, si ce n'est pas que de moi que je parle, aussi pour les collègues ou aussi pour les institutions, je pense qu'il va falloir continuer à avancer, mais qu'on devra faire un peu plus nos devoirs pour ne pas être accusé d'engagement partisan politique, par exemple. C'est-à-dire qu'il faut qu'on apprenne à défendre nos valeurs et les valeurs fondamentales. Par exemple, on a la charte de l'UNIL.

La charte de l'UNIL, elle est super. La charte de l'EPFL, elle est géniale. On a dû regarder ça parce qu'on a fondé une association. Donc se dire « nous, on avance sur ces sujets parce qu'on se base sur les droits fondamentaux, parce qu'on veut le bien public, le bien social et le bien de notre environnement durable ». Il faut qu'on apprenne mieux à se justifier sur la base de ces valeurs et des valeurs que porte notre institution. Il faut aussi qu'on s'organise mieux, c'est-à-dire que quelqu'un qui avance tout seul, qui fait cavalier seul, qui n'est pas vraiment bien informé sur ces débats et sur les dangers que ces personnes courent, peut se retrouver dans des situations très inconfortables, d'interpellations. Dans le Grand Conseil vaudois, les politiciens de droite font des interpellations contre les académiques quand c'est un jeudi. Pour eux, c'est vraiment normal. Il faut qu'on apprenne à se protéger.

Pour se protéger, il faut qu'on agisse en collectif. Ces collectifs doivent aussi être interdisciplinaires. Normalement, dans la sphère académique, notre collectif qui nous défend vis-à-vis du politique, vis-à-vis etc., ce sera les académies par exemple, les académies des sciences naturelles, etc. Le problème avec les académies, c'est qu'elles sont fossilisées, je pense qu'à l'époque elles étaient probablement un peu plus costaudes et indépendantes.

Maintenant, les académies suisses, elles sont financées par le Parlement qui est contrôlé par la droite, y compris l'UDC qui ne veut pas du tout agir sur le réchauffement climatique. Donc, il faut dire les choses comme elles sont. Les académies, elles ne sont pas là pour nous défendre, elles se défendent elles-mêmes, et pour ça, toutes mes interactions avec l'Académie suisse, quand on devait présenter les trouvailles du réchauffement climatique au Parlement, c'était « ah non, vous ne pouvez pas faire ça, il ne faut pas dire ça, il ne faut pas vraiment qu'on fasse ça ». Ils essayaient vraiment d'avoir le contrôle sur le discours d'une manière en fait anti-scientifique, c'était assez absurde.

Et c'est uniquement quand on a été constitué en groupe d'auteurs du GIEC et d'auteurs de l'IPBES qu'on a pu s'imposer à eux. Donc en fait, il faut qu'on se constitue en collectif, et le

mieux, ce serait que ces collectifs soient interdisciplinaires. Donc en fait, il faut qu'on se fasse des nouvelles académies, alors c'est pour ça qu'on a commencé avec notre association qu'on a fondée en décembre à l'UNIL, pour justement défendre les valeurs, en gros défendre les valeurs contre la montée de l'autoritarisme et contre la montée du fascisme, et contre les oppressions que subissent soit nos collègues directs, soit nos collègues de par le monde, parce qu'en fait, le rôle de l'académie, ça devrait être d'être l'information au cerveau public. C'est un petit peu les sens, et le rôle du néolibéralisme, c'est d'essayer de détruire cette expertise publique dans les médias et dans les expertises gouvernementales. Donc de faire des faux rapports d'experts, etc. Donc on a quelque chose à défendre, et je pense que ça, c'est une des pistes.

L : Donc en fait, ça se rentre dedans en permanence, quoi.

J : Là, on est dans une situation de combat et de pression assez flagrante. Oui. Au début, c'est désagréable, mais on ne peut pas simplement dire... En fait, je crois qu'il y a pas mal de gens qui sont sous le choc, en fait, de dire bon, moi, je pensais que je faisais un certain job, mais là, je ne peux pas le faire. C'est quoi ? Qu'est-ce qui arrive ? Ceux qui ont une posture de retranchement, c'est-à-dire qu'ils ne vont pas aller où ils sont attaqués. Mais en fait, notre rôle, moi, je pense qu'il faut qu'on défende notre rôle d'universitaire. On a un rôle à jouer, on est d'utilité publique, et puis du coup, il faut qu'on défende ce droit de s'exprimer et cette motivation de dire même les choses qui dérangent et d'encourager les autres à réfléchir. On n'est pas les seuls à réfléchir, mais on a aussi ce job-là.

L : Trop bien. Ça va pour vous ? C'est parfait ? Oui. Vous avez encore quelque chose à mentionner ?

J : Non, c'est tout bon pour moi.

L : OK, c'est super. Merci beaucoup d'avoir pris le temps.

J : Envoyez-moi le travail quand vous aurez terminé, ce sera intéressant.

L : Avec plaisir. Normalement, c'est cet été, mais avec plaisir.

J : Merci beaucoup. Bon courage, bonne continuation. Merci.

L : Au revoir à vous aussi.

J : Au revoir. Merci.

La place des imaginaires à l'UNIL

Ce questionnaire anonyme sera utilisé le cadre de mon mémoire en Conservation de la biodiversité portant sur la place des utopies et des fictions futuristes à l'Université de Lausanne. **Merci de participer à ce formulaire si vous avez suivi le cours "Durabilité et modes de vie" ou "Durabilité et enjeux anthropologiques" donné par Christian Arnsperger durant votre cursus.** Le but mon travail est de comprendre comment les approches par l'utopie se mettent en place au sein de l'UNIL et quels efforts sont déployés pour élargir les imaginaires liés au futur de notre planète. Merci d'avance, ça vous prendra **10 minutes maximum** :)

Pour toutes questions, n'hésitez pas à me contacter : laurence.remillet@unil.ch

* Indique une question obligatoire

J'ai participé au cours "Durabilité et modes de vie/enjeux anthropologiques" au semestre d'automne... *

- 2021
- 2022
- 2023
- 2024

Si vous avez répondu l'année 2022, cela signifie qu'Alice Bottarelli, autrice du projet *Donutopia*, est intervenue au sein du cours "Durabilité et modes de vie" pendant le semestre afin d'imaginer ensemble une utopie politique.

Merci de répondre en quelques mots à la question suivante : se projeter dans le Vortex en 2075 a été pour moi un exercice...

merci de décrire en quelques mots si ce travail a été utile, facile, qu'est-ce qu'il a débloqué en termes de visions du futur, si l'intervention d'Alice Bottarelli était intéressante ; je suis preneuse de vos retours !

Votre réponse

Les questions suivantes portent sur votre appréciation du cours et sur ce que celui-ci vous a apporté en termes d'élargissement des imaginaires.

1= pas du tout d'accord

2 = pas d'accord

3 = plutôt d'accord

4 = d'accord

5 = tout à fait d'accord

J'avais déjà pensé aux différentes manières d'envisager les futurs avant ce cours. *

1	2	3	4	5
☆	☆	☆	☆	☆

Je suis concerné·ex par le futur et m'inquiète des crises climatiques et sociales actuelles. *

1	2	3	4	5
☆	☆	☆	☆	☆

Ce cours m'a permis de questionner les futurs d'une façon positive et rêveuse. *

1	2	3	4	5
☆	☆	☆	☆	☆

Pourquoi ? *

Votre réponse

Selon vous, ce cours fait sens au sein du Master Pratiques et fondements de la Durabilité/au sein du Bachelor en Environnement . *



...et plus largement au sein de la Faculté des Géosciences : il pourrait être donné dans d'autres orientations (géologie etc.) *



À l'UNIL, la question des imaginaires et les façons dont nous envisageons les futurs sont **souvent** abordées. *



Lorsque les récits sur le futur sont abordés, c'est sous un prisme catastrophiste ou dystopique.



Il existe une hiérarchie entre les sphères scientifiques et les sphères artistiques à l'UNIL. Celle-ci se ressent dans mon cursus. *



Selon vous, les sciences dures devraient davantage collaborer avec les disciplines artistiques/littéraires afin de toucher un public plus large. *



Pourquoi ? *

Votre réponse

L'imagination et la création de récits ont **tout à fait** leur place dans un cursus universitaire **scientifique**. *



Ce cours est le seul de mon cursus qui m'a permis de questionner les imaginaires du futur et de l'envisager d'une manière plus positive. *



Si ce n'est pas le seul, quel(s) autre(s) cours engage(nt) les étudiant·e·s dans les récits futuristes ?

Votre réponse

Si c'est le seul, pourquoi les imaginaires ne sont-ils pas davantage soulevés au sein le cursus ?

Votre réponse

Ce cours m'a permis d'écrire seul·e·x ou collectivement une fiction futuriste (ou du * moins une partie).

- seul·e·x
- collectivement
- je n'ai pas participé à de la création littéraire

La création littéraire m'a donné envie de continuer à...

- écrire des fictions littéraires utopistes
- m'engager dans des collectifs militants
- d'avantage m'intéresser aux fictions futuristes/en lire
- il n'a rien changé

S'intéresser aux utopies/écrire une fiction dans le cadre du cours "Durabilité et modes de vie/enjeux anthropologiques" a eu un impact sur la diversité de mes imaginaires. *



S'intéresser aux utopies/écrire une fiction dans le cadre du cours "Durabilité et modes de vie/enjeux anthropologiques" a eu un impact sur mon parcours professionnel. *



Quelque chose à ajouter ?

Votre réponse

Merci pour vos précieuses réponses !

Envoyer

[Effacer le formulaire](#)